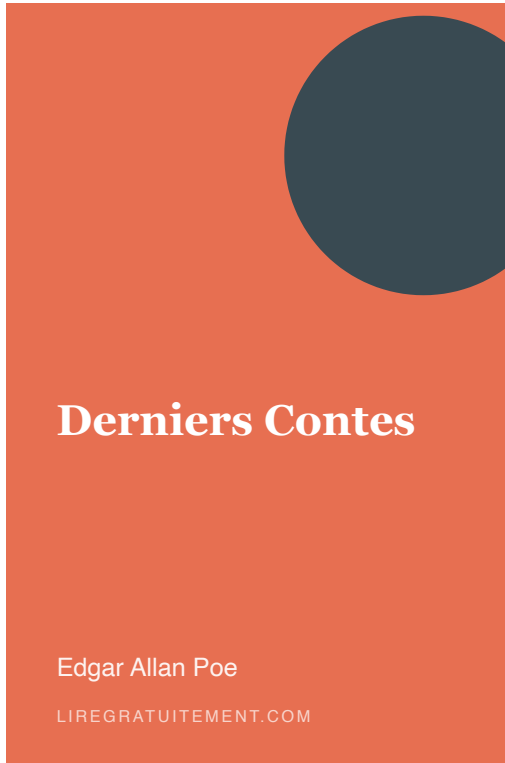




Derniers Contes

Edgar Allan Poe

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

l'anniversaire de la reddition de

LORD CORNWALLIS

AU GÉNÉRAL WASHINGTON À YORKTOWN,

A.D. 1781,

SOUS LES AUSPICES DE L'

ASSOCIATION POUR LE MONUMENT DE WASHINGTON

DE LA CITÉ DE NEW-YORK.

C'est une traduction littérale de l'inscription, faite par Pundit lui-même, de telle sorte que vous pouvez être sûr de sa fidélité. Du petit nombre de mots qui nous sont ainsi conservés, nous pouvons tirer plus d'un renseignement important ; et l'un des plus intéressants est assurément ce fait, qu'il y a mille ans, les monuments réels étaient déjà tombés en désuétude : on se contentait, comme nous aujourd'hui, d'indiquer simplement l'intention d'élever un monument — quelque jour à venir ; une pierre angulaire était posée « solitaire et seule » (vous m'excuserez de vous citer le grand poète amriccan Benton !) comme garantie de cette magnanime intention. Cette admirable inscription nous apprend en outre d'une façon très précise le comment, le lieu et le sujet de la grande reddition en question. Pour le lieu, ce fut Yorktown (qui se trouvait quelque part ;) quant au sujet, ce fut le Général Cornwallis (sans doute quelque riche négociant en blé). C'est lui qui se rendit. L'inscription mentionne celui à qui se

rendit — qui ? Lord Cornwallis. Resterait à savoir pourquoi les sauvages pouvaient désirer qu'il se rendît. Mais quand nous nous souvenons que ces sauvages étaient sans aucun doute des cannibales, nous arrivons naturellement à cette conclusion : qu'ils voulaient en faire un saucisson. Quant au comment, rien ne saurait être plus explicite que cette inscription. Lord Cornwallis se rendit (pour devenir un saucisson) « sous les auspices de l'association du monument de Washington », — sans doute une institution de charité pour le dépôt des pierres angulaires.

Mais grands Dieux ! qu'arrive-t-il ? Ah ! je vois ce que c'est : le ballon vient d'en rencontrer un autre ; il y a eu collision, et nous allons piquer une tête dans la mer.

Je n'ai donc plus que le temps d'ajouter ceci : que d'après une hâtive inspection des fac-simile des journaux, etc., etc. je découvre que les grands hommes de cette époque parmi les Américains furent un certain John, forgeron, et un certain Zacharie, tailleur.

Adieu, jusqu'au revoir. Recevez-vous oui ou non cette lettre ? c'est là un point de peu d'importance, puisque je l'écris uniquement pour mon propre amusement. Je vais mettre le manuscrit dans une bouteille bien bouchée et la jeter à la mer.

Éternellement vôtre,

PUNDITA.

COMMENT S'ÉCRIT UN ARTICLE À LA BLACKWOOD

Je présume que tout le monde a entendu parler de moi. Je m'appelle la Signora Psyché Zénobia. Voilà un fait dont je suis sûre. Il n'y a que mes ennemis qui m'appellent Suky Snobbs. Je sais de source certaine que Suky n'est que la corruption vulgaire du mot Psyché, qui est de l'excellent grec, et signifie l'âme, (c'est-à-dire Moi, car je suis tout âme) et quelquefois aussi une abeille, sens qui fait évidemment allusion à mon aspect extérieur, dans ma nouvelle toilette de satin cramoisi, avec le mantelet arabe bleu de ciel, la parure d'agrafes vertes, et les sept volants en oreillettes couleur orange. Quant à Snobbs, on n'a qu'à me regarder pour reconnaître tout de suite que je ne m'appelle pas Snobbs. C'est miss Tabitha Turnip qui a répandu ce bruit par pure envie. Oui, Tabitha Turnip ! Ô la petite misérable ! Mais que peut-on attendre d'un navet ? Ne se souvient-elle pas de l'adage sur « le sang d'un navet, etc... ? » (Memorandum : le lui rappeler à la première occasion. Autre Memorandum : lui tirer le nez.) Mais où en étais-je ? Ah ! je sais aussi que Snobbs est une pure corruption de Zénobia, et que Zénobia était une reine, (Moi aussi : le D Money-penny m'appelle toujours la Reine des Cœurs) et que Zénobia, comme Psyché, est de l'excellent grec, et que mon père était Grec, et que par conséquent j'ai droit à cette appellation patronymique qui est Zénobia, et pas du tout Snobbs. Il n'y a que Tabitha Turnip qui m'appelle Suky Snobbs. Je suis la Signora Psyché Zénobia.

Comme je l'ai déjà dit, tout le monde a entendu parler de moi. Je suis cette Signora Psyché Zénobia, si justement célèbre

comme secrétaire correspondant du « Philadelphia, Regular, Exchange, Tea, Total, Young, Belles, Lettres, Universal, Experimental, Bibliographical, Association, To, Civilise, Humanity. » C'est le docteur Moneypenny qui nous a composé ce titre, et il l'a choisi, dit-il, parce qu'il est aussi sonore qu'un baril de rhum vide. (Le D est quelquefois un homme vulgaire — mais il est profond.) Nous accompagnons notre signature des initiales de la société, à la mode de la R. S. A. (Royale Société des Arts), de la S. D. U. K. (société pour la diffusion des connaissances utiles, etc., etc.) Le D Moneypenny dit que dans ce dernier titre S est là pour Stale, que D. U. K. signifie Duck, et que S. D. U. K. représente Stale Duck, et non la société de Lord Brougham. — Mais le D Moneypenny est un si drôle d'homme que je ne suis jamais sûre s'il me dit la vérité. Quoi qu'il en soit, nous ne manquons pas d'ajouter à nos noms les initiales P. R. E. T. T. Y. B. L. U. E. B. A. T. C. H. — ce qui veut dire : Philadelphia, Regular, Exchange, Tea, Total, Young, Belles, Lettres, Universal, Experimental, Bibliographical, Association, To, Civilise, Humanity, une lettre pour chaque mot ; ce qui est décidément un progrès sur lord Brougham. Le D Moneypenny prétend que nos initiales indiquent notre vrai caractère — mais, sur ma vie, je ne vois pas ce qu'il veut dire.

Malgré les bons offices du docteur, et le zèle ardent déployé par la Société pour se faire connaître, elle n'eut pas grand succès jusqu'à ce que j'en fisse partie. La vérité est que ses membres se laissaient aller dans la discussion à un ton trop léger. Les feuilles qui paraissaient chaque samedi soir se recommandaient moins par la profondeur que par la bouffonnerie. Ce n'était que de la crème fouettée. Aucune recherche des premières causes, des premiers principes. Aucune recherche de rien du tout. Pas la moindre attention donnée à ce point capital : « la convenance des

choses. » En un mot, il n'y avait pas d'écrit aussi tranchant. Tout y était bas — absolument bas ! Aucune profondeur, aucune lecture, aucune métaphysique — rien de ce que les savants appellent idéalisme, et que les ignorants aiment mieux stigmatiser du nom de cant. (Le D Moneypenny dit que je devrais écrire cant avec un K capital — mais je m'entends.) Aussitôt entrée dans la société, j'essayai d'y introduire une meilleure méthode de pensée et de style, et tout le monde sait si j'y ai réussi. Nous donnons maintenant dans la P. R. E. T. T. Y. B. L. U. E. B. A. T. C. H. d'aussi bons articles qu'on peut en rencontrer dans le Blackwood. Je dis le Blackwood, parce que je suis convaincue que les meilleurs écrits, sur toute sorte de sujets, peuvent se trouver dans les pages de ce Magazine si justement célèbre. Nous le prenons maintenant pour modèle en tout, ce qui nous met en passe d'acquérir une rapide notoriété. Après tout, il n'est pas si difficile de composer un article dans le goût du vrai Blackwood, pourvu qu'on sache bien s'y prendre. Bien entendu, je ne parle pas des articles politiques. Tout le monde sait comment ils se fabriquent, depuis que le D Moneypenny l'a expliqué. M. Blackwood a une paire de ciseaux de tailleur, et trois apprentis qui se tiennent près de lui pour exécuter ses ordres. Un lui tend le Times, un autre l'Examiner, un troisième le Gulley's New Compendium of Slang-Whang, M. Blackwood ne fait que couper et distribuer. C'est bientôt fait — rien que Examiner, Slang-Whang, et Times — puis Times, Slang-Whang et Examiner — puis Times, Examiner, et Slang-Whang.

Mais le principal mérite du Magazine est dans ses articles de Mélanges ; et les meilleurs de ces articles rentrent dans la catégorie de ce que le D Moneypenny appelle les excentricités (qu'elles aient du sens ou non) et ce que tous les autres appellent des articles à sensation. C'est une espèce d'écrit que depuis longtemps

j'avais appris à apprécier ; mais ce n'est que depuis ma dernière visite à M. Blackwood (chez qui j'avais été députée par la société) que j'ai pu me rendre parfaitement compte de l'exacte méthode de sa composition. Cette méthode est fort simple, mais cependant moins que celle de la politique. Introduite auprès de M. Blackwood, je lui fis connaître les désirs de la société ; il me reçut avec une grande civilité, me fit entrer dans son cabinet, et m'exposa clairement tout le procédé.

« Ma chère dame, » dit-il, évidemment frappé par mon extérieur majestueux, car j'avais ma toilette de satin cramoisi, avec les agrafes vertes, et les oreillettes couleur orange. « Ma chère dame, asseyez-vous. Voici comment il faut s'y prendre. En premier lieu, votre écrivain d'articles à sensation doit avoir de l'encre très noire, et une plume très grosse avec un bec bien émoussé. Et, remarquez bien, miss Psyché Zénobia ! » continuait-il, après une pause, avec une énergie et une solennité de ton fort impressives, « remarquez bien ! — cette plume — ne doit — jamais être taillée ! Là, madame, est tout le secret, l'âme de l'article à sensation. J'oserai vous affirmer que jamais un individu, de quelque génie qu'il fût doué, n'a écrit avec une bonne plume — comprenez-moi bien — un bon article. Vous pouvez être sûre, qu'un manuscrit lisible n'est jamais digne d'être lu. C'est là un des principaux articles de notre foi, et si vous éprouvez quelque difficulté à l'accepter, nous pouvons lever la séance. »

Il s'arrêta. Mais comme naturellement je tenais à ne pas suspendre la conférence, je donnai mon assentiment à une proposition si naturelle, et dont j'avais depuis longtemps reconnu la vérité. Il parut satisfait, et continua ses instructions.

« Peut-être paraîtra-t-il prétentieux de ma part, miss Psyché Zénobia, de vous renvoyer à un article ou à une collection d'articles, comme modèles d'étude ; cependant il me semble bon d'appeler votre attention sur quelques cas. Voyons. Il y a eu le Mort vivant, article capital ! — la relation des sensations éprouvées par un gentilhomme dans sa tombe avant qu'il ait rendu l'âme — article plein de gout, de terreur, de sentiment, de métaphysique et d'érudition. Vous jureriez que l'écrivain est né et a été élevé dans un cercueil. Puis nous avons eu les Confessions d'un mangeur d'opium — remarquable, bien remarquable ! splendide imagination — philosophie profonde — spéculation subtile — beaucoup de feu et de verve — avec un assaisonnement suffisant de choses carrément inintelligibles — une exquise bouillie qui coula délicieusement dans le gosier du lecteur. On voulait que Coleridge fût l'auteur de cet article, — mais non. Il a été composé par mon petit babouin favori, Juniper, après une rasade de gin hollandais et d'eau chaude sans sucre. » (J'aurais eu de la peine à le croire, si tout autre que M. Blackwood m'eût assuré le fait). « Puis il y a eu l'Expérimentaliste involontaire, qui roule en entier sur un gentilhomme cuit dans un four, et qui en sortit sain et sauf, non sans avoir eu une terrible peur. Puis le Journal d'un médecin défunt, dont le mérite est de mêler à un langage d'énergumène un Grec indifférent, — deux choses qui attachent le public. Il y eut ensuite l'Homme dans la Cloche, un article, miss Zénobia, que je ne saurais trop recommander à votre attention. C'est l'histoire d'un jeune homme qui s'endort sous la cloche d'une église, et est réveillé par ses tintements funèbres. Il en devient fou, et en conséquence, tirant ses tablettes, il y consigne ses sensations. Les sensations, voilà le grand point. Si jamais vous étiez noyée ou pendue, prenez note de vos sensations

— elles vous rapporteront dix guinées la feuille. Si vous voulez faire de l'effet en écrivant, miss Zénobia, soignez, soignez les sensations. »

« Je n'y manquerai pas, M. Blackwood », dis-je.

« Très bien, » répliqua-t-il. Mais je dois vous mettre au fait des détails de la composition de ce qu'on peut appeler un véritable Blackwood à sensations — et vous comprendrez comment je considère ce genre de composition comme le meilleur sous tous rapports.

« La première chose à faire, c'est de vous mettre vous-même dans une situation anormale où personne ne s'est encore trouvé avant vous. Le four, par exemple, c'était un excellent truc. Mais si vous n'avez pas de four ou de grosse cloche sous la main, si vous ne pouvez pas à votre convenance culbuter d'un ballon, ou être engloutie dans un tremblement de terre, ou dégringoler dans une cheminée, il faudra vous contenter d'imaginer simplement quelque mésaventure analogue. J'aimerais mieux cependant que vous ayez un fait réel à faire valoir. Rien n'aide aussi bien l'imagination que d'avoir fait soi-même l'expérience de son sujet. — La vérité, vous le savez, est plus étrange que la fiction, — tout en allant plus sûrement au but. »

Je lui assurai alors que j'avais une excellente paire de jarretières, et que je m'en servais pour me pendre.

« Bon ! » répondit-il « oui, faites-le ; — quoique la pendaison soit quelque chose de bien usé. Peut-être pourrez-vous trouver mieux. Prenez une dose de pilules de Brandreth, et donnez-vous vos sensations. Toutefois mes instructions s'appliqueront également bien à toutes les variétés de mésaventure ; ainsi en retour-

nant chez vous, vous pouvez avoir la tête cassée, ou être renversée d'un omnibus, ou mordue par un chien enragé, ou noyée dans une gouttière. Mais venons au procédé.

» Une fois votre sujet déterminé, vous avez à considérer le ton ou le genre de la narration. Il y a le ton didactique, le ton enthousiaste, le ton naturel, tous assez vulgaires. Mais il y a le ton laconique, ou bref, qui est devenu depuis peu à la mode. Il consiste à procéder par courtes sentences. Par exemple celles-ci : — On ne peut être trop bref. On ne saurait être trop hargneux. Rien que des points. Jamais de paragraphe.

» Puis il y a le ton élevé, diffus, et procédant par interjections. Ce ton est patronné par nos meilleurs romanciers. Les mots doivent tourbillonner tous ensemble et bourdonner comme une toupie ; ce bourdonnement tient lieu de sens. C'est le meilleur de tous les styles possibles, quand l'écrivain n'a pas le temps de penser.

» Le ton métaphysique est aussi un excellent ton. Si vous connaissez quelques grands mots, c'est le cas de les employer. Parlez des écoles Ionique et Élématique — d'Archytas, de Gorgias, et d'Alcméon. Dites quelque chose de l'objectivité et de la subjectivité. N'ayez pas peur de dire beaucoup de mal d'un nommé Locke. Faites allusion aux choses en général, et si vous avez laissé glisser une trop grosse absurdité, vous n'avez pas besoin de vous mettre en peine de l'effacer ; vous n'avez qu'à ajouter une note au bas de la page, où vous direz que vous êtes redevable de la susdite profonde observation à la Kritik der reinen Vernunft ou à la Metaphysische Anfangsgrunde der Naturwissenschaft. Cela paraîtra de l'érudition et... et... et — de la franchise.

» Il y a plusieurs autres tons également célèbres, mais je ne vous en mentionnerai plus que deux : — le ton transcendantal et le ton hétérogène. Dans le premier, le mérite consiste à voir dans la nature des choses beaucoup plus loin que les autres. Cette seconde vue fait beaucoup d'effet, quand elle est bien mise en œuvre. Quelques lectures du Dial vous ouvriront la voie.

» Évitez, dans ce cas, les grands mots ; employez les plus courts possible, et écrivez-les à l'envers. Consultez les poèmes de Channing, et citez ce qu'il dit « d'un petit homme gras avec la séduisante apparence d'un pot. » Touchez quelque chose de la Divine Unité. Ne dites pas un mot de l'Infernale Dualité. Avant tout, étudiez-vous à insinuer. Donnez toujours à entendre — n'affirmez rien. Si vous avez à parler d'une tartine de pain et de beurre, ne le dites pas en propres termes, mais dites quelque chose d'approchant. Vous pouvez faire allusion à un gâteau de blé noir ; vous pouvez aller jusqu'à insinuer une pâte de gruau d'avoine ; mais si vous avez réellement en vue une tartine de pain et de beurre, gardez-vous bien, ma chère miss Psyché, de dire : tartine de pain et de beurre. »

Je lui assurai que je ne le dirais plus jamais de ma vie. Il m'embrassa et continua :

« Quant au ton hétérogène, c'est tout simplement un mélange judicieux, en égales proportions, de tous les autres tons, et par conséquent tout ce qu'il y a de profond, de grand, de bizarre, de piquant, d'à propos, de joli, entre dans sa composition.

» Supposons maintenant que vous êtes fixée sur les incidents et le ton. La partie la plus importante, l'âme de tout le procédé, demande encore votre attention — je veux dire : le remplissage.

On ne saurait supposer qu'une lady ou un gentilhomme a passé sa vie à dévorer les livres. Et cependant il est nécessaire avant tout que votre article ait un air d'érudition, ou qu'il offre au moins des signes évidents d'une lecture étendue. Or je vais vous mettre à même de vous tirer de cette difficulté. Regardez ici ! » (Il prit trois ou quatre livres qui paraissaient fort ordinaires et les ouvrit au hasard.)

« Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur la première page venue du premier livre venu, pour y découvrir mille bribes d'érudition ou de bel esprit, et c'est là le véritable assaisonnement d'un article à la Blackwood. Vous pouvez en noter quelques-unes, pendant que je vous les lis. Je ferai deux divisions : 1 Faits piquants pour la confection des comparaisons ; et 2 Expressions piquantes à introduire selon l'occasion. Écrivez. » Et j'écrivis sous sa dictée.

1 faits piquants pour

COMPARAISONS :

« Il n'y eut originellement que trois Muses — Melete, Mneme, Aœde — la méditation, la mémoire et le chant. » Vous pouvez tirer un grand parti de ce petit fait, si vous savez vous en servir. Vous voyez qu'il n'est pas généralement connu, et qu'il semble recherché. Mais il faut avoir soin de donner à la chose un air parfaitement improvisé.

» Autre exemple. Le fleuve Alphée passa sous la mer, et en sortit sans que la pureté de ses eaux en reçût aucune atteinte. Il

est bien un peu vieilli ; mais bien habillé et bien présenté, il paraîtra aussi frais que jamais.

» Voici quelque chose de mieux : — L'Iris de Perse semble posséder pour quelques personnes un doux et puissant parfum, tandis que pour d'autres il est tout à fait sans odeur.

Voilà qui est fin, et vraiment délicat ! En le tournant un peu, vous en tirerez des merveilles. Nous trouverons encore quelque chose dans la botanique. Il n'y a rien qui fasse si bien, surtout avec l'addition d'une ligne de latin. Écrivez !

» L'Epidendrum Flos Aeris de Java porte une très belle fleur, et vit encore même quand il est déraciné. Les indigènes le suspendent par une corde au plafond et jouissent pendant des années de son parfum. — Morceau capital ! Voilà pour les comparaisons. Passons aux expressions piquantes.

2 EXPRESSIONS PIQUANTES.

» Le vénérable roman chinois Ju-Kiao-Li. Excellent. En introduisant adroitement ces quelques mots, vous faites preuve d'une connaissance approfondie de la langue et de la littérature chinoise. Avec cela vous pouvez vous passer d'arabe, de sanscrit, ou de chickasaw. Mais aucun sujet ne saurait se passer d'espagnol, d'italien, d'allemand, de latin et de grec. Je dois vous donner un petit spécimen de chacune de ces langues. Toutes ces citations seront bonnes et atteindront le but ; ce sera à votre ingéniosité de les approprier à votre sujet. Écrivez !

» Aussi tendre que Zaïre. Français. Allusion à la fréquente répétition de la phrase la tendre Zaïre, dans la tragédie française de ce nom. Bien employée, cette citation prouvera non seulement

vosre connaissance de la langue, mais encore vosre lecture éten-
due et vosre esprit. Vous pouvez dire, par exemple, que le poulet
que vous mangiez (dans un article où vous raconteriez que vous
êtes morte étranglée par un os de poulet) n'était pas aussi tendre
que Zaïre. Écrivez !

» Van muerte tan escondida,
Que non te sienta venir,
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

» C'est de l'espagnol — de Miguel de Cervantes. — Viens vite, ô
mort ! mais ne me laisse pas voir que tu viens, de peur que le
plaisir que je ressentirai en te voyant paraître ne me rende mal-
heureusement à la vie. — Vous pouvez glisser cette citation fort à
propos, quand vous vous débattez avec vosre os de poulet dans la
dernière agonie. Écrivez !

» Il pover'uomo che non s'en era accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

» C'est de l'italien, vous le devinez — de l'Arioste. Cela veut
dire que dans la chaleur du combat un héros ne s'apercevant pas
qu'il est bel et bien tué, continua de combattre vaillamment, tout
mort qu'il était. L'application de ce passage à vosre cas va de soi
— car, j'espère bien, miss Psyché, que vous ne négligerez pas de
gigotter des jambes au moins une heure et demie après que vous
serez morte de vosre os de poulet. Veuillez écrire !

» Und sterb'ich doch, si sterb'ich denn
Durchsie — durchsie !

» C'est de l'allemand, de Schiller. — Et si je meurs, au moins je mourrai pour toi... pour toi ! — Il est clair ici que vous apostrophiez la cause de votre malheur, le poulet. Et quel gentilhomme en vérité, (ou quelle dame) de sens, ne consentirait pas, je voudrais bien le savoir, à mourir pour un chapon bien engraisé d'après le vrai système Molucca, farci de câpres et de champignons, et servi dans un saladier avec une gelée d'orange en mosaïque ? (vous trouverez ce plat chez Tortoni) — Écrivez, je vous prie !

» Voici une charmante petite phrase latine, et peu commune (on ne peut être trop recherché ni trop bref dans une citation latine ; c'est chose si vulgaire) — Ignoratio elenchi. Il a commis une ignoratio elenchi — c'est-à-dire : il a compris les mots de votre proposition, mais non l'idée. Vous voyez qu'il s'agit d'un imbécile, d'un pauvre diable à qui vous vous adressez tout en vous débattant avec votre os de poulet et qui n'a pas bien compris ce que vous lui disiez. Jetez-lui votre ignoratio elenchi à travers la figure, et d'un seul coup vous l'avez anéanti. S'il ose répliquer, vous pouvez lui citer du Lucain, l'endroit (le voici) où il parle de pures anemonæ verborum, de mots anémones. L'anémone, qui a un grand éclat, n'a pas d'odeur. Ou, s'il veut faire le rodomont, vous pouvez le pourfendre avec les Insomnia Jovis, les rêveries de Jupiter — mots que Silius Italicus (voici le passage) applique aux pensées pompeuses et enflées. Cette citation est infaillible et lui percera le cœur. Après cela il ne peut plus que tourner sur lui-même et mourir. Voulez-vous avoir la bonté d'écrire ?

» En grec, nous avons quelque chose d'assez joli — du Démosthène, par exemple — Ἀνὴρ ὁ φευγὼν καὶ παλιν μαχεσεται. Il y a une assez bonne traduction de cette phrase dans Hudibras :

For he that flies may flight again,
Which he can never do that's slain.

» Dans un article à la Blackwood, rien ne produit meilleur effet que votre grec. Les lettres mêmes vous ont un certain air de profondeur. Regardez seulement, Madame, l'air fûté de cet Epsilon ! Et ce Phi, certainement ce doit être un évêque ! Quelle mine plus spirituelle que celle de cet Omicron ! Et ce Tau avec quelle grâce il se bifurque ! Bref, il n'y a rien de pareil au grec pour un véritable article à sensation. Dans le cas présent, l'application de cette citation est la plus naturelle du monde. Relevez la sentence par un énorme juron, en guise d'ultimatum à l'adresse du mal appris, de la tête dure incapable de comprendre votre bon anglais au sujet de cet os de poulet. Il saisira l'allusion et il ne sera plus question de lui, vous pouvez y compter. »

Ce furent là toutes les instructions que je pus tirer de M. Blackwood sur le sujet en question ; mais je compris qu'elles étaient bien suffisantes. J'étais donc enfin capable d'écrire un véritable article à la Blackwood, et je résolus de m'y mettre sur-le-champ. En prenant congé de moi, M. Blackwood me fit la proposition de m'acheter l'article quand il serait écrit ; mais comme il ne pouvait m'offrir que cinquante guinées la feuille, je crus qu'il valait mieux en faire profiter notre société, que de le sacrifier pour une somme aussi chétive. Malgré sa lésinerie, M. Blackwood me témoigna d'ailleurs toute sa considération, et me traita véritablement avec la plus grande civilité. Les paroles qu'il m'adressa à mon départ firent sur mon cœur une profonde impression, et je m'en souviendrai toujours, je l'espère, avec reconnaissance.

« Ma chère miss Zénobia, » me dit-il, des larmes dans les yeux, « y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire pour ai-

der au succès de votre louable entreprise ? Laissez-moi réfléchir ! Il est bien possible que vous ne puissiez à votre convenance vous... vous noyer, ou étouffer d'un os de poulet, ou être pendue ou mordue par un... Mais attendez ! J'y pense : il y a dans ma cour deux excellents boule-dogues — des drôles distingués, je vous assure — sauvages, et qui vous en donneront pour votre argent — ils vous auront dévorée, vous, vos oreillettes, et tout, en moins de cinq minutes (voici ma montre !) — ne songez qu'aux sensations ! Ici ! Allons ! — Tom ! Peter ! — Dick, oh ! le drôle ! lâchez-les. » Mais comme j'étais réellement très pressée, et que je n'avais pas une minute à perdre, je me vis forcée malgré moi de m'en aller, et de prendre congé un peu plus brusquement, je l'avoue, que ne l'aurait demandé la stricte politesse.

Mon premier soin, en quittant M. Blackwood, fut de m'engager immédiatement dans quelque mauvais pas, conformément à ses avis, et dans cette vue, je passai la plus grande partie de la journée à errer à travers Edinburgh, en quête d'aventures désespérées — capables de répondre à l'intensité de mes sentiments, et de s'adapter au grand effet de l'article que je voulais écrire. J'étais accompagnée dans cette excursion de mon domestique nègre Pompey, et de ma petite chienne Diane, que j'avais amenée avec moi de Philadelphie. Ce ne fut que tard dans l'après-midi que je réussis dans ma difficile entreprise. Il m'arriva alors un grand événement, dont l'article à la Blackwood qui suit, — dans le ton hétérogène, est la substance et le résultat.

ARTICLE À LA BLACKWOOD

DE MISS ZÉNOBIA

Par une après-midi tranquille et silencieuse, je m'acheminai dans l'agréable cité d'Edina. Il régnait dans les rues une confusion et un tumulte effroyables. Les hommes causaient. Les femmes criaient. Les enfants s'égosillaient. Les cochons sifflaient. Les chariots grondaient. Les bœufs soufflaient. Les vaches beuglaient. Les chevaux hennissaient. Les chats faisaient le sabbat. Les chiens dansaient. — Dansaient ! Était-ce donc possible ? Oui, dansaient ! Hélas ! pensai-je, le temps de danser est passé pour moi ! Il n'est plus. Quelle cohue de souvenirs obscurs se réveilleront de temps en temps dans un esprit doué de génie et de contemplation imaginative, — d'un génie surtout condamné à la durable, éternelle, continuelle, et pourrait-on dire — continue — oui, continue et continuelle, à l'amère, harassante, troublante, et, si je puis me permettre cette expression, à la très troublante influence du serein, divin, céleste, exaltant, élevé et purifiant effet de ce qu'on peut justement appeler la plus enviable, la plus vraiment enviable — oui ! la plus suavement belle, la plus délicieusement éthérée, et, pour ainsi dire, la plus jolie (si je puis me servir d'une expression aussi hardie) des choses (pardonne-moi, gentil lecteur) du monde ; — mais je me laisse toujours entraîner par mes sentiments. Dans un tel esprit, je le répète, quelle cohue de souvenirs sont remués par une bagatelle ! Les chiens dansaient ! Et moi — moi, je ne le pouvais pas ! Ils sautaient — et moi je pleurais. Ils cabriolaient — et moi je sanglotais bien fort. Circonstances touchantes ! qui ne peuvent manquer de rappeler au souvenir du lecteur lettré le passage exquis sur la convenance des choses, qui se trouve au commencement du troisième volume de cet admirable et vénérable roman chinois, le *Jo-go-Slow*.

Dans ma promenade solitaire à travers la cité, j'avais deux humbles, mais fidèles compagnons, Diane, ma petite chienne ! la

plus douce des créatures ! Elle avait une touffe de poils qui lui descendait sur un de ses yeux, et un ruban bleu était élégamment attaché autour de son cou. Diane n'avait pas plus de cinq pouces de haut, mais sa tête était presque à elle seule plus grosse que le reste de son corps, et sa queue coupée tout à fait court donnait à l'intéressant animal un air d'innocence outragée qui la faisait bien venir de tous.

Et Pompey, mon nègre ! — doux Pompey ! Pourrai-je t'oublier jamais ? J'avais pris le bras de Pompey. Il avait trois pieds de haut (j'aime mettre les points sur les i) et était âgé de soixantedix ou peut-être quatre-vingts ans. Il avait les jambes cagneuses, et était obèse. Sa bouche n'était pas précisément petite, ni ses oreilles courtes. Ses dents toutefois ressemblaient à des perles, et ses grands yeux largement ouverts étaient délicieusement blancs. La Nature ne lui avait point donné de cou et avait posté ses chevilles (selon l'usage chez cette race) au milieu de la partie supérieure du pied. Il était habillé avec une remarquable simplicité. Il avait pour tout vêtement un col de neuf pouces de haut et un pardessus de drap brun presque neuf, qui avait autrefois servi au grand, robuste et illustre docteur Moneypenny. C'était un excellent pardessus. Il était bien taillé. Il était bien fait. Il était presque neuf. Pompey le relevait de ses deux mains pour ne pas le laisser traîner dans la boue.

Notre société se composait donc de trois personnes, dont deux sont déjà connues. Il y en avait une troisième — cette troisième personne, c'était moi. Je suis la signora Psyché Zénobia. Je ne suis pas Suky Snobbs. Mon extérieur est imposant. Dans la mémorable occasion dont je parle, j'étais vêtue d'une robe de satin cramoisi et d'un mantelet arabe bleu de ciel. La robe était agrée-

mentée d'agrafes vertes, et de sept gracieux volants de couleur orange. Je formais donc la troisième personne de la société. Il y avait le caniche. Il y avait Pompey. Il y avait moi. Nous étions trois. Ainsi, dit-on, il n'y avait originellement que trois Furies — Melty, Nimmy, et Hetty — la Méditation, la Mémoire, et le Violon.

Appuyée sur le bras du galant Pompey, et suivie de Diane à distance respectueuse, je descendis l'une des plus populeuses et des plus plaisantes rues d'Edina, alors déserte. Tout à coup se présenta à ma vue une église — une cathédrale gothique — vaste, vénérable, avec un haut clocher qui se perdait dans le ciel. Quelle folie s'empara alors de moi ? Pourquoi courus-je au devant de mon destin ? Je fus saisie du désir irrésistible de monter à cette tour vertigineuse et de contempler de là l'immense panorama de la cité. La porte de la cathédrale ouverte semblait m'inviter. Ma destinée l'emporta. J'entrai sous la fatale voûte. Où donc était mon ange gardien ? — si toutefois il y a de tels anges. Si ! Monosyllabe troublant ! Quel monde de mystère, de science, de doute, d'incertitude est contenu dans tes deux lettres ! J'entrai sous la fatale voûte ! J'entrai, et sans endommager mes volants, couleur orange, je passai sous le portail, et pénétraï dans le vestibule. Ainsi, dit-on, l'immense rivière Alfred passa intacte, à sec, sous la mer.

Je crus que les escaliers ne finiraient jamais. Ils tournaient ! Oui, ils tournaient et montaient toujours, si bien que je ne pus m'empêcher d'appeler à mon aide l'ingénieux Pompey, et je m'appuyai sur son bras avec toute la confiance d'une ancienne affection. — Je ne pus m'empêcher de m'imaginer que le dernier échelon de cette éternelle échelle en spirale avait été accidentelle-

ment ou peut-être à dessein enlevé. Je m'arrêtai pour respirer, et au même moment il se présenta un incident trop important au point de vue moral ainsi qu'au point de vue métaphysique pour être passé sous silence. Il me sembla — j'avais entièrement conscience du fait — non, je ne pouvais m'être trompée ! J'avais pendant quelques instants soigneusement et anxieusement observé les mouvements de ma Diane — non, dis-je, je ne pouvais m'être trompée ! — Diane sentait un rat ! Aussitôt j'appelai l'attention de Pompey sur ce point, et Pompey — oui, Pompey fut de mon avis. Il n'y avait plus aucun motif raisonnable de douter. Le rat avait été senti — et senti par Diane. Ciel ! pourrai-je jamais oublier l'intense émotion de ce moment ? Hélas ! Qu'est-ce que l'intelligence tant vantée de l'homme ? Le rat — il était là — c'est-à-dire quelque part. Diane avait senti le rat. Et moi — moi je ne pouvais pas le sentir. Ainsi, dit-on, l'Isis Prussienne a pour quelques personnes un doux et suave parfum, tandis que pour d'autres elle est complètement sans odeur.

Nous étions venus à bout de l'escalier, et il n'y avait plus que trois ou quatre marches qui nous séparaient du sommet. Nous montâmes encore, et il ne resta plus qu'une marche ! Une marche ! Une petite, petite marche ! Combien de fois d'une semblable petite marche dans le grand escalier de la vie humaine dépend une destinée entière de bonheur ou de misère humaine ! Je songeai à moi-même, puis à Pompey, puis au mystérieux et inexplicable destin qui nous entourait. Je songeai à Pompey ! — Hélas ! Je songeai à l'amour ! Je songeai à tous les faux pas qui ont été faits et qui peuvent être faits encore. Je résolus d'être plus prudente, plus réservée. J'abandonnai le bras de Pompey, et sans son assistance, je franchis la dernière marche qui restait et gagnai la chambre du beffroi. Mon caniche me suivit immédiate-

ment. Pompey restait seul en arrière. Je m'arrêtai au dessus de l'escalier, et l'encourageai à monter. Il me tendit la main, et malheureusement en faisant ce geste, il fut forcé de lâcher sa redingote. Les Dieux ne cesseront-ils de nous persécuter ? La redingote tomba, et un des pieds de Pompey marcha sur le long et traînant pan de l'habit. Il trébucha et tomba. — Cette conséquence était inévitable. Il tomba en avant, et sa tête maudite, venant me frapper en pleine poitrine, me précipita tout de mon long avec lui sur le dur, sale et détestable plancher du beffroi. Mais ma vengeance fut assurée, soudaine et complète. Le saisissant furieusement des deux mains par sa laine, je lui arrachai une énorme quantité de cette matière noire, crépue et bouclée, et la jetai loin de moi avec tous les signes du dédain. Elle tomba au milieu des cordes du beffroi et y resta. Pompey se leva sans dire un mot. Mais il me regarda piteusement avec ses grands yeux et soupira. Grands Dieux ! — quel soupir ! Il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Et la chevelure — la laine ! Si j'avais pu rattraper cette laine, je l'aurais baignée de mes larmes en témoignage de regret. Mais hélas ! elle était maintenant bien loin. Comme elle pendillait au cordage de la cloche, je m'imaginai qu'elle était encore vivante. Je m'imaginai qu'elle allait mourir d'indignation. Ainsi l'happidandy Flos Aeris de Java porte, dit-on, une belle fleur, qui vit encore quand elle est déracinée. Les indigènes la suspendent avec une corde au plafond, et jouissent de son parfum des années entières.

Notre différend terminé, nous cherchâmes dans la chambre une ouverture qui nous permit de contempler la cité d'Edina. Il n'y avait pas de fenêtre. La seule lumière qui pénétrât dans ce réduit obscur venait d'une ouverture carrée ayant à peu près un pied de diamètre, et à une hauteur d'environ sept pieds au-des-

sus du plancher. Mais que ne peut réaliser l'énergie du véritable génie ? Je résolus d'atteindre à ce trou. Un énorme attirail de roues, de pignons, et autres machines à l'air cabalistique se trouvaient en face du trou, tout près de lui, et à travers le trou passait une baguette de fer venant du mécanisme. Entre les roues et le mur il y avait juste de la place pour mon corps ; mais j'étais exaspérée, et déterminée à aller jusqu'au bout. J'appelai Pompey près de moi.

« Vous voyez cette ouverture, Pompey. Je voudrais y passer la tête pour regarder. Vous allez vous tenir tout droit juste sous le trou, — comme cela. Maintenant, Pompey, tendez une de vos mains, que je puisse y monter — très bien. Maintenant l'autre main, Pompey, et avec son aide, j'arriverai sur vos épaules. »

Il fit tout ce que je désirais, et quand je fus hissée sur ses épaules, je m'aperçus que je pouvais facilement passer ma tête et mon cou à travers l'ouverture. Le panorama était sublime. Il ne se pouvait rien de plus magnifique. Je ne m'arrêtai un instant que pour appeler Diane et assurer Pompey que je serais discrète, et pèserais le moins possible sur ses épaules. Je lui dis que je serais à l'égard de ses sentiments d'une délicatesse tendre — aussi tendre qu'un beefsteak. Après avoir rendu cette justice à mon fidèle ami, je m'abandonnai sans réserve à l'ardeur et à l'enthousiasme de la jouissance du panorama qui s'étendait sous mes yeux.

Cependant je me dispenserai de m'appesantir sur ce sujet. Je ne décrirai pas la cité d'Edinburgh. Tout le monde est allé à Edinburgh — la classique Edina. Je m'en tiendrai aux principaux détails de ma lamentable aventure. Après avoir jusqu'à un certain point satisfait ma curiosité touchant l'étendue, la situation, et la

physionomie générale de la cité, j'eus le loisir d'examiner l'église ou j'étais, et la délicate architecture de son clocher. Je remarquai que l'ouverture à travers laquelle j'avais passé la tête s'ouvrait dans le cadran d'une horloge gigantesque, et devait de la rue faire l'effet d'un large trou de clef, tel qu'on en voit sur le cadran des montres françaises. Sans doute le véritable but de cette ouverture était de laisser passer le bras d'un employé pour lui permettre d'ajuster quand il était nécessaire les aiguilles de l'horloge. J'observai avec surprise l'immense dimension de ces aiguilles, dont la plus longue ne pouvait avoir moins de dix pieds de long, et dans sa plus grande largeur moins de huit à neuf pouces. Elles étaient d'acier massif, et les bords paraissaient tranchants. Après avoir noté ces particularités et quelques autres, je tournai de nouveau mes yeux sur la glorieuse perspective qui s'étendait devant moi, et bientôt je m'absorbai dans ma contemplation.

Quelques minutes après, je fus éveillée par la voix de Pompey, qui me déclarait qu'il ne pouvait plus y tenir, et me priait de vouloir bien être assez bonne pour descendre. C'était absurde, et je le lui dis assez longuement. Il répliqua, mais évidemment en comprenant mal mes idées à ce sujet. J'en conçus quelque colère, et je lui dis en termes péremptoires, qu'il était un imbécile, qu'il avait commis un *ignoramus eclench-eye*, que ses idées n'étaient que de pures *insommary Bovis*, et que ses mots ne valaient guère mieux qu'une *enemye-werry bor'em*. Il parut satisfait, et je repris mes contemplations.

Il y avait à peu près une demi-heure, après cette altercation, que j'étais profondément absorbée par la vue céleste que j'avais sous les yeux, lorsque je fus réveillée en sursaut par quelque chose de tout à fait froid qui me pressait doucement la partie su-

périeure du cou. Il est inutile de dire que j'en ressentis une alarme inexprimable. Je savais que Pompey était sous mes pieds et que Diane, selon mes instructions expresses, était assise sur ses pattes de derrière dans le coin le plus reculé de la chambre. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Hélas ! je ne le découvris que trop tôt. En tournant doucement ma tête de côté, je m'aperçus, à ma plus grande horreur, que l'énorme, brillante, petite aiguille de l'horloge, semblable à un cimeterre, dans le cours de sa révolution horaire, était descendue sur mon cou. Je compris qu'il n'y avait pas une seconde à perdre. Je cherchai à retirer ma tête en arrière, mais il était trop tard. Il n'y avait plus d'espoir d'arracher ma tête de la bouche de cette horrible trappe où elle était si bien prise, et qui devenait de plus en plus étroite avec une rapidité qui échappait à l'analyse. On ne peut se faire une idée de l'agonie d'un pareil moment. J'élevai les mains et essayai de toutes mes forces de soulever la lourde barre de fer. C'est comme si j'avais essayé de soulever la cathédrale elle-même. Elle descendait, descendait, descendait toujours, de plus en plus serrant. Je criai à Pompey de venir à mon aide ; mais il me répondit que je l'avais blessé dans ses sentiments en l'appelant un ignorant et un vieux louche. Je poussai un hurlement à l'adresse de Diane ; elle ne me répondit que par un bow wow-wow, ce qui voulait dire que je lui avais recommandé de ne pas bouger de son coin. Je n'avais donc point de secours à attendre de mes associés.

En attendant, la lourde et terrible faux du Temps (je comprenais maintenant la force littérale de cette locution classique) ne s'était point arrêtée, et ne paraissait point disposée à s'arrêter dans sa carrière. Elle descendait et descendait toujours. Déjà elle avait enfoncé sa tige tranchante d'un pouce entier dans ma chair, et mes sensations devenaient indistinctes et confuses. Tantôt je

m'imaginai être à Philadelphie avec le puissant D Moneypenny, tantôt dans le cabinet de M Blackwood, recevant ses inestimables instructions. Puis le doux souvenir d'anciens jours meilleurs se présenta mon esprit, et je songeai à cet heureux temps où le monde n'était qu'un désert, et Pompey pas encore entièrement cruel. Le tic-tac de la machine m'amusait. M'amusait, dis-je, car maintenant mes sensations confinaient au bonheur parfait, et les plus insignifiantes circonstances me causaient du plaisir. L'éternel clic-clac, clic-clac, clic-clac de l'horloge était pour mes oreilles la plus mélodieuse musique, à certains instants même me rappelait les délicieux sermons du D Ollapod. Puis les grands signes du cadran — qu'ils semblaient intelligents ! comme ils faisaient penser ! Les voilà qui dansent la mazurka, et c'est le signe V qui la danse à ma plus grande satisfaction. C'est évidemment une dame de grande distinction. Elle n'a rien de nos éhontées, rien d'indélicat dans ses mouvements. Elle faisait la pirouette à merveille, — tournant en rond sur sa tête. J'essayai de lui tendre un siège, voyant qu'elle était fatiguée de ses exercices — et ce ne fut qu'en ce moment que je sentis pleinement ma lamentable situation. Lamentable en vérité ! la barre était entrée de deux pouces dans mon cou. J'étais arrivée à un sentiment de douleur exquise. J'appelai la mort, et dans ce moment d'agonie, je ne pus m'empêcher de répéter les vers exquis du poète Miguel de Cervantes :

« Vanny Buren, tan escondida
Query no te senty venny
Pork and pleasure, delly morry
Nommy, torny, darry, widdy ! »

Un nouveau sujet d'horreur se présenta alors à moi, — une horreur, suffisante pour faire frissonner les nerfs les plus solides.

Mes yeux, sous la cruelle pression de la machine, sortaient littéralement de leurs orbites. Comme je songeais au moyen de m'en tirer sans eux, l'un se mit à tomber hors de ma tête, et roulant sur la pente escarpée du clocher, alla se loger dans la gouttière qui courait le long des bords de l'édifice. Mais la perte de cet œil ne me fit pas autant d'effet que l'air insolent d'indépendance et de mépris avec lequel il me regarda une fois parti. Il était là gisant dans la gouttière précisément sous mon nez, et les airs qu'il se donnait auraient été risibles, s'ils n'avaient pas été révoltants.

On n'avait jamais rien vu d'aussi miroitant ni d'aussi clignotant. Cette attitude de la part de mon œil dans la gouttière n'était pas seulement irritante par son insolence manifeste et sa honteuse ingratitude, mais elle était encore excessivement inconvenante au point de vue de la sympathie qui doit toujours exister entre les deux yeux de la même tête, quelque séparés qu'ils soient. Je me vis forcée bon gré, mal gré, de froncer les sourcils et de clignoter en parfait concert avec cet œil scélérat qui gisait juste sous mon nez. Je fus bientôt soulagée par la fuite de mon autre œil. Il prit en tombant la même direction (c'était peut-être un plan concerté) que son camarade. Tous deux roulèrent ensemble de la gouttière, et, en vérité je fus enchantée d'être débarrassée d'eux.

La barre était entrée maintenant de quatre pouces et demi dans mon cou, et il n'y avait plus qu'un petit lambeau de peau à couper. Mes sensations furent alors celles d'un bonheur complet, car je sentis que dans cinq minutes au plus je serais délivrée de ma désagréable situation. Je ne fus pas tout à fait déçue dans cette attente. Juste à cinq heures, vingt-cinq minutes de l'après-midi, l'énorme aiguille avait accompli la partie de sa terrible ré-

volution suffisante pour couper le peu qui restait de mon cou. Je ne fus pas fâchée de voir la tête qui m'avait occasionné un si grand embarras se séparer enfin de mon corps. Elle roula d'abord le long de la paroi du clocher, puis alla se loger pendant quelques secondes dans la gouttière, et enfin fit un plongeon dans le milieu de la rue.

J'avouerai candidement que les sensations que j'éprouvai alors revêtirent le caractère le plus singulier — ou plutôt le plus mystérieux, le plus inquiétant, le plus incompréhensible. Mes sens changeaient de place à chaque instant. Quand j'avais ma tête, tantôt je m'imaginais que cette tête était moi, la vraie signora Psyché Zénobia — tantôt j'étais convaincue que c'était le corps qui formait ma propre identité. Pour éclaircir mes idées sur ce point, je cherchai ma tabatière dans ma poche ; mais en la prenant, et en essayant d'appliquer selon la méthode ordinaire une pincée de son délicieux contenu, je m'aperçus immédiatement qu'il me manquait un objet essentiel, et je jetai aussitôt la boîte à ma tête. Elle huma une prise avec une grande satisfaction, et m'envoya en retour un sourire de reconnaissance. Peu après elle m'adressa une allocution, que je ne pus entendre que vaguement, faute d'oreilles. J'en saisis assez, cependant, pour savoir qu'elle était étonnée de me voir encore vivante dans de pareilles conditions. Elle cita en finissant les nobles paroles de l'Arioste :

« Il pover hommy che non sera corty
And have a combat tenty erry morty ; »

me comparant ainsi à ce héros, qui dans la chaleur du combat, ne s'apercevant pas qu'il était mort, continuait de se battre avec une inépuisable valeur. Il n'y avait plus rien maintenant qui pût m'empêcher de tomber du haut de mon observatoire, et c'est ce

que je fis. Je n'ai jamais pu découvrir ce que Pompey aperçut de si particulièrement singulier dans mon extérieur. Mais il ouvrit sa bouche d'une oreille à l'autre, et ferma ses deux yeux, comme s'il avait voulu briser des noix avec ses paupières. Finalement, retroussant son pardessus, il ne fit qu'un saut dans l'escalier et disparut. J'envoyai aux troussees du misérable ces véhémentes paroles de Démosthène :

« Andrew O'Phlegeton, you really wake haste to fly. »

Puis je me tournai du côté de la chérie de mon cœur, la mignonne à un seul œil, Diane au poil touffu. Hélas ! quelle horrible vision frappa mes yeux ! Était-ce un rat que je vis rentrant dans son trou ? Sont-ce là les os rongés de ce cher petit ange cruellement dévoré par le monstre ? Grands Dieu ! Ce que je vois — est-ce l'âme partie, l'ombre, le spectre de ma petite chienne bien-aimée, que j'aperçois assise avec grâce et mélancolie là, dans ce coin ? Écoutons ! car elle parle, et, Dieux du ciel ! c'est dans l'allemand de Schiller. —

« Unt stobby duk, so stubby dun
Duk she ! Duk she ! »

Hélas ! Ses paroles ne sont que trop vraies !

« Et si je meurs, je meurs
Pour toi ! — pour toi ! »

Douce créature ! Elle aussi s'est sacrifiée pour moi. Sans chien, sans nègre, sans tête, que reste-t-il maintenant à l'infortunée signora Psyché Zénobia ? Hélas — rien ! J'ai dit.

LA FILOUTERIE CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE EXACTE

Le chat et le violon.

Depuis que le monde a commencé, il y a eu deux Jérémie. L'un a écrit une Jérémiade sur l'usure, et s'appela Jérémie Bentham. Il a été fort admiré de M. John Neal, et fut un grand homme dans un petit genre. L'autre a donné son nom à la plus importante des sciences exactes et fut un grand homme dans un grand genre — je puis dire : dans le plus grand des genres.

La filouterie — ou l'idée abstraite exprimée par le verbe filouter est assez claire. Cependant le fait, l'action, la chose est quelque peu difficile à définir. Nous pouvons toutefois arriver à une conception passable du sujet, en définissant, non la chose elle-même, mais l'homme, comme un animal qui filoute. Si Platon avait songé à cela, il se fût épargné l'affront du poulet déplumé.

On demandait fort pertinemment à Platon pourquoi un poulet déplumé, ou ce qui revient très clairement au même, « un bipède sans plumes » ne serait pas, selon sa propre définition, un homme ? Mais je n'ai pas à craindre de m'entendre poser une semblable question. L'homme est un animal qui filoute, et il n'y a pas d'autre animal qui filoute que l'homme. Une cage entière de poulets déplumés n'entamerait pas ma définition.

Ce qui constitue l'essence, la nature, le principe de la filouterie est, de fait, un caractère tout particulier à l'espèce de créatures qui portent jaquettes et pantalons. Une corneille dérobe, un renard escroque, une belette friponne ; un homme filoute. Filouter

est sa destinée. « L'homme a été fait pour pleurer », dit le poète. Mais non ; il a été fait pour filouter. C'est là son but, son objet, sa fin. C'est pour cela, que lorsqu'un homme a été filouté, on dit qu'il est refait.

La filouterie, bien analysée, est un composé, dont les ingrédients sont : la minutie, l'intérêt, la persévérance, l'ingéniosité, l'audace, la nonchalance, l'originalité, l'impertinence et la grimace.

Minutie. — Notre filou est méticuleux. Il opère sur une petite échelle. Son affaire, c'est le détail ; il lui faut de l'argent comptant ou un papier bien en règle. Si par hasard il est tenté de se lancer dans quelque grande spéculation, alors il perd aussitôt ses traits distinctifs, et devient ce que l'on appelle « un financier. » Ce dernier mot implique tout ce qui constitue la filouterie, excepté que le financier travaille en grand. Un filou peut donc être regardé comme un banquier in petto — et une opération financière, comme une filouterie à Brobdignag. L'un est à l'autre ce qu'Homère est à Flaccus, — un mastodonte à une souris, la queue d'une comète à celle d'un cochon.

Intérêt. — Notre filou est uniquement guidé par l'intérêt. Il dédaigne la filouterie pour le pur amour de la filouterie. Il a toujours un objet en vue ; — sa poche — et la vôtre. Il est toujours à l'affût d'une chance décisive. Il ne voit que le nombre un. Vous êtes le nombre deux, vous devez prendre garde à vous.

Persévérance. — Notre filou est persévérant. Il ne se laisse pas facilement décourager. La terre lui manquât-elle sous les pieds, il ne s'en inquiète pas, il poursuit imperturbablement son but, et

« Ut canis a corio nunquam absterrebitur uncto »,

ainsi ne laissera-t-il jamais aller sa partie.

Ingéniosité. — Notre filou est ingénieux. Il a la bosse de la constructivité. Il saisit bien un plan. Il sait inventer et circonvenir. Si Alexandre n'avait pas été Alexandre, il eût voulu être Diogène. S'il n'était pas un filou, il serait fabricant de souricières brevetées, ou pêcheur de truites à la ligne.

Audace. — Notre filou est audacieux. C'est un homme hardi. Il porte la guerre en pleine Afrique. Il emporte tout d'assaut. Il ne craindrait pas les poignards de Frei-Herren. Avec, un peu plus de prudence, Dick Turpin aurait fait un excellent filou ; Daniel O'Connell, avec un peu moins de blague ; et Charles XII, avec une livre ou deux de cervelle de plus dans la tête.

Nonchalance. — Notre filou est nonchalant. Il n'est pas du tout nerveux. Il n'a jamais eu de nerfs. Il ne sait pas ce que c'est que l'émoi. On peut le mettre hors de la maison par la porte, mais non hors de lui-même. Il est froid — froid comme un concombre. Il est calme — « calme comme un sourire de Lady Bury ». Il est souple — souple comme un vieux gant, ou les demoiselles de l'ancienne Baïes.

Originalité. — Notre filou est original — consciencieusement original. Ses pensées sont bien à lui. Il dédaignerait d'employer celles d'un autre. Il a en aversion les trucs éventés. Il rendrait plutôt une bourse, j'en suis sûr, s'il découvrait qu'il la doit à une filouterie qui ne soit pas originale.

Impertinence. — Notre filou est impertinent. Il fait le crâne. Il met les poings sur les rognons. Il fourre ses mains dans les poches de son pantalon. Il ricane à votre barbe. Il marche sur vos cors. Il mange votre dîner, il boit votre vin, il vous emprunte

vosre argent, il vous tire le nez, il donne des coups de pied à vosre chienne, et il embrasse vosre femme.

Grimace. — Le vrai filou termine toutes ses opérations par une grimace. Mais personne ne la voit que lui. Il grimace, lorsque sa tâche du jour est remplie — quand ses divers travaux sont accomplis — le soir dans sa chambre, et uniquement pour son amusement particulier. Il arrive chez lui. Il ferme sa porte. Il se déshabille. Il éteint sa chandelle. Il se met au lit. Il étend sa tête sur l'oreiller. Après quoi, notre filou fait sa grimace. Ce n'est pas une hypothèse. Rien de plus naturel. Je raisonne à priori, et dis qu'un filou ne serait pas un filou sans sa grimace.

On peut faire remonter l'origine de la filouterie à l'enfance de la race humaine. Adam fut peut-être le premier filou. En tout cas, nous pouvons suivre les traces de cette science jusqu'à une très haute antiquité. Il est vrai que les modernes l'ont amenée à un degré de perfection que n'auraient jamais rêvée les têtes dures de nos ancêtres. Sans m'arrêter à parler des « vieilles scies », je me contenterai de présenter un résumé de quelques-uns « des cas les plus modernes. »

Voici une excellente filouterie. Une maîtresse de maison a besoin d'un sofa. Elle va visiter plusieurs magasins de meubles. Elle arrive enfin dans un magasin bien assorti. À la porte, un individu poli et ayant la langue bien pendue l'accoste et l'invite à entrer. Elle trouve un sofa qui fait parfaitement son affaire ; elle en demande le prix, et se trouve surprise et enchantée à la fois d'entendre articuler une somme de vingt pour cent au moins au dessous de son attente. Elle se hâte de conclure le marché, prend une facture et un reçu, laisse son adresse, en priant d'envoyer l'article à la maison le plus tôt possible, et se retire pendant que

le marchand se confond en révérences et en salutations. La nuit vient, et point de sofa. Le jour suivant se passe, et toujours rien. Un domestique va s'enquérir des causes de ce retard. On n'a connaissance d'aucun marché. Il n'y a point eu de sofa de vendu, point d'argent de reçu — excepté par le filou, qui a fort bien joué le rôle du marchand.

Nos magasins de meubles sont abandonnés sans surveillance à la merci du premier venu ; ce qui donne toute facilité pour des tours de cette espèce. Les passants entrent, regardent les marchandises, et partent sans qu'on les ait remarqués ni vus. Si quelqu'un désire faire une acquisition, ou s'enquérir du prix d'un article, une cloche est là sous la main, et cette précaution paraît amplement suffisante.

Autre filouterie fort respectable. Un individu bien mis entre dans une boutique ; il y fait une emplette de la valeur d'un dollar. Mais à son grand regret, il s'aperçoit qu'il a laissé son portefeuille dans la poche d'un autre habit. Il dit donc au boutiquier : « Cela ne fait rien, mon cher monsieur ; vous m'obligerez en envoyant le paquet à la maison. Mais attendez. Je crois bien qu'il n'y a pas à la maison de monnaie inférieure à une pièce de cinq dollars. Vous pouvez donc envoyer avec le paquet quatre dollars pour le change. » — « Très bien, monsieur, » répond le boutiquier, concevant aussitôt une grande idée de la haute délicatesse de sa pratique. « J'en connais, » se dit-il à lui-même, « qui auraient mis la marchandise sous leur bras, et seraient partis en promettant de revenir payer le dollar en passant dans l'après-midi. »

Il envoie un garçon avec le paquet et la monnaie. En chemin, tout à fait accidentellement, celui-ci est rencontré par l'acheteur, qui s'écrie :

« Ah ! c'est mon paquet, n'est-ce pas ? — Je croyais qu'il était depuis longtemps à la maison. Allez, allez ! Ma femme, mistress Trotter, vous donnera les cinq dollars — je lui ai laissé des instructions à cet effet. Mais vous pourriez aussi bien me donner la monnaie — j'aurai besoin de quelque argent pour la poste. Très bien ! Un, deux... cette pièce est-elle bonne ? — trois, quatre — Parfaitement bien ! Dites à M Trotter que vous m'avez rencontré, et maintenant allez et ne vous amusez pas en chemin. »

Le garçon ne s'amuse pas du tout — mais il perd beaucoup de temps avant de revenir de sa commission. Pas plus de M Trotter que sur la main. Il se console toutefois en se disant qu'après tout il n'a pas été assez sot pour laisser les marchandises sans l'argent ; il rentre à la boutique l'air fort satisfait de lui-même, et ne peut s'empêcher de se sentir blessé et indigné quand son maître lui demande ce qu'il a fait de la monnaie.

Voici une filouterie tout à fait simple. Un vaisseau est sur le point de mettre à la voile. Un individu à l'air officiel se présente au capitaine avec une facture des frais de ville extraordinairement modérée. Enchanté de s'en tirer à si bon compte, et ne sachant auquel entendre, le capitaine s'acquitte en toute hâte. Au bout d'un quart d'heure, une seconde facture, et celle-ci moins raisonnable, lui est présentée par un autre individu qui lui a bientôt fait comprendre que le premier receveur était un filou, et la première recette une filouterie.

En voici une autre à peu près semblable. Un bateau à vapeur est sur le point de larguer. Un voyageur, son porte-manteau à la main, accourt de toutes ses forces du côté de l'embarcadère. Tout à coup, il s'arrête tout court, et ramasse avec une grande agitation quelque chose sur le sol. C'est un portefeuille. « Qui a perdu

un portefeuille ? » se met-il à crier. Personne ne peut assurer avoir perdu son portefeuille ; mais l'émotion est vive, quand on apprend que la trouvaille est de valeur. Le bateau, cependant, ne peut attendre.

« Le temps et la marée n'attendent personne, » crie le capitaine.

« Pour l'amour de Dieu, encore quelques minutes ! » dit l'auteur de la trouvaille ; « le vrai propriétaire va se présenter. »

« On ne peut attendre ! » réplique le capitaine ; « larguez, entendez vous ! »

« Que vais-je donc faire ? » demande l'homme, en grande peine. « Je vais quitter le pays pour quelques années, et je ne puis en conscience garder cette somme énorme en ma possession. — Pardon, monsieur, (s'adressant à un gentilhomme sur la rive) mais vous m'avez l'air d'un honnête homme. Voulez-vous me rendre le service de vous charger de ce portefeuille — je vois que je puis me fier à vous — et de le faire publier ? Les billets, vous le voyez, montent à une somme fort considérable. Le propriétaire, sans aucun doute, tiendra à vous récompenser de votre peine. »

« Moi ? — non, vous ! C'est vous qui l'avez trouvé. »

« Oui, si vous y tenez. — Je veux bien accepter un léger retour — uniquement pour faire taire vos scrupules. Voyons — ces billets sont tous des billets de mille — Dieu me bénisse ! un millier de dollars serait trop — cinquante seulement, c'est bien assez ! »

« Larguez ! » dit le capitaine.

« Mais je n'ai pas la monnaie de cent, et en somme, vous feriez mieux... »

« Larguez ! » dit le capitaine.

« Attendez donc ! » crie le gentilhomme qui vient d'examiner pendant la dernière minute son propre portefeuille. « Attendez donc ! J'ai votre affaire. Voici un billet de cinquante sur la banque du North America. — donnez-moi le portefeuille. »

Le toujours très consciencieux auteur de la trouvaille prend le billet de cinquante avec une répugnance marquée, et jette au gentilhomme le portefeuille, pendant que le steamboat fume et siffle en s'ébranlant. Une demi-heure après son départ, le gentilhomme s'aperçoit que « les valeurs considérables » ne sont que des billets faux, et toute l'histoire une pure filouterie.

Voici une filouterie hardie. Un champ de foire, ou quelque chose d'analogue doit se tenir dans un endroit où l'on n'a accès que par un pont libre. Un filou s'installe sur ce pont, et informe respectueusement tous les passants de la nouvelle loi qui vient d'établir un droit de péage d'un centime par tête d'homme, de deux centimes par tête de cheval ou d'âne, et ainsi de suite... Quelques-uns grondent, mais tous se soumettent, et le filou rentre chez lui plus riche de quelque cinquante ou soixante dollars bien gagnés. Il n'y a rien de plus fatigant que de percevoir un droit de péage sur une grande foule.

Une habile filouterie est celle-ci. L'ami d'un filou garde une promesse de paiement, remplie et signée en due forme sur billet ordinaire imprimé à l'encre rouge. Le filou se procure une ou deux douzaines de ces billets en blanc, et chaque jour en trempe un dans sa soupe, le présente à son chien qui saute après, et finit

par le lui donner en bonne bouche. Le temps de l'échéance arrivant, le filou et son chien vont trouver l'ami, et l'engagement devient le sujet de la discussion. L'ami tire le billet de son secrétaire, et fait le geste de le présenter au filou, quand le chien saute sur le billet et le dévore. Le filou est non seulement surpris, mais vexé et furieux de la conduite absurde de son chien, et proteste qu'il est prêt à faire honneur à son obligation — aussitôt qu'on pourra en fournir une preuve évidente.

Voici une filouterie assez mesquine. Une dame est insultée dans la rue par le compère d'un filou. Le filou lui-même vole au secours de la dame, et, après avoir rossé son ami d'importance, insiste pour accompagner la dame jusqu'à sa porte. Il s'incline, la main sur son cœur, et lui dit très respectueusement adieu. La dame invite son sauveur à la suivre, disant qu'elle va le présenter à son grand frère et à son papa. Le sauveur soupire et décline l'invitation. « N'y a-t-il donc aucun moyen, murmure-t-elle, de vous prouver ma reconnaissance ? »

« Si, madame, il y en a un. Veuillez être assez bonne pour me prêter une couple de shillings. »

Dans la première émotion du moment, la dame songe à disparaître sur-le-champ. Après y avoir pensé deux fois, cependant, elle ouvre sa bourse et s'exécute. C'est là, dis-je, une filouterie mesquine — car il faut que la moitié de la somme empruntée soit payée au monsieur qui a eu la peine d'insulter la dame, et d'être rossé par dessus le marché pour l'avoir insultée.

Autre filouterie mesquine, mais toujours scientifique. Le filou s'approche du comptoir d'une taverne et demande deux cordes

de tabac. On les lui donne, quand tout à coup après les avoir rapidement examinées, il se met à dire :

« Ce tabac n'est pas de mon goût. Reprenez-le et donnez-moi à la place un verre de grog. »

Le grog servi et avalé, le filou gagne la porte pour s'en aller. Mais la voix du tavernier l'arrête :

« Je crois, monsieur, que vous avez oublié de payer votre grog. »

« Payer mon grog ! — Ne vous ai-je pas donné le tabac en retour ? Que vous faut-il de plus ? »

« Mais, s'il vous plaît, monsieur je ne me souviens pas que vous ayez payé le tabac. »

« Que voulez-vous dire par là, coquin ? — Ne vous ai-je pas rendu votre tabac ? Attendez-vous que je vous paie ce que je n'ai pas pris ?

« Mais, monsieur, » dit le marchand, ne sachant plus que dire, « mais, monsieur... »

« Il n'y a pas de mais qui tienne, monsieur, » interrompt le filou, faisant semblant d'entrer dans une grande colère, et fermant la porte avec violence derrière lui, « il n'y a pas de mais qui tienne, nous connaissons vos tours d'escamotage. »

Voici encore une très habile filouterie, qui se recommande surtout par sa simplicité. Une bourse a été perdue ; et celui qui l'a perdue fait insérer dans les journaux du jour un avertissement accompagné d'une description très détaillée.

Aussitôt notre filou de copier les détails de l'avertissement, en changeant l'en-tête, la phraséologie générale, et l'adresse. Par exemple, l'original, long et verbeux, porte cet en-tête : « Un portefeuille perdu ! » et invite à déposer l'argent, quand on l'aura trouvé, au n 1 de Tom Street.

La copie est brève ; elle porte en tête ce seul mot « perdu » et indique le n 2 ou le n 3 de Harry ou Dick Street, comme l'endroit où l'on peut voir le propriétaire. Cette copie est insérée au moins dans cinq ou six journaux du jour, de telle sorte qu'elle ne paraisse que peu d'heures après l'original. Dût-elle tomber sous les yeux de celui qui a perdu la bourse, c'est à peine s'il pourrait se douter qu'elle a quelque rapport avec son infortune. Mais naturellement, il y a cinq ou six chances contre une que celui qui l'aura trouvée se présente à l'adresse donnée par le filou plutôt qu'à celle du légitime propriétaire. Le filou paie la récompense, met l'argent dans sa poche et file.

Voici une filouterie qui a beaucoup d'analogie avec la précédente. Une dame du grand ton a laissé glisser dans la rue une bague de diamant d'un prix exceptionnel. Elle offre à celui qui la retrouvera quarante ou cinquante dollars de récompense — elle fait dans son annonce une description détaillée de la pierre et de sa monture, et déclare qu'elle paiera instantanément la récompense promise à celui qui la rapportera au n tant, dans telle avenue, sans lui poser la moindre question. Un jour ou deux après, la dame étant absente de son logis, on sonne au n tant dans l'avenue indiquée. Une servante paraît ; l'inconnu demande la dame de la maison ; en apprenant qu'elle est absente, il s'étonne et manifeste le plus poignant regret. C'est une affaire d'importance qui concerne personnellement la maîtresse du logis. En effet il a eu la

bonne fortune de trouver sa bague de diamant. Mais peut-être fera-t-il bien de revenir une autre fois. « Pas du tout ! » dit la servante : « pas du tout ! » disent en chœur la sœur et la belle-sœur de la dame qu'on a appelées sur les entrefaites. L'identité de la bague est bruyamment constatée, la récompense payée, et l'homme de détaier au plus vite. La dame rentre, et manifeste à sa sœur et à sa belle-sœur quelque mécontentement de ce qu'elles aient payé quarante ou cinquante dollars un fac-simile de sa bague — un fac-simile fait de vrai similor et d'un infâme strass.

Mais comme les filouteries n'ont pas de fin, cet essai ne finirait jamais, si je voulais seulement indiquer les variétés et les formes infinies dont cette science est susceptible. Il faut cependant conclure, et je ne saurais mieux le faire, qu'en racontant sommairement une filouterie fort décente et assez bien étudiée dont notre ville a été dernièrement le théâtre, et qui s'est reproduite depuis avec succès dans d'autres localités de plus en plus florissantes de l'Union.

Un homme entre deux âges arrive dans une ville, venant on ne sait d'où. Il paraît remarquablement précis, cauteleux, posé, réfléchi dans ses démarches. Sa tenue est scrupuleusement irréprochable, mais simple et sans ostentation. Il porte une cravate blanche, une ample redingote, qui ne vise qu'au confort, de sérieuses chaussures à épaisses semelles, et des pantalons sans sous-pied. Il a tout l'air, en réalité, d'un aisé, économe, exact et respectable homme d'affaires — l'homme d'affaires par excellence, un de ces hommes durs et âpres à l'extérieur, mais doux à l'intérieur, tels que nous en voyons dans la haute comédie — personnages dont les paroles sont autant d'engagements, et qui sont

connus pour répandre d'une main les guinées en charités, tandis que de l'autre, quand il s'agit de transaction commerciale, ils se font escompter jusqu'à la dernière fraction d'un farthing.

Il fait beaucoup de bruit pour découvrir une pension à son gré. Il déteste les enfants. Il est accoutumé à la tranquillité. Ses habitudes sont méthodiques — il s'établirait de préférence dans une petite famille respectable, et ayant de pieuses inclinations. Les conditions ne sont pas une question — il n'insiste que sur un point : c'est qu'on lui présentera sa quittance le premier de chaque mois (on est alors au deux du mois), et lorsqu'enfin il a trouvé ce qu'il lui faut, il prie sa propriétaire de ne pas oublier ses instructions sur ce point, de lui envoyer sa facture et son reçu à dix heures précises le premier jour de chaque mois, et jamais le second sous aucun prétexte.

Ces arrangements pris, notre homme d'affaires loue un bureau dans un quartier plutôt respectable que fashionable de la ville. Il ne méprise rien tant que les prétentions. « Quand il y a tant de montre, » dit-il, « il est rare qu'il y ait quelque chose de solide dessous, » — observation qui fait une si profonde impression sur l'esprit de sa propriétaire, qu'elle l'écrit au crayon en guise de memorandum dans sa grande Bible de famille, sur la large marge des Proverbes de Salomon.

Puis il fait faire des annonces dans le genre de celle qui suit, dans les principales maisons de publicité à six pennies — celles à un sou, il les dédaigne comme peu respectables, et comme se faisant payer leurs annonces à l'avance. Un des points de la profession de foi de notre homme d'affaires, c'est que rien ne doit se payer avant d'être fait.

DEMANDE. — Les soussignés, sur le point de commencer des opérations d'affaires très étendues dans cette ville, réclament les services de trois ou quatre secrétaires intelligents et compétents, à qui il sera fait de larges appointements. On exige les meilleures recommandations, plus encore pour l'honnêteté que pour la capacité. Comme les affaires en question impliquent de hautes responsabilités, et que des sommes considérables doivent nécessairement passer par les mains de ces employés, il a semblé opportun de demander à chacun des secrétaires engagés un dépôt de cinquante dollars. Inutile donc de se présenter, si l'on ne peut verser cette somme entre les mains des soussignés, ni fournir les témoignages de moralité les plus satisfaisants. On préférerait des jeunes gens ayant de pieuses inclinations. On pourra se présenter entre dix et onze heures du matin, et entre quatre et cinq de l'après-midi, chez Messieurs

BOGS, HOGS, LOGS, FROGS ET CO.

N 110, DOG STREET.

Au 31 du mois, cette annonce avait amené à l'office de MM. Bogs, Hogs, Logs, Frogs et Compagnie, quinze ou vingt jeunes gens ayant de pieuses inclinations. Mais notre homme d'affaires n'est pas pressé de conclure avec l'un ou avec l'autre — un homme d'affaires ne se presse jamais — et ce n'est qu'après le plus sévère examen des pieuses inclinations de chacun des postulants que ses services sont agréés, et les cinquante dollars reçus, uniquement à titre de sage précaution, sous la respectable signature de MM. Bogs, Logs, Frogs et Compagnie. Le matin du premier jour du mois suivant, la propriétaire ne présente pas sa quittance selon sa promesse — grave négligence pour laquelle le respectable chef de la maison qui finit en Ogs l'aurait sans doute

sévèrement réprimandée, s'il avait pu se laisser entraîner à rester dans la ville un ou deux jours de plus dans ce dessein.

Quoi qu'il en soit, les constables ont un mauvais quart d'heure à passer, bien des pas à faire en tout sens, et tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de déclarer que l'homme d'affaires, était dans toute la force du terme, un « hen knee high, » locution que quelques personnes traduisent par N. E. I. initiales sous lesquelles il faudrait lire la phrase classique Non Est Inventus.

En attendant, les jeunes secrétaires se sentent un peu moins inclinés à la piété qu'auparavant, pendant que la propriétaire achète un morceau de la meilleure gomme élastique Indienne de la valeur d'un shilling, et met tous ses soins à effacer le mémorandum au crayon écrit par quelque folle dans sa grande Bible de famille, sur la large marge des Proverbes de Salomon.

L'HOMME D'AFFAIRES

Je suis un homme d'affaires. Je suis un homme méthodique. Il n'y a rien au dessus de la méthode. Il n'y a pas de gens que je méprise plus cordialement que ces fous excentriques qui jasant de méthode sans savoir ce que c'est ; qui ne s'attachent qu'à la lettre, et ne cessent d'en violer l'esprit. Ces gens-là ne manquent pas de commettre les plus énormes sottises en suivant ce qu'ils appellent une méthode régulière. C'est là, à mon avis, un véritable paradoxe. La vraie méthode ne s'applique qu'aux choses ordinaires et naturelles, et nullement à l'extraordinaire ou à l'outré. Quelle idée nette, je le demande, peut-on attacher à des expres-

sions telles que celles-ci : « un dandy méthodique », ou « un feu-follet systématique ? »

Mes idées sur ce sujet n'auraient sans doute pas été aussi claires qu'elles le sont, sans un bienheureux accident qui m'arriva quand j'étais encore un simple marmot. Une vieille nourrice irlandaise de bon sens, (que je n'oublierai jamais s'il plaît à Dieu) un jour que je faisais plus de bruit qu'il ne fallait, me prit par les talons, me fit tourner deux ou trois fois en rond, pour m'apprendre à crier, puis me cogna la tête à m'en faire venir des cornes, contre la colonne du lit. Cet événement, dis-je, décida de ma destinée et fit ma fortune. Une bosse se déclara sur mon sin-ciput, et se transforma en un charmant organe d'ordre, comme on peut le voir un jour d'été.

De là cette passion absolue pour le système et la régularité, qui m'a fait l'homme d'affaires distingué que je suis.

S'il y a quelque chose que je hais sur terre, c'est le génie. Vos hommes de génie sont tous des ânes bâtés — le plus grand génie n'est que le plus grand âne — et à cette règle il n'y a aucune exception. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous ne pouvez pas plus faire d'un génie un homme d'affaires, que tirer de l'argent d'un Juif, ou des muscades d'une pomme de pin. On ne voit que des gens qui s'échappent toujours par la tangente dans quelque entreprise fantastique ou quelque spéculation ridicule, en contradiction absolue avec la convenance naturelle des choses, et ne font que des affaires qui n'en sont pas. Vous pouvez immédiatement deviner ces sortes de caractères à la nature de leurs occupations. Si, par exemple, vous voyez un homme s'établir comme marchand ou manufacturier, ou se lancer dans le commerce du coton ou du tabac, ou dans quelque autre de ces carrières excen-

triques, ou s'engager dans la fabrique des tissus, des savons, etc., ou vouloir être légiste, forgeron, ou médecin — ou toute autre chose en dehors des voies ordinaires — vous pouvez du premier coup le taxer de génie, et dès lors, selon la règle de trois, c'est un âne.

Or, je ne suis pas du tout un génie, mais un homme d'affaires régulier. Mon journal et mon grand livre en feront foi en un instant. Ils sont bien tenus, quoique ce ne soit pas à moi à le dire ; et dans mes habitudes générales d'exactitude et de ponctualité, je ne crains pas d'être battu par une horloge. En outre, j'ai toujours su faire cadrer mes occupations avec les habitudes ordinaires de mes semblables. Non pas que sous ce rapport je me sente le moins du monde redevable à mes parents ; avec leur esprit excessivement borné, ils auraient sans aucun doute fini par faire de moi un génie fieffé, si mon ange gardien n'était pas venu y mettre bon ordre. En fait de biographie la vérité est quelque chose, mais surtout en fait d'autobiographie — et cependant on aura peut-être de la peine à me croire, quand je déclarerai, avec toute la solennité possible, que mon pauvre père me plaça, vers l'âge de quinze ans, dans la maison de ce qu'il appelait « un respectable marchand au détail et à la commission faisant un gros chiffre d'affaires ! » — Un gros chiffre de rien du tout ! La conséquence de cette folie fut qu'au bout de deux ou trois jours j'étais renvoyé à mon obtuse famille, avec une fièvre de cheval, et une douleur très violente et très dangereuse au sinciput, qui se faisait sentir tout autour de mon organe d'ordre. Peu s'en fallut que je n'y restasse — j'en eus pour six semaines — les médecins prétendant que j'étais perdu et le reste. Mais, quoique je souffrisse beaucoup, je n'en étais pas moins un enfant plein de cœur. Je me voyais sauvé de la perspective de devenir « un respectable marchand au

détail et à la commission, faisant un gros chiffre d'affaires », et je me sentais rempli de reconnaissance pour la protubérance qui avait été l'instrument de mon salut, ainsi que pour la généreuse femme, qui m'avait originairement gratifié de cet instrument.

La plupart des enfants quittent la maison paternelle à dix ou douze ans ; j'attendis jusqu'à seize. Et je ne crois pas que je l'aurais encore quittée, si je n'avais un jour entendu parler à ma vieille mère de m'établir à mon propre compte dans l'épicerie. L'épicerie ! — Rien que d'y penser ! Je résolus de me tirer de là, et d'essayer de m'établir moi-même dans quelque occupation décente, pour ne pas dépendre plus longtemps des caprices de ces vieux fous, et ne pas courir le risque de finir par devenir un génie. J'y réussis parfaitement du premier coup, et le temps aidant, je me trouvai à dix-huit ans faisant de grandes et profitables affaires dans la carrière d'annonce ambulante pour tailleur.

Je n'étais arrivé à remplir les onéreux devoirs de cette profession qu'à force de fidélité rigide à l'instinct systématique qui formait le trait principal de mon esprit. Une méthode scrupuleuse caractérisait mes actions aussi bien que mes comptes. Pour moi, c'était la méthode — et non l'argent — qui faisait l'homme, au moins tout ce qui dans l'homme ne dépendait pas du tailleur que je servais. Chaque matin à neuf heures, je me présentais chez lui pour prendre le costume du jour. À dix heures, je me trouvais dans quelque promenade à la mode ou dans un autre lieu d'amusement public. La régularité et la précision avec lesquelles je tournais ma charmante personne de manière à mettre successivement en vue chaque partie de l'habit que j'avais sur le dos, faisaient l'admiration de tous les connaisseurs en ce genre. Midi ne passait jamais sans que j'eusse envoyé une pratique à la maison

de mes patrons, MM. Coupe et Revenez-Demain. Je le dis avec des larmes dans les yeux — car ces messieurs se montrèrent à mon égard les derniers des ingrats. Le petit compte au sujet duquel nous nous querellâmes, et finîmes par nous séparer, ne peut, en aucun de ses articles, paraître surchargé à qui que ce soit tant soit peu versé dans les affaires. Cependant je veux me donner l'orgueilleuse satisfaction de mettre le lecteur en état de juger par lui-même. Voici le libellé de ma facture :

MM. COUPE ET REVENEZ-DEMAIN, MARCHANDS TAILLEURS.

À PIERRE PROFIT, ANNONCE AMBULANTE.

Doivent :

L. 2, 96 ½

L'article le plus contesté dans cette facture fut l'article bien modéré des deux pennies pour le col en papier. Ma parole d'honneur, ce n'était pas un prix déraisonnable. C'était un des plus propres, des plus jolis petits cols que j'aie jamais vus ; et j'avais d'excellentes raisons de croire qu'il allait faire vendre trois Peter-shams. L'aîné des associés, cependant, ne voulut m'accorder qu'un penny, et alla jusqu'à démontrer de quelle manière on pouvait tailler quatre cols de la même dimension dans une feuille de papier ministre. Inutile de dire que je maintins la chose en principe. Les affaires sont les affaires, et doivent se faire à la façon des affaires. Il n'y avait aucune espèce de système, aucune méthode à m'escroquer un penny — un pur vol de cinquante pour cent. Je quittai sur-le-champ le service de MM. Coupe et Revenez-Demain, et je me lançai pour mon propre compte dans l'Of-fusque l'œil — une des plus lucratives, des plus respectables, et des plus indépendantes des occupations ordinaires.

Ici ma stricte intégrité, mon économie, mes rigoureuses habitudes systématiques en affaires furent de nouveau en jeu. Je me trouvai bientôt faisant un commerce florissant, et devins un homme qui comptait sur la Place. La vérité est que je ne barbotais jamais dans des affaires d'éclat, mais j'allais tout doucement mon petit train dans la bonne vieille routine sage de la profession — profession, dans laquelle, sans doute, je serais encore à l'heure qu'il est sans un petit accident qui me survint dans une des opérations d'affaires ordinaires au métier.

Un riche et vieux harpagon, un héritier prodigue, une corporation en faillite se mettent-ils dans la tête d'élever un palais, il n'y a pas de meilleure affaire que d'arrêter l'entreprise ; c'est ce que sait tout homme intelligent. Le procédé en question est la base fondamentale du commerce de l'Offusque-l'œil. Aussitôt donc que le projet de bâtisse est en pleine voie d'exécution, nous autres hommes d'affaires, nous nous assurons un joli petit coin du terrain réservé, ou un excellent petit emplacement attenant à ce terrain, ou directement en face. Cela fait, nous attendons que le palais soit à moitié bâti, et nous payons un architecte de bon goût, pour nous bâtir à la vapeur, juste contre ce palais, une baraque ornementée, — une pagode orientale ou hollandaise, ou une étable à cochons, ou quelque ingénieux petit morceau d'architecture fantastique dans le goût Esquimaux, Rickapoo, ou Hottentot. Naturellement, nous ne pouvons consentir à faire disparaître ces constructions à moins d'un boni de cinq cents pour cent sur le prix d'achat et de plâtre. Le pouvons-nous ? Je pose la question. Je la pose aux hommes d'affaires. Il serait absurde de supposer que nous le pouvons. Et cependant il se trouva une corporation assez scélérate pour me demander de le faire — de commettre une pareille énormité. Je ne répondis pas à son absurde

proposition, naturellement ; mais je crus qu'il était de mon devoir d'aller la nuit suivante couvrir le susdit palais de noir de fumée. Pour cela, ces stupides coquins me firent fourrer en prison ; et ces Messieurs de l'Offusque-l'œil ne purent s'empêcher de rompre avec moi, quand je fus rendu à la liberté.

Les affaires d'Assauts et Coups, dans lesquelles je fus alors forcé de m'aventurer pour vivre, étaient assez mal adaptées à la nature délicate de ma constitution ; mais je m'y employai de grand cœur, et y trouvai mon compte, comme ailleurs, grâce aux rigides habitudes d'exactitude méthodique qui m'avaient été si rudement inculquées par cette délicieuse vieille nourrice — que je ne pourrais oublier sans être le dernier des hommes. En observant, dis-je, la plus stricte méthode dans toutes mes opérations, et en tenant bien régulièrement mes livres, je pus venir à bout des plus sérieuses difficultés, et finis par m'établir tout à fait convenablement dans la profession. Il est de fait que peu d'individus ont su, dans quelque profession que ce soit, faire de petites affaires plus serrées que moi. Je vais précisément copier une page de mon Livre-Journal ; ce qui m'épargnera la peine de trompeter mon propre éloge — pratique méprisable, dont un esprit élevé ne saurait se rendre coupable. Et puis, le Livre-Journal est une chose qui ne sait pas mentir.

— 1 janvier. Jour du nouvel an. Rencontre Brusque dans la rue — gris. Memorandum : — il fera l'affaire. Rencontre Bourru peu de temps après, soul comme un âne. Mem : Excellente affaire. Couché mes deux hommes sur mon grand livre, et ouvert un compte avec chacun d'eux.

2 janvier. — Vu Brusque à la Bourse, l'ai rejoint et lui ai marché sur l'orteil. Il est tombé sur moi à coups de poing et m'a ter-

rassé. Merci, mon Dieu ! — Je me suis relevé. Quelque petite difficulté pour m'entendre avec Sac, mon attorney. Je faisais monter les dommages et intérêts à mille ; mais il dit que pour une simple bousculade, nous ne pouvons pas exiger plus de cinq cents. Mem : Il faudra se débarrasser de Sac : — pas le moindre système.

3 janvier. — Allé au théâtre, pour m'occuper de Bourru. Je l'ai vu assis dans une loge de côté au second rang, entre une grosse dame et une maigre. Lorgné toute la société jusqu'à ce que j'aie vu la grosse dame rougir et murmurer quelque chose à l'oreille de B. Je tournai alors autour de la loge, et y entrai, le nez à la portée de sa main. Allait-il me le tirer ? — Non : me souffleter ? J'essayai encore — pas davantage. Alors je m'assis, et fis de l'œil à la dame maigre, et à ma grande satisfaction, le voilà qui m'empoigne par la nuque et me lance au beau milieu du parterre. Cou disloqué, et jambe droite gravement endommagée. Rentré triomphant à la maison, bu une bouteille de champagne, et inscrit mon jeune homme pour cinq mille. — Sac dit que cela peut aller.

15 février. — Fait un compromis avec M. Brusque. Somme entrée dans le journal : cinquante centimes — voir.

16 février. — Chassé par ce vilain drôle de Bourru, qui m'a fait présent de cinq dollars. Cout du procès : quatre dollars, 25 centimes. Profit net — voir Journal — soixante-cinq centimes.

Voilà donc, en fort peu de temps, un gain net d'au moins un dollar et 25 centimes — et rien que pour le cas de Brusque et de Bourru ; et je puis solennellement assurer le lecteur que ce ne sont là que des extraits pris au hasard dans mon Journal.

Il y a un vieux dicton, qui n'en est pas moins vrai pour cela, c'est que l'argent n'est rien en comparaison de la santé. Je trouvais que les exigences de la profession étaient trop grandes pour mon état de santé délicate ; et finissant par m'apercevoir que les coups reçus m'avaient défiguré au point que mes amis, quand ils me rencontraient dans la rue, ne reconnaissaient plus du tout Peter Profit, je conclus que je n'avais rien de mieux à faire que de m'occuper dans un autre genre. Je songeai donc à travailler dans la Boue, et j'y travaillai pendant plusieurs années.

Le plus grand inconvénient de cette occupation, c'est que trop de gens se prennent d'amour pour elle, et que par conséquent la concurrence est excessive. Le premier ignorant venu qui s'aperçoit qu'il n'a pas assez d'étoffe pour faire son chemin comme Annonce-ambulante, ou comme compère de l'Offusque-l'œil, ou comme chair à pâté, s'imagine qu'il réussira parfaitement comme travailleur dans la Boue.

Mais il n'y a jamais eu d'idée plus erronée que de croire qu'on n'a pas besoin de cervelle pour ce métier. Surtout, on ne peut rien faire en ce genre sans méthode. Je n'ai opéré, il est vrai qu'en détail ; mais grâce à mes vieilles habitudes de système, tout marcha sur des roulettes. Je choisis tout d'abord mon carrefour, avec le plus grand soin, et je n'ai jamais donné dans la ville un coup de balai ailleurs que là. J'eus soin, aussi, d'avoir sous la main une jolie petite flaque de boue, que je pusse employer à la minute. À l'aide de ces moyens, j'arrivai à être connu comme un homme de confiance ; et, laissez-moi vous le dire, c'est la moitié du succès, dans le commerce. Personne n'a jamais manqué de me jeter un sou, et personne n'a traversé mon carrefour avec des pantalons propres. Et, comme on connaissait parfaitement mes habitudes

en affaires, personne n'a jamais essayé de me tromper. Du reste, je ne l'aurais pas souffert. Comme je n'ai jamais trompé personne, je n'aurais pas toléré qu'on se jouât de moi. Naturellement je ne pouvais empêcher les fraudes des chaussées. Leur érection m'a cause un préjudice ruineux. Toutefois ce ne sont pas là des individus, mais des corporations — et des corporations — cela est bien connu — n'ont ni coups de pied à craindre quelque part, ni âme à damner.

Je faisais de l'argent dans cette affaire, lorsque, un jour de malheur, je me laissai aller à me perdre dans l'Éclaboussure-du-chien — quelque chose d'analogue, mais bien moins respectable comme profession. Je m'étais posté dans un endroit excellent, un endroit central, et j'avais un cirage et des brosses première qualité. Mon petit chien était tout engraisé, et parfaitement dégourdi. Il avait été longtemps dans le commerce, et, je puis le dire, il le connaissait à fond. Voici quel était notre procédé ordinaire : Pompey, après s'être bien roulé dans la boue, s'asseyait sur son derrière à la porte d'une boutique, et attendait qu'il vînt un dandy en bottes éblouissantes. Alors il allait à sa rencontre, et se frottait une ou deux fois à ses Wellingtons. Sur quoi le dandy jurait par tous les diables, et cherchait des yeux un cire-bottes. J'étais là, bien en vue, avec mon cirage et mes brosses. C'était l'affaire d'une minute, et j'empochais un sixpence. Cela alla assez bien pendant quelque temps — de fait, je n'étais pas cupide, mais mon chien l'était. Je lui cédaï le tiers de mes profits, mais il voulut avoir la moitié. Je ne pus m'y résoudre — nous nous querellâmes et nous séparâmes.

Je m'essayai ensuite pendant quelque temps à moudre de l'orgue, et je puis dire que j'y réussis assez bien. C'est un genre

d'affaires fort simple, qui va de soi, et ne demande pas des aptitudes spéciales. Vous prenez un moulin à musique à un seul air, et vous l'arrangez de manière à ouvrir le mouvement d'horlogerie, et vous lui donnez trois ou quatre bons coups de marteau. Vous ne pouvez vous imaginer combien cette opération améliore l'harmonie et l'effet de l'instrument. Cela fait, vous n'avez qu'à marcher devant vous avec le moulin sur votre dos, jusqu'à ce que vous aperceviez une enseigne de tanneur dans la rue, et quelqu'un qui frappe habillé de peau de daim. Alors vous vous arrêtez, avec la mine d'un homme décidé à rester là et à moudre jusqu'au jour du jugement dernier. Bientôt une fenêtre s'ouvre, et quelqu'un vous jette un sixpence en vous priant de vous taire et de vous en aller, etc... Je sais que quelques mouleurs d'orgue ont réellement consenti à déguerpir pour cette somme, mais pour moi, je trouvais que la mise de fonds était trop importante pour me permettre de m'en aller à moins d'un shilling.

Je m'adonnai assez longtemps à cette occupation ; mais elle ne me satisfait pas complètement, et finalement je l'abandonnai. La vérité est que je travaillais avec un grand désavantage : je n'avais pas d'âne — et les rues en Amérique sont si boueuses, et la cohue démocratique si encombrante, et ces scélérats d'enfants si terribles !

Je fus pendant quelques mois sans emploi ; mais je réussis enfin, sous le coup de la nécessité, à me procurer une situation dans la Poste-Farce. Rien de plus simple que les devoirs de cette profession, et ils ne sont pas sans profit. Par exemple : — De très bon matin j'avais à faire mon paquet de fausses lettres. Je griffonnais ensuite à l'intérieur quelques lignes — sur le premier sujet venu qui me semblait suffisamment mystérieux — signant toutes les

lettres Tom Dobson, ou Bobby Tompkins, ou autre nom de ce genre. Après les avoir pliées, cachetées et revêtues de faux timbres — Nouvelle-Orléans, Bengale, Botany Bay, ou autre lieu fort éloigné, — je me mettais en train de faire ma tournée quotidienne, comme si j'étais le plus pressé du monde. Je m'adressais toujours aux grosses maisons pour délivrer les lettres et recevoir le port. Personne n'hésite à payer le port d'une lettre — surtout un double port — les gens sont si bêtes ! — et j'avais tourné le coin de la rue avant qu'on ait eu le temps d'ouvrir les lettres. Le grand inconvénient de cette profession c'est qu'il me fallait marcher beaucoup et fort vite, et varier souvent mon itinéraire. Et puis, j'avais de sérieux scrupules de conscience. Je ne puis entendre dire qu'on a abusé de l'innocence des gens — et c'était pour moi un supplice d'entendre de quelle façon toute la ville chargeait de ses malédictions Tom Dobson et Bobby Tompkins. Je me lavai les mains de l'affaire et lâchai tout de dégoût.

Ma huitième et dernière spéculation fut l'Élevage des Chats. J'ai trouvé là un genre d'affaires très agréable et très lucratif, et pas la moindre peine. Le pays, comme on le sait, était infesté de chats, — si bien que pour s'en débarrasser on avait fait une pétition signée d'une foule de noms respectables, présentée à la Chambre dans sa dernière et mémorable session. L'assemblée, à cette époque, était extraordinairement bien informée, et après avoir promulgué beaucoup d'autres sages et salutaires institutions, couronna le tout par la loi sur les chats. Dans sa forme primitive, cette loi offrait une prime pour tant de têtes de chats (quatre sous par tête) ; mais le Sénat parvint à amender cette clause importante, et à substituer le mot queues au mot têtes. Cet amendement était si naturel et si convenable que la Chambre l'accepta à l'unanimité.

Aussitôt que le gouverneur eut signé le bill, je mis tout ce que j'avais dans l'achat de Toms et de Tabbies. D'abord, je ne pus les nourrir que de souris (les souris sont à bon marché) ; mais ils remplirent le commandement de l'Écriture d'une façon si merveilleuse, que je finis par comprendre que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'être libéral, et ainsi je leur accordai huîtres et tortues. Leurs queues, au taux législatif, me procurent aujourd'hui un honnête revenu ; car j'ai découvert une méthode avec laquelle, sans avoir recours à l'huile de Macassar, je puis arriver à quatre coupes par an. Je fus enchanté de découvrir aussi, que ces animaux s'habituèrent bien vite à la chose, et préféraient avoir la queue coupée qu'autrement. Je me considère donc comme un homme arrivé, et je suis en train de marchander un séjour de plaisance sur l'Hudson.

L'ENSEVELISSEMENT PRÉMATURÉ

Il y a certains thèmes d'un intérêt tout à fait empoignant, mais qui sont trop complètement horribles pour devenir le sujet d'une fiction régulière. Ces sujets-là, les purs romanciers doivent les éviter, s'ils ne veulent pas offenser ou dégoûter. Ils ne peuvent convenablement être mis en œuvre, que s'ils sont soutenus et comme sanctifiés par la sévérité et la majesté de la vérité. Nous frémissons, par exemple, de la plus poignante des « voluptés douloureuses » au récit du passage de la Bérésina, du tremblement de terre de Lisbonne, du massacre de la Saint-Barthélemy, ou de l'étouffement des cent vingt-trois prisonniers dans le trou noir de Calcutta. Mais dans ces récits, c'est le fait — c'est-à-dire la

réalité — la vérité historique qui nous émeut. En tant que pures inventions, nous ne les regarderions qu'avec horreur.

Je viens de citer quelques-unes des plus frappantes et des plus fameuses catastrophes dont l'histoire fasse mention ; mais c'est autant leur étendue que leur caractère, qui impressionne si vivement notre imagination. Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur, que j'aurais pu, dans le long et magique catalogue des misères humaines, choisir beaucoup d'exemples individuels plus remplis d'une véritable souffrance qu'aucune de ces vastes catastrophes collectives. La vraie misère — le comble de la douleur — est quelque chose de particulier, non de général. Si l'extrême de l'horreur dans l'agonie est le fait de l'homme unité, et non de l'homme en masse — remercions-en la miséricorde de Dieu !

Être enseveli vivant, c'est à coup sûr la plus terrible des extrémités qu'ait jamais pu encourir une créature mortelle.

Que cette extrémité soit arrivée souvent, très souvent, c'est ce que ne saurait guère nier tout homme qui réfléchit. Les limites qui séparent la vie de la mort sont tout au moins indécises et vagues. Qui pourra dire où l'une commence et où l'autre finit ? Nous savons qu'il y a des cas d'évanouissement, où toute fonction apparente de vitalité semble cesser entièrement, et où cependant cette cessation n'est, à proprement parler, qu'une pure suspension — une pause momentanée dans l'incompréhensible mécanisme de notre vie. Au bout d'un certain temps, quelque mystérieux principe invisible remet en mouvement les ressorts enchantés et les roues magiciennes. La corde d'argent n'est pas détachée pour toujours, ni la coupe d'or irréparablement brisée. Mais en attendant, où était l'âme ?

Mais en dehors de l'inévitable conclusion a priori, que telles causes doivent produire tels effets — et que par conséquent ces cas bien connus de suspension de la vie doivent naturellement donner lieu de temps en temps à des inhumations prématurées — en dehors, dis-je, de cette considération, nous avons le témoignage direct de l'expérience médicale et ordinaire, qui démontre qu'un grand nombre d'inhumations de ce genre ont réellement eu lieu. Je pourrais en rapporter, si cela était nécessaire, une centaine d'exemples bien authentiques.

Un de ces exemples, d'un caractère fort remarquable, et dont les circonstances peuvent être encore fraîches dans le souvenir de quelques-uns de mes lecteurs, s'est présenté il n'y a pas longtemps dans la ville voisine de Baltimore, et y a produit une douloureuse, intense et générale émotion. La femme d'un de ses plus respectables citoyens — un légiste éminent, membre du Congrès, — fut atteinte subitement d'une inexplicable maladie, qui défia complètement l'habileté des médecins. Après avoir beaucoup souffert, elle mourut, où fut supposée morte. Il n'y avait aucune raison de supposer qu'elle ne le fût pas. Elle présentait tous les symptômes ordinaires de la mort. La face avait les traits pincés et tirés. Les lèvres avaient la pâleur ordinaire du marbre. Les yeux étaient ternes. Plus aucune chaleur. Le pouls avait cessé de battre. On garda pendant trois jours le corps sans l'ensevelir, et dans cet espace de temps il acquit une rigidité de pierre. On se hâta alors de l'enterrer, vu l'état de rapide décomposition où on le supposait.

La dame fut déposée dans le caveau de famille, et rien n'y fut dérangé pendant les trois années suivantes. Au bout de ces trois ans, on ouvrit le caveau pour y déposer un sarcophage. — Quelle

terrible secousse attendait le mari qui lui-même ouvrit la porte ! Au moment où elle se fermait derrière lui, un objet vêtu de blanc tomba avec fracas dans ses bras. C'était le squelette de sa femme dans son linceul encore intact.

Des recherches minutieuses prouvèrent évidemment qu'elle était ressuscitée dans les deux jours qui suivirent son inhumation, — que les efforts qu'elle avait faits dans le cercueil avaient déterminé sa chute de la saillie sur le sol, où en se brisant il lui avait permis d'échapper à la mort. Une lampe laissée par hasard pleine d'huile dans le caveau fut trouvée vide ; elle pouvait bien, cependant avoir été épuisée par l'évaporation. Sur la plus élevée des marches qui descendaient dans cet horrible séjour, se trouvait un large fragment du cercueil, dont elle semblait s'être servi pour attirer l'attention en frappant la porte de fer. C'est probablement au milieu de cette occupation qu'elle s'évanouit, ou mourut de pure terreur ; et dans sa chute, son linceul s'embarassa à quelque ouvrage en fer de l'intérieur. Elle resta dans cette position et se putréfia ainsi, toute droite.

L'an 1810, un cas d'inhumation d'une personne vivante arriva en France, accompagné de circonstances qui prouvent bien que la vérité est souvent plus étrange que la fiction. L'héroïne de l'histoire était une demoiselle Victorine Lafourcade, jeune fille d'illustre naissance, riche, et d'une grande beauté. Parmi ses nombreux prétendants se trouvait Julien Bossuet, un pauvre littérateur ou journaliste de Paris. Ses talents et son amabilité l'avaient recommandé à l'attention de la riche héritière, qui semble avoir eu pour lui un véritable amour. Mais son orgueil de race la décida finalement à l'évincer, pour épouser un monsieur Renelle, banquier, et diplomate de quelque mérite. Une fois ma-

rié, ce monsieur la négligea, ou peut-être même la maltraita brutalement. Après avoir passé avec lui quelques années misérables, elle mourut — ou au moins son état ressemblait tellement à la mort, qu'on pouvait s'y méprendre. Elle fut ensevelie — non dans un caveau, — mais dans une fosse ordinaire dans son village natal. Désespéré, et toujours brûlant du souvenir de sa profonde passion, l'amoureux quitte la capitale et arrive dans cette province éloignée où repose sa belle, avec le romantique dessein de déterrer son corps et de s'emparer de sa luxuriante chevelure. Il arrive à la tombe. À minuit il déterre le cercueil, l'ouvre, et se met à détacher la chevelure, quand il est arrêté, en voyant s'entr'ouvrir les yeux de sa bien-aimée.

La dame avait été enterrée vivante. La vitalité n'était pas encore complètement partie, et les caresses de son amant achevèrent de la réveiller de la léthargie qu'on avait prise pour la mort. Celui-ci la porta avec des transports frénétiques à son logis dans le village. Il employa les plus puissants révulsifs que lui suggéra sa science médicale. Enfin, elle revint à la vie. Elle reconnut son sauveur, et resta avec lui jusqu'à ce que peu à peu elle eût recouvré ses premières forces. Son cœur de femme n'était pas de diamant ; et cette dernière leçon d'amour suffit pour l'attendrir. Elle en disposa en faveur de Bossuet. Elle ne retourna plus vers son mari, mais lui cacha sa résurrection, et s'enfuit avec son amant en Amérique. Vingt ans après, ils rentrèrent tous deux en France, dans la persuasion que le temps avait suffisamment altéré les traits de la dame, pour qu'elle ne fût plus reconnaissable à ses amis. Ils se trompaient ; car à la première rencontre monsieur Renelle reconnut sa femme et la réclama. Elle résista ; un tribunal la soutint dans sa résistance, et décida que les circonstances particulières jointes au long espace de temps écoulé,

avaient annulé, non seulement au point de vue de l'équité, mais à celui de la légalité, les droits de son époux.

Le « Journal Chirurgical » de Leipsic — périodique de grande autorité et de grand mérite, que quelque éditeur américain devrait bien traduire et republier — rapporte dans un de ses derniers numéros un cas analogue vraiment terrible.

Un officier d'artillerie, d'une stature gigantesque et de la plus robuste santé, ayant été jeté à bas d'un cheval intraitable, en reçut une grave contusion à la tête, qui le rendit immédiatement insensible. Le crâne était légèrement fracturé, mais on ne craignait aucun danger immédiat. On lui fit avec succès l'opération du trépan. On le saigna, on employa tous les autres moyens ordinaires en pareil cas. Cependant, peu à peu, il tomba dans un état d'insensibilité de plus en plus désespéré, si bien qu'on le crut mort.

Comme il faisait très chaud, on l'ensevelit avec une précipitation indécente dans un des cimetières publics. Les funérailles eurent lieu un jeudi. Le dimanche suivant, comme d'habitude, grande foule de visiteurs au cimetière ; et vers midi, l'émotion est vivement excitée, quand on entend un paysan déclarer qu'étant assis sur la tombe de l'officier, il avait distinctement senti une commotion du sol, comme si quelqu'un se débattait sous terre. D'abord on n'attacha que peu d'attention au dire de cet homme ; mais sa terreur évidente, et son entêtement à soutenir son histoire produisirent bientôt sur la foule leur effet naturel. On se procura des bêches à la hâte, et le cercueil qui était indécemment à fleur de terre, fut si bien ouvert en quelques minutes que la tête du défunt apparut. Il avait toutes les apparences d'un mort, mais il était presque dressé dans son cercueil, dont il avait, à force de furieux efforts, en partie soulevé le couvercle.

On le transporta aussitôt à l'hospice voisin, où l'on déclara qu'il était encore vivant, quoique en état d'asphyxie. Quelques heures après il revenait à la vie, reconnaissait ses amis, et parlait dans un langage sans suite des agonies qu'il avait endurées dans le tombeau.

De son récit il résulta clairement qu'il avait dû avoir la conscience de son état pendant plus d'une heure après son inhumation, avant de tomber dans l'insensibilité. Son cercueil était négligemment rempli d'une terre excessivement poreuse, ce qui permettait à l'air d'y pénétrer. Il avait entendu les pas de la foule sur sa tête, et avait essayé de se faire entendre à son tour. C'était ce bruit de la foule sur le sol du cimetière, disait-il, qui semblait l'avoir réveillé d'un profond sommeil, et il n'avait pas plus tôt été réveillé, qu'il avait eu la conscience entière de l'horreur sans pareille de sa position.

Ce malheureux, raconte-t-on, se rétablissait, et était en bonne voie de guérison définitive, quand il mourut victime de la charlatanerie des expériences médicales. On lui appliqua une batterie galvanique, et il expira tout à coup dans une de ces crises extatiques que l'électricité provoque quelquefois.

À propos de batterie galvanique, il me souvient d'un cas bien connu et bien extraordinaire, dans lequel on en fit l'expérience pour ramener à la vie un jeune attorney de Londres, enterré depuis deux jours. Ce fait eut lieu en 1831, et souleva alors dans le public une profonde sensation.

Le patient, M. Edward Stapleton, était mort en apparence d'une fièvre typhoïde, accompagnée de quelques symptômes extraordinaires, qui avaient excité la curiosité des médecins qui le

soignaient. Après son décès apparent, on requit ses amis d'autoriser un examen du corps post mortem ; mais ils s'y refusèrent. Comme il arrive souvent en présence de pareils refus, les praticiens résolurent d'exhumer le corps et de le disséquer à loisir en leur particulier. Ils s'arrangèrent sans peine avec une des nombreuses sociétés de déterreurs de corps qui abondent à Londres ; et la troisième nuit après les funérailles le prétendu cadavre fut déterré de sa bière enfouie à huit pieds de profondeur, et déposé dans le cabinet d'opérations d'un hôpital privé.

Une incision d'une certaine étendue venait d'être pratiquée dans l'abdomen quand, à la vue de la fraîcheur et de l'état intact des organes, on s'avisa d'appliquer au corps une batterie électrique. Plusieurs expériences se succédèrent, et les effets habituels se produisirent, sans autres caractères exceptionnels que la manifestation, à une ou deux reprises, dans les convulsions, de mouvements plus semblables que d'ordinaire à ceux de la vie.

La nuit s'avancait. Le jour allait poindre, on jugea expédient de procéder enfin à la dissection. Un étudiant, particulièrement désireux d'expérimenter une théorie de son cru, insista pour qu'on appliquât la batterie à l'un des muscles pectoraux. On fit au corps une violente échancrure, que l'on mit précipitamment en contact avec un fil, quand le patient, d'un mouvement brusque, mais sans aucune convulsion, se leva de la table, marcha au milieu de la chambre, regarda péniblement autour de lui pendant quelques secondes, et se mit à parler. Ce qu'il disait était intelligible ; mais les mots étaient articulés, et les syllabes distinctes. Après quoi, il tomba lourdement sur le plancher.

Pendant quelques moments la terreur paralysa l'assistance ; mais l'urgence de la circonstance lui rendit bientôt sa présence

d'esprit. Il était évident que M. Stapleton était vivant, quoique évanoui. Les vapeurs de l'éther le ramenèrent à la vie ; il fut rapidement rendu à la santé et à la société de ses amis — à qui cependant on eut grand soin de cacher sa résurrection, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de rechute à craindre. Qu'on juge de leur étonnement — de leur transport !

Mais ce qu'il y a de plus saisissant dans cette aventure, ce sont les assertions de M. Stapleton lui-même. Il déclare qu'il n'y a pas eu un moment où il ait été complètement insensible — qu'il avait une conscience obtuse et vague de tout ce qui lui arriva, à partir du moment où ses médecins le déclarèrent mort, jusqu'à celui où il tomba évanoui sur le plancher de l'hospice. « Je suis vivant », telles avaient été les paroles incomprises, qu'il avait essayé de prononcer, en reconnaissant que la chambre où il se trouvait était un cabinet de dissection.

Il serait aisé de multiplier ces histoires ; mais je m'en abstiendrai ; elles ne sont nullement nécessaires pour établir ce fait, qu'il y a des cas d'inhumations prématurées. Et quand nous venons à songer combien rarement, vu la nature du cas, il est en notre pouvoir de les découvrir, il nous faut bien admettre, qu'elles peuvent arriver souvent sans que nous en ayons connaissance. En vérité, il arrive rarement qu'on remue un cimetière, pour quelque dessein que ce soit, dans une certaine étendue, sans qu'on n'y trouve des squelettes dans des postures faites pour suggérer les plus terribles soupçons.

Soupçons terribles en effet ; mais destinée plus terrible encore ! On peut affirmer sans hésitation, qu'il n'y a pas d'événement plus terriblement propre à inspirer le comble de la détresse physique et morale que d'être enterré vivant. L'oppression intolé-

nable des poumons — les exhalaisons suffocantes de la terre humide — le contact des vêtements de mort collés à votre corps — le rigide embrassement de l'étroite prison — la noirceur de la nuit absolue — le silence ressemblant à une mer qui vous engloutit — la présence invisible, mais palpable du ver vainqueur — joignez à tout cela la pensée qui se reporte à l'air et au gazon qui verdit sur votre tête, le souvenir des chers amis qui voleraient à votre secours s'ils connaissaient votre destin, l'assurance qu'ils n'en seront jamais informés — que votre lot sans espérance est celui des vrais morts — toutes ces considérations, dis-je, portent avec elles dans le cœur qui palpite encore une horreur intolérable qui fait pâlir et reculer l'imagination la plus hardie. Nous ne connaissons pas sur terre de pareille agonie — nous ne pouvons rêver rien d'aussi hideux dans les royaumes du dernier des enfers. C'est pourquoi tout ce qu'on raconte à ce sujet offre un intérêt si profond — intérêt, toutefois, qui, en dehors de la terreur mystérieuse du sujet, repose essentiellement et spécialement sur la conviction où nous sommes de la vérité des choses racontées. Ce que je vais dire maintenant relève de ma propre connaissance, de mon expérience positive et personnelle.

Pendant plusieurs années j'ai été sujet à des attaques de ce mal singulier que les médecins se sont accordés à appeler la catalepsie, à défaut d'un terme plus exact. Quoique les causes tant immédiates que prédisposantes de ce mal, quoique ses diagnostics mêmes soient encore à l'état de mystère, ses caractères apparents sont assez bien connus. Ses variétés ne semblent guère que des variétés de degré. Quelquefois le patient ne reste qu'un jour, ou même moins longtemps encore, dans une espèce de léthargie excessive. Il a perdu la sensibilité, et est extérieurement sans mouvement, mais les pulsations du cœur sont encore faiblement

perceptibles ; il reste quelques traces de chaleur ; une légère teinte colore encore le centre des joues ; et si nous lui appliquons un miroir aux lèvres, nous pouvons découvrir une certaine action des poumons, action lourde, inégale et vacillante. D'autres fois, la crise dure des semaines entières, — même des mois ; et dans ce cas, l'examen le plus scrupuleux, les épreuves les plus rigoureuses des médecins ne peuvent arriver à établir quelque distinction sensible entre l'état du patient, et celui que nous considérons comme l'état de mort absolue. Ordinairement il n'échappe à l'ensevelissement prématuré, que grâce à ses amis qui savent qu'il est sujet à la catalepsie, grâce aux soupçons qui sont la suite de cette connaissance, et, par dessus tout, à l'absence sur sa personne de tout symptôme de décomposition. Les progrès de la maladie sont, heureusement, graduels. Les premières manifestations, quoique bien marquées, sont équivoques. Les accès deviennent successivement de plus en plus distincts et prolongés. C'est dans cette gradation qu'est la plus grande sécurité contre l'inhumation. L'infortuné, dont la première attaque revêtirait les caractères extrêmes, ce qui se voit quelquefois, serait presque inévitablement condamné à être enterré vivant.

Mon propre cas ne différerait en aucune particularité importante des cas mentionnés dans les livres de médecine. Quelquefois, sans cause apparente, je tombais peu à peu dans un état de demi-syncope ou de demi-évanouissement ; et je demeurais dans cet état sans douleur, sans pouvoir remuer, ni même penser, mais conservant une conscience obtuse et léthargique de ma vie et de la présence des personnes qui entouraient mon lit, jusqu'à ce que la crise de la maladie me rendit tout à coup à un état de sensation parfaite. D'autres fois j'étais subitement et impétueusement atteint. Je devenais languissant, engourdi, j'avais des fris-

sons, des étourdissements, et me sentais tout d'un coup abattu. Alors, des semaines entières, tout était vide pour moi, noir et silencieux ; un néant remplaçait l'univers. C'était dans toute la force du terme un total anéantissement. Je me réveillais, toutefois, de ces dernières attaques peu à peu et avec une lenteur proportionnée à la soudaineté de l'accès. Aussi lentement que point l'aurore pour le mendiant sans ami et sans asile, errant dans la rue pendant une longue nuit désolée d'hiver, aussi tardive pour moi, aussi désirée, aussi bienfaisante la lumière revenait à mon âme.

À part cette disposition aux attaques, ma santé générale paraissait bonne ; et je ne pouvais m'apercevoir qu'elle était affectée par ce seul mal prédominant, à moins de considérer comme son effet une idiosyncrasie qui se manifestait ordinairement pendant mon sommeil. En me réveillant, je ne parvenais jamais à reprendre tout de suite pleine et entière possession de mes sens, et je restais toujours un certain nombre de minutes dans un grand égarement et une profonde perplexité ; mes facultés mentales en général, mais surtout ma mémoire, étant absolument en suspens.

Dans tout ce que j'endurais ainsi il n'y avait pas de souffrance physique, mais une infinie détresse morale. Mon imagination devenait un véritable charnier. Je ne parlais que « de vers, de tombes et d'épithaphes. » Je me perdais dans des songeries de mort, et l'idée d'être enterré vivant ne cessait d'occuper mon cerveau. Le spectre du danger auquel j'étais exposé me hantait jour et nuit. Le jour, cette pensée était pour moi une torture, et la nuit, une agonie. Quand l'affreuse obscurité se répandait sur la terre, l'horreur de cette pensée me secouait — me secouait comme le vent secoue les plumes d'un corbillard. Quand la na-

ture ne pouvait plus résister au sommeil, ce n'était qu'avec une violente répulsion que je consentais à dormir — car je frissonnais en songeant qu'à mon réveil, je pouvais me trouver l'habitant d'une tombe. Et lorsqu'enfin je succombais au sommeil, ce n'était que pour être emporté dans un monde de fantômes, au dessus duquel, avec ses ailes vastes et sombres, couvrant tout de leur ombre, planait seule mon idée sépulcrale.

Parmi les innombrables et sombres cauchemars qui m'oppressèrent ainsi en rêves, je ne rappellerai qu'une seule vision. Il me sembla que j'étais plongé dans une crise cataleptique plus longue et plus profonde que d'ordinaire. Tout à coup je sentis tomber sur mon front une main glacée, et une voix impatiente et mal articulée murmura à mon oreille ce mot : « Lève-toi ! »

Je me dressai sur mon séant. L'obscurité était complète. Je ne pouvais voir la figure de celui qui m'avait réveillé ; je ne pouvais me rappeler ni l'époque à laquelle j'étais tombé dans cette crise, ni l'endroit où je me trouvais alors couché. Pendant que, toujours sans mouvement, je m'efforçais péniblement de rassembler mes idées, la main froide me saisit violemment le poignet, et le secoua rudement, pendant que la voix mal articulée me disait de nouveau :

« Lève-toi ! Ne t'ai-je pas ordonné de te lever ? »

« Et qui es-tu ? » demandai-je.

« Je n'ai pas de nom dans les régions que j'habite », reprit la voix, lugubrement. « J'étais mortel, mais je suis un démon. J'étais sans pitié, mais je suis plein de compassion. Tu sens que je tremble. Mes dents claquent, pendant que je parle, et cependant ce n'est pas du froid de la nuit — de la nuit sans fin. Mais cette

horreur est intolérable. Comment peux-tu dormir en paix ? Je ne puis reposer en entendant le cri de ces grandes agonies. Les voir, c'est plus que je ne puis supporter. Lève-toi ! Viens avec moi dans la nuit extérieure, et laisse-moi te dévoiler les tombes. N'est-ce pas un spectacle lamentable ? — Regarde. »

Je regardai ; et la figure invisible, tout en me tenant toujours par le poignet, avait fait ouvrir au grand large les tombes de l'humanité, et de chacune d'elles sortit une faible phosphorescence de décomposition, qui me permit de pénétrer du regard les retraites les plus secrètes, et de contempler les corps enveloppés de leur linceul, dans leur triste et solennel sommeil en compagnie des vers ! Mais hélas ! ceux qui dormaient d'un vrai sommeil étaient des millions de fois moins nombreux que ceux qui ne dormaient pas du tout. Il se produisit un léger remuement, puis une douloureuse et générale agitation ; et des profondeurs des fosses sans nombre il venait un mélancolique froissement de suaires ; et parmi ceux qui semblaient reposer tranquillement, je vis qu'un grand nombre avaient plus ou moins modifié la rigide et inconmode position dans laquelle ils avaient été cloués dans leur tombe. Et pendant que je regardais, la voix me dit encore : « N'est-ce pas, oh ! n'est-ce pas une vue pitoyable ? » Mais avant que j'aie pu trouver un mot de réponse, le fantôme avait cessé de me serrer le poignet ; les lueurs phosphorescentes expirèrent, et les tombes se refermèrent tout à coup avec violence, pendant que de leurs profondeurs sortait un tumulte de cris désespérés, répétant : « N'est-ce pas — ô Dieu ! n'est-ce pas une vue bien pitoyable ? »

Ces apparitions fantastiques qui venaient m'assaillir la nuit étendirent bientôt jusque sur mes heures de veille leur terrifiante

influence. Mes nerfs se détendirent complètement, et je fus en proie à une horreur perpétuelle. J'hésitai à aller à cheval, à marcher, à me livrer à un exercice qui m'eût fait sortir de chez moi. De fait, je n'osais plus me hasarder hors de la présence immédiate de ceux qui connaissaient ma disposition à la catalepsie, de peur que, tombant dans un de mes accès habituels, je ne fusse enterré avant qu'on ait pu constater mon véritable état. Je doutai de la sollicitude, de la fidélité de mes plus chers amis.

Je craignais que, dans un accès plus prolongé que de coutume, ils ne se laissassent aller à me regarder comme perdu sans ressources. J'en vins au point de m'imaginer que, vu la peine que je leur occasionnais, ils seraient enchantés de profiter d'une attaque très prolongée pour se débarrasser complètement de moi. En vain essayèrent-ils de me rassurer par les promesses les plus solennelles. Je leur fis jurer par le plus sacré des serments que, quoi qu'il pût arriver, ils ne consentiraient à mon inhumation, que lorsque la décomposition de mon corps serait assez avancée pour rendre impossible tout retour à la vie ; et malgré tout, mes terreurs mortelles ne voulaient entendre aucune raison, accepter aucune consolation.

Je me mis alors à imaginer toute une série de précautions soigneusement élaborées. Entre autres choses, je fis retoucher le caveau de famille, de manière à ce qu'il put facilement être ouvert de l'intérieur. La plus légère pression sur un long levier prolongé bien avant dans le caveau faisait jouer le ressort des portes de fer. Il y avait aussi des arrangements pris pour laisser libre entrée à l'air et à la lumière, des réceptacles appropriés pour la nourriture et l'eau, à la portée immédiate du cercueil destiné à me recevoir. Ce cercueil était chaudement et moelleusement matelassé, et

pourvu d'un couvercle arrangé sur le modèle de la porte, c'est-à-dire muni de ressorts qui permissent au plus faible mouvement du corps de le mettre en liberté. De plus j'avais fait suspendre à la voûte du caveau une grosse cloche, dont la corde devait passer par un trou dans le cercueil, et être attachée à l'une de mes mains. Mais, hélas ! que peut la vigilance contre notre destinée ! Toutes ces sécurités si bien combinées devaient être impuissantes à sauver des dernières agonies un malheureux condamné à être enterré vivant !

Il arriva un moment — comme cela était déjà arrivé — où, sortant d'une inconscience totale, je ne recouvrai qu'un faible et vague sentiment de mon existence. Lentement — à pas de tortue — revenait la faible et grise lueur du jour de l'intelligence. Un malaise engourdissant. La sensation apathique d'une douleur sourde. L'absence d'inquiétude, d'espérance et d'effort. Puis, après un long intervalle, un tintement dans les oreilles ; puis, après un intervalle encore plus long, une sensation de picotement ou de fourmillement aux extrémités ; puis une période de quiétude voluptueuse qui semble éternelle, et pendant laquelle mes sentiments en se réveillant essaient de se transformer en pensée ; puis une courte rechute dans le néant, suivie d'un retour soudain. Enfin un léger tremblement de paupières, et immédiatement après, la secousse électrique d'une terreur mortelle, indéfinie, qui précipite le sang en torrents des tempes au cœur.

Puis le premier effort positif pour penser, la première tentative de souvenir. Succès partiel et fugitif. Mais bientôt la mémoire recouvre son domaine, au point que, dans une certaine mesure, j'ai conscience de mon état. Je sens que je ne me réveille pas d'un sommeil ordinaire. Je me souviens que je suis sujet à la

catalepsie. Et bientôt enfin, comme par un débordement d'océan, mon esprit frémissant est submergé par la pensée de l'unique et effroyable danger — l'unique idée spectrale, envahissante.

Pendant les quelques minutes qui suivirent ce cauchemar, je restai sans mouvement. Je ne me sentais pas le courage de me mouvoir. Je n'osais pas faire l'effort nécessaire pour me rendre compte de ma destinée ; et cependant il y avait quelque chose dans mon cœur qui me murmurait que c'était vrai. Le désespoir — un désespoir tel qu'aucune autre espèce de misère n'en peut inspirer à un être humain — le désespoir seul me poussa après une longue irrésolution à soulever les lourdes paupières de mes yeux. Je les soulevai. Il faisait noir — tout noir. Je reconnus que l'accès était passé. Je reconnus que ma crise était depuis longtemps terminée. Je reconnus que j'avais maintenant recouvré l'usage de mes facultés visuelles. — Et cependant il faisait noir — tout noir — l'intense et complète obscurité de la nuit qui ne finit jamais.

J'essayai de crier, mes lèvres et ma langue desséchées se murent convulsivement à la fois dans cet effort ; — mais aucune voix ne sortit des cavernes de mes poumons, qui, oppressées comme sous le poids d'une montagne, s'ouvraient et palpaient avec le cœur, à chacune de mes pénibles et haletantes aspirations.

Le mouvement de mes mâchoires dans l'effort que je fis pour crier me montra qu'elles étaient liées, comme on le fait d'ordinaire pour les morts. Je sentis aussi que j'étais couché sur quelque chose de dur, et qu'une substance analogue comprimait rigoureusement mes flancs. Jusque-là je n'avais pas osé remuer aucun de mes membres ; — mais alors je levai violemment mes

bras, qui étaient restés étendus les poignets croisés. Ils heurtèrent une substance solide, une paroi de bois, qui s'étendait au dessus de ma personne, et n'était pas séparée de ma face de plus de six pouces. Je ne pouvais plus en douter, je reposais bel et bien dans un cercueil.

Cependant au milieu de ma misère infinie l'ange de l'espérance vint me visiter ; — je songeai à mes précautions si bien prises. Je me tordis, fis mainte évolution spasmodique pour ouvrir le couvercle ; il ne bougea pas. Je tâtai mes poignets pour y chercher la corde de la cloche ; je ne trouvai rien. L'espérance s'enfuit alors pour toujours, et le désespoir — un désespoir encore plus terrible — régna triomphant ; car je ne pouvais m'empêcher de constater l'absence du capitonnage que j'avais si soigneusement préparé ; et soudain mes narines sentirent arriver à elles l'odeur forte et spéciale de la terre humide. La conclusion était irrésistible. Je n'étais pas dans le caveau. J'avais sans doute eu une attaque hors de chez moi — au milieu d'étrangers ; — quand et comment, je ne pus m'en souvenir ; et c'étaient eux qui m'avaient enterré comme un chien — cloué dans un cercueil vulgaire — et jeté profondément, bien profondément, et pour toujours, dans une fosse ordinaire et sans nom.

Comme cette affreuse conviction pénétrait jusqu'aux plus secrètes profondeurs de mon âme, une fois encore j'essayai de crier de toutes mes forces ; et dans cette seconde tentative je réussis. Un cri prolongé, sauvage et continu, un hurlement d'agonie retentit à travers les royaumes de la nuit souterraine.

« Holà ! Holà ! vous, là-bas ! » dit une voix rechignée.

« Que diable a-t-il donc ? » dit un second.

« Voulez-vous bien finir ? » dit un troisième.

« Qu'avez-vous donc à hurler de la sorte comme une chatte amoureuse ? » dit un quatrième. Et là-dessus je fus saisi et secoué sans cérémonie pendant quelques minutes par une es-couade d'individus à mauvaise mine. Ils ne me réveillèrent pas — car j'étais parfaitement éveillé quand j'avais poussé ce cri — mais ils me rendirent la pleine possession de ma mémoire.

Cette aventure se passa près de Richmond, en Virginie. Accompagné d'un ami, j'étais allé à une partie de chasse et nous avions suivi pendant quelques milles les rives de James River. À l'approche de la nuit, nous fûmes surpris par un orage. La cabine d'un petit sloop à l'ancre dans le courant, et chargé de terreau, était le seul abri acceptable qui s'offrit à nous. Nous nous en accommodâmes, et passâmes la nuit à bord. Je dormis dans un des deux seuls hamacs de l'embarcation — et les hamacs d'un sloop de soixante-dix tonnes n'ont pas besoin d'être décrits. Celui que j'occupai ne contenait aucune espèce de literie. La largeur extrême était de dix-huit pouces ; et la distance du fond au pont qui le couvrait exactement de la même dimension. J'éprouvai une extrême difficulté à m'y faufiler. Cependant, je dormis profondément ; et l'ensemble de ma vision — car ce n'était ni un songe, ni un cauchemar — provint naturellement des circonstances de ma position — du train ordinaire de ma pensée, et de la difficulté, à laquelle j'ai fait allusion, de recueillir mes sens, et surtout de recouvrer ma mémoire longtemps après mon réveil. Les hommes qui m'avaient secoué étaient les gens de l'équipage du sloop, et quelques paysans engagés pour le décharger. L'odeur de terre m'était venue de la cargaison elle-même. Quant au bandage de

mes mâchoires, c'était un foulard que je m'étais attaché autour de la tête à défaut de mon bonnet de nuit accoutumé.

Toutefois, il est indubitable que les tortures que j'avais endurées égalèrent tout à fait, sauf pour la durée, celles d'un homme réellement enterré vif. Elles avaient été épouvantables — hideuses au delà de toute conception. Mais le bien sortit du mal ; leur excès même produisit en moi une révulsion inévitable. Mon âme reprit du ton, de l'équilibre. Je voyageai à l'étranger. Je me livrai à de vigoureux exercices. Je respirai l'air libre du ciel. Je songeai à autre chose qu'à la mort. Je laissai de côté mes livres de médecine. Je brûlai Buchan. Je ne lus plus les Pensées Nocturnes — plus de galimatias sur les cimetières, plus de contes terribles comme celui-ci. En résumé je devins un homme nouveau, et vécu en homme. À partir de cette nuit mémorable, je dis adieu pour toujours à mes appréhensions funèbres, et avec elles s'évanouit la catalepsie, dont peut-être elles étaient moins la conséquence que la cause.

Il y a certains moments où, même aux yeux réfléchis de la raison, le monde de notre triste humanité peut ressembler à un enfer ; mais l'imagination de l'homme n'est pas une Carathis pour explorer impunément tous ses abîmes. Hélas ! il est impossible de regarder cette légion de terreurs sépulcrales comme quelque chose de purement fantastique ; mais, semblable aux démons qui accompagnèrent Afrasiab dans son voyage sur l'Oxus, il faut qu'elle dorme ou bien qu'elle nous dévore — il faut la laisser reposer ou nous résigner à mourir.

BON-BON

Quand un bon vin meuble mon estomac,
Je suis plus savant que Balzac,
Plus sage que Pibrac ;
Mon bras seul faisant l'attaque.
De la nation cosaque,
La mettrait au sac ;
De Charon je passerais le lac
En dormant dans son bac ;
J'irais au fier Éaque,
Sans que mon cœur fît tic ni tac,
Présenter du tabac.

Que Pierre Bon-Bon ait été un restaurateur de capacités peu communes, personne de ceux qui, pendant le règne de... fréquentaient le petit café dans le cul-de-sac Le Fèbvre à Rouen, ne voudrait, j'imagine, le contester. Que Pierre Bon-Bon ait été, à un égal degré, versé dans la philosophie de cette époque, c'est, je le présume, quelque chose encore de plus difficile à nier. Ses pâtés de foie étaient sans aucun doute immaculés ; mais quelle plume pourrait rendre justice à ses Essais sur la nature — à ses Pensées sur l'âme — à ses Observations sur l'esprit ? Si ses fricandeaux étaient inestimables, quel littérateur du jour n'aurait pas payé une Idée de Bon-Bon le double de ce qu'il aurait donné de tout l'étalage de toutes les Idées de tout le reste des savants ? Bon-Bon avait fouillé des bibliothèques que nul autre n'avait fouillées, — il avait lu plus de livres qu'on ne pourrait s'en faire une idée, — il avait compris plus de choses qu'aucun autre n'eût jamais conçu la possibilité d'en comprendre : et quoique au temps où il fluorisait, il ne manquât pas d'auteurs à Rouen pour affirmer « que ses

écrits ne l'emportaient ni en pureté sur l'Académie, ni en profondeur sur le Lycée » — quoique, (remarquez bien ceci) ses doctrines ne fussent généralement pas comprises du tout, il ne s'ensuivait nullement qu'elles fussent difficiles à comprendre. Ce n'est que leur évidence absolue, je crois, qui détermina plusieurs personnes à les considérer comme abstruses. C'est à Bon-Bon — n'allons pas plus loin — c'est à Bon-Bon que Kant lui-même doit la plus grande partie de sa métaphysique. Bon-Bon il est vrai, n'était ni un Platonicien, ni, à strictement parler, un Aristotélilien — et il n'était pas homme, comme le moderne Leibnitz, à perdre les heures précieuses qui pouvaient être employées à l'invention d'une fricassée, et par une facile transition, à l'analyse d'une sensation, en tentatives frivoles pour réconcilier l'éternelle dissension de l'eau et de l'huile dans les discussions morales. Pas du tout. Bon-Bon était ionique — Bon-Bon était également italique. Il raisonnait à priori, il raisonnait aussi à posteriori. Ses idées étaient innées — ou autre chose. Il avait foi en George de Trébizonde — il avait foi aussi en Bessarion. Bon-Bon était avant tout un Bon-Boniste.

J'ai parlé des capacités de notre philosophe, en tant que restaurateur. Je ne voudrais cependant pas qu'un de mes amis allât s'imaginer, qu'en remplissant de ce côté ses devoirs héréditaires, notre héros n'estimait pas à leur valeur leur dignité et leur importance. Bien loin de là. Il serait impossible de dire de laquelle de ces deux professions il était le plus fier. Dans son opinion, les facultés de l'intellect avaient une liaison très étroite avec les capacités de l'estomac. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il était assez à ce sujet de l'avis des Chinois, qui soutiennent que l'âme à son siège dans l'abdomen. En tout cas, pensait-il, les Grecs avaient raison d'employer le même mot pour l'esprit et le dia-

phragme. En lui attribuant cette opinion, je ne veux pas insinuer qu'il avait un penchant à la gloutonnerie, ni autre charge sérieuse au préjudice du métaphysicien. Si Pierre Bon-Bon avait ses faibles — et quel est le grand homme qui n'en ait pas mille ? — si Pierre Bon-Bon, dis-je, avait ses faibles, c'étaient des faibles de fort peu d'importance — des défauts, qui, dans d'autres tempéraments, auraient plutôt pu passer pour des vertus. Parmi ces faibles, il en est un tout particulier, que je n'aurais même pas mentionné dans son histoire, s'il n'y avait pas joué un rôle prédominant, et ne faisait pour ainsi dire une saillie du plus haut relief sur le fond uni de son caractère général : — Bon-Bon ne pouvait laisser échapper une occasion de faire un marché.

Non pas qu'il fût avaricieux, non ! Pour sa satisfaction de philosophe il n'était nullement nécessaire que le marché tournât à son propre avantage. Pourvu qu'il pût réaliser un marché, — un marché de quelque espèce que ce fût, en n'importe quels termes, ou dans n'importe quelles circonstances — un triomphant sourire s'étalait plusieurs jours de suite sur sa face qu'il illuminait, et un clin d'œil significatif annonçait clairement qu'il avait conscience de sa sagacité.

En toute époque il n'eût pas été très étonnant qu'un trait d'humeur aussi particulier que celui dont je viens de parler eût provoqué l'attention et la remarque. À l'époque de notre récit, il aurait été on ne peut plus étonnant qu'il n'eût pas donné lieu à de nombreuses observations. On raconta bientôt que, dans toutes les occasions de ce genre, le sourire de Bon-Bon était habituellement fort différent du franc rire avec lequel il accueillait ses propres facéties ou saluait un ami. On sema des insinuations propres à intriguer la curiosité, on colporta des histoires de marchés sca-

breux conclus à la hâte, et dont il s'était repenti à loisir ; on parla, avec faits à l'appui, de facultés inexplicables, de vagues aspirations, d'inclinations surnaturelles inspirées par l'auteur de tout mal dans l'intérêt de ses propres desseins.

Notre philosophe avait encore d'autres faibles, mais qui ne valent guère la peine d'être sérieusement examinés. Par exemple il y a peu d'hommes doués d'une profondeur extraordinaire à qui ait manqué une certaine inclination pour la bouteille. Cette inclination est-elle une cause excitante, ou plutôt une preuve irréfutable de la profondeur en question ? c'est chose délicate à décider. Bon-Bon, autant que je puis le savoir, ne pensait pas que ce sujet fût susceptible d'une investigation minutieuse — ni moi non plus. Cependant, dans son indulgence pour un penchant aussi essentiellement classique, il ne faut pas supposer que le restaurateur perdît de vue les distractions intuitives qui devaient caractériser, à la fois et dans le même temps, ses essais et ses omelettes. Grâce à ces distinctions, le vin de Bourgogne avait son heure attirée, et les Côtes du Rhône leur moment propice. Pour lui le Sauterne était au Médoc ce que Catulle était à Homère. Il jouait avec un syllogisme en sablant du Saint-Peray, mais il démêlait un dilemme sur du Clos Vougeot et renversait une théorie dans un torrent de Chambertin. Tout eût été bien si ce même sentiment de convenance l'eût suivi dans le frivole penchant dont j'ai parlé ; mais ce n'était pas du tout le cas. À dire vrai, ce trait d'humeur chez le philosophique Bon-Bon finit par revêtir un caractère d'étrange intensité et de mysticisme, et prit une teinte prononcée de la Diablerie de ses chères études germaniques.

Entrer dans le petit café du cul-de-sac Le Fèbvre, c'était, à l'époque de notre conte, entrer dans le Sanctuaire d'un homme

de génie. Bon-Bon était un homme de génie. Il n'y avait pas à Rouen un sous-cuisinier qui n'ait pu vous dire que Bon-Bon était un homme de génie. Son énorme terre-neuve était au courant du fait, et à l'approche de son maître il trahissait le sentiment de son infériorité par une componction de maintien, un abaissement des oreilles, une dépression de la mâchoire inférieure, qui n'étaient pas tout à fait indignes d'un chien. Il est vrai, toutefois, qu'on pouvait attribuer en grande partie ce respect habituel à l'extérieur personnel du métaphysicien. Un extérieur distingué, je dois l'avouer, fera toujours impression, même sur une bête ; et je reconnaitrai volontiers que l'homme extérieur dans le restaurateur était bien fait pour impressionner l'imagination du quadrupède. Il y a autour du petit grand homme — si je puis me permettre une expression aussi équivoque — comme une atmosphère de majesté singulière, que le pur volume physique seul sera toujours insuffisant à produire. Toutefois, si Bon-Bon n'avait que trois pieds de haut, et si sa tête était démesurément petite, il était impossible de voir la rotondité de son ventre sans éprouver un sentiment de grandeur qui touchait presque au sublime. Dans sa dimension chiens et hommes voyaient le type de sa science — et dans son immensité une habitation faite pour son âme immortelle.

Je pourrais, si je voulais, m'étendre ici sur l'habillement et les autres détails extérieurs de notre métaphysicien. Je pourrais insinuer que la chevelure de notre héros était coupée court, soigneusement lissée sur le front, et surmontée d'un bonnet conique de flanelle blanche ornée de glands, — que son juste au corps à petits pois n'était pas à la mode de ceux que portaient alors les restaurateurs du commun, — que les manches étaient un peu plus pleines que ne le permettait le costume régnant, — que les parements retroussés n'étaient pas, selon l'usage en vigueur à cette

époque barbare, d'une étoffe de la même qualité et de la même couleur que l'habit, mais revêtus d'une façon plus fantastique d'un velours de Gênes bigarré — que ses pantoufles de pourpre étincelante étaient curieusement ouvragées, et auraient pu sortir des manufactures du Japon, n'eussent été l'exquise pointe des bouts, et les teintes brillantes des bordures et des broderies, — que son haut de chausses était fait de cette étoffe de satin jaune que l'on appelle aimable, — que son manteau bleu de ciel, en forme de peignoir, et tout garni de riches dessins cramoisis, flottait cavalièrement sur ses épaules comme une brume du matin — et que l'ensemble de son accoutrement avait inspiré à Benevenuto, l'Improvisatrice de Florence, ces remarquables paroles : « Il est difficile de dire si Pierre Bon-Bon n'est pas un oiseau du Paradis, ou s'il n'est pas plutôt un vrai Paradis de perfection. » Je pourrais, dis-je, si je voulais, m'étendre sur tous ces points ; mais je m'en abstiens ; il faut laisser les détails purement personnels aux faiseurs de romans historiques ; ils sont au dessous de la dignité morale de l'historien sérieux.

J'ai dit qu'« entrer dans le Café du cul-de-sac Le Fèbvre c'était entrer dans le sanctuaire d'un homme de génie ; » — mais il n'y avait qu'un homme de génie qui pût justement apprécier les mérites du sanctuaire. Une enseigne, formée d'un vaste in-folio, se balançait au dessus de l'entrée. D'un côté du volume était peinte une bouteille et sur l'autre un pâté. Sur le dos on lisait en gros caractères : Œuvres de Bon-Bon. Ainsi était délicatement symbolisée la double occupation du propriétaire.

Une fois le pied sur le seuil, tout l'intérieur de la maison s'offrait à la vue. Une chambre longue, basse de plafond, et de construction antique, composait à elle seule tout le café. Dans un

coin de l'appartement était le lit du métaphysicien. Un déploiement de rideaux, et un baldaquin à la Grecque lui donnaient un air à la fois classique et confortable. Dans le coin diagonalement opposé, apparaissaient, faisant très bon ménage, la batterie de cuisine et la bibliothèque. Un plat de polémiques s'étalait pacifiquement sur le dressoir. Ici gisait une cuisinière pleine des derniers traités d'Éthique, là une chaudière de *Mélanges in-12*. Des volumes de morale germanique fraternisaient avec le gril — on apercevait une fourchette à rôtie à côté d'un Eusèbe — Platon s'étendait à son aise dans la poêle à frire — et des manuscrits contemporains s'alignaient sur la broche.

Sous les autres rapports, le Café Bon-Bon différait peu des restaurants ordinaires de cette époque. Une grande cheminée s'ouvrait en face de la porte. À droite de la cheminée, un buffet ouvert déployait un formidable bataillon de bouteilles étiquetées.

C'est là qu'un soir vers minuit, durant l'hiver rigoureux de ... Pierre Bon-Bon, après avoir écouté quelque temps les commentaires de ses voisins sur sa singulière manie, et les avoir mis tous à la porte, poussa le verrou en jurant, et s'enfonça d'assez belliqueuse humeur dans les douceurs d'un confortable fauteuil de cuir, et d'un feu de fagots flambants.

C'était une de ces terribles nuits, comme on n'en voit guère qu'une ou deux dans un siècle. Il neigeait furieusement, et la maison branlait jusque dans ses fondements sous les coups redoublés de la tempête ; le vent s'engouffrant à travers les lézardes du mur, et se précipitant avec violence dans la cheminée, secouait d'une façon terrible les rideaux du lit du philosophe, et dérangeait l'économie de ses terrines de pâté et de ses papiers. L'énorme in-folio qui se balançait au dehors, exposé à la furie de

l'ouragan, craquait lugubrement, et une plainte déchirante sortait de sa solide armature de chêne.

Le métaphysicien, ai-je dit, n'était pas d'humeur bien placide, quand il poussa son fauteuil à sa place ordinaire près du foyer. Bien des circonstances irritantes étaient venues dans la journée troubler la sérénité de ses méditations. En essayant des Œufs à la Princesse, il avait malencontreusement obtenu une Omelette à la Reine ; il s'était vu frustré de la découverte d'un principe d'Éthique en renversant un ragoût ; enfin, le pire de tout, il avait été contrecarré dans la transaction d'un de ces admirables marchés qu'il avait toujours éprouvé tant de plaisir à mener à bonne fin. Mais à l'irritation d'esprit causée par ces inexplicables accidents, se mêlait à un certain degré cette anxiété nerveuse que produit si facilement la furie d'une nuit de tempête. Il siffla tout près de lui l'énorme chien noir dont j'ai parlé plus haut, et s'asseyant avec impatience dans son fauteuil, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil circonspect et inquiet dans les profondeurs de l'appartement ou la lueur rougeâtre de la flamme ne pouvait parvenir que fort incomplètement à dissiper l'inexorable nuit. Après avoir achevé cet examen, dont le but exact lui échappait peut-être à lui-même, il attira près de son siège une petite table, couverte de livres et de papiers, et s'absorba bientôt dans la retouche d'un volumineux manuscrit qu'il devait faire imprimer le lendemain.

Il travaillait ainsi depuis quelques minutes, quand il entendit tout à coup une voix pleurnichante murmurer dans l'appartement : « Je ne suis pas pressé, monsieur Bon-Bon. »

« Diable ! » éjacula notre héros, sursautant et se levant sur ses pieds, en renversant la table, regardant, les yeux écarquillés d'étonnement, autour de lui.

« Très vrai ! » répliqua la voix avec calme.

« Très vrai ! Qu'est-ce qui est très vrai ? — Comment êtes-vous arrivé ici ? » vociféra le métaphysicien, pendant que son regard tombait sur quelque chose, étendu tout de son long sur le lit.

« Je disais, » continua l'intrus, sans faire attention aux questions, « je disais que je ne suis pas du tout pressé — que l'affaire pour laquelle j'ai pris la liberté de venir vous trouver n'est pas d'une importance urgente, — bref, que je puis fort bien attendre que vous ayez fini votre Exposition. »

« Mon Exposition ! — Allons, bon ! Comment savez-vous ?... Comment êtes-vous parvenu à savoir que j'écrivais une Exposition ? Bon Dieu ! » « Chut ! » répondit le mystérieux personnage, d'une voix basse et aiguë. Et se levant brusquement du lit, il ne fit qu'un pas vers notre héros, pendant que la lampe de fer qui pendait du plafond se balançait convulsivement comme pour reculer à son approche.

La stupéfaction du philosophe ne l'empêcha pas d'examiner attentivement le costume et l'extérieur de l'étranger. Les lignes de sa personne, excessivement mince, mais bien au dessus de la taille ordinaire, se dessinaient dans le plus grand détail, grâce à un costume noir usé qui collait à la peau, mais qui, d'ailleurs, pour la coupe, rappelait assez bien la mode d'il y avait cent ans. Évidemment ces habits avaient été faits pour une personne beaucoup plus petite que celle qui les portait alors. Les chevilles et les poignets passaient de plusieurs pouces. À ses souliers était attachée une paire de boucles très brillantes qui démentaient l'extrême pauvreté que semblait indiquer le reste de l'accoutrement. Il avait la tête pelée, entièrement chauve, excepté à la partie pos-

térieure d'où pendait une queue d'une longueur considérable. Une paire de lunettes vertes à verres de côté protégeait ses yeux de l'influence de la lumière, et empêchait en même temps notre héros de se rendre compte de leur couleur ou de leur conformation. Sur toute sa personne, il n'y avait pas apparence de chemise ; une cravate blanche, de nuance sale, était attachée avec une extrême précision autour de son cou, et les bouts, qui pendaient avec une régularité formaliste de chaque côté, suggéraient (je le dis sans intention) l'idée d'un ecclésiastique. Il est vrai que beaucoup d'autres points, tant dans son extérieur que dans ses manières, pouvaient assez bien justifier une telle hypothèse. Il portait sur son oreille gauche, à la mode d'un clerc moderne, un instrument qui ressemblait au stylus des anciens. D'une poche du corsage de son habit sortait bien en vue un petit volume noir, garni de fermoirs en acier. Ce livre, accidentellement ou non, était tourné à l'extérieur de manière à laisser voir les mots « Rituel Catholique » écrits en lettres blanches sur le dos. L'ensemble de sa physionomie était singulièrement sombre, et d'une pâleur cadavérique. Le front était élevé, et profondément sillonné des rides de la contemplation. Les coins de la bouche tirés et tombants exprimaient l'humilité la plus résignée. Il avait aussi, en s'avançant vers notre héros, une manière de joindre les mains, — un soupir d'une telle profondeur et un regard d'une sainteté si absolue, qu'on ne pouvait se défendre d'être prévenu en sa faveur. Aussi toute trace de colère se dissipa sur le visage du métaphysicien qui, après avoir achevé à sa satisfaction l'examen de la personne de son visiteur, lui serra cordialement la main, et lui présenta un siège.

Cependant on se tromperait radicalement, en attribuant ce changement instantané dans les sentiments du philosophe à

quelqu'une des causes qui sembleraient le plus naturellement l'avoir influencé. Sans doute, Pierre Bon-Bon, d'après ce que j'ai pu comprendre de ses dispositions d'esprit, était de tous les hommes le moins enclin à se laisser imposer par les apparences, quelque spécieuses qu'elles fussent. Il était impossible qu'un observateur aussi attentif des hommes et des choses ne découvrit pas, sur le moment, le caractère réel du personnage, qui venait de surprendre ainsi son hospitalité... Pour ne rien dire de plus, il y avait dans la conformation des pieds de son hôte quelque chose d'assez remarquable — il portait légèrement sur sa tête un chapeau démesurément haut, — à la partie postérieure de ses cuillottes semblait trembloter quelque appendice, — et les vibrations de la queue de son habit étaient un fait palpable. Qu'on juge quels sentiments de satisfaction dut éprouver notre héros, en se trouvant ainsi, tout d'un coup, en relation avec un personnage, pour lequel il avait de tout temps observé le plus inqualifiable respect. Mais il y avait chez lui trop d'esprit diplomatique, pour qu'il lui échappât de trahir le moindre soupçon sur la situation réelle. Il n'entrait pas dans son rôle de paraître avoir la moindre conscience du haut honneur dont il jouissait d'une façon si inattendue ; il s'agissait, en engageant son hôte dans une conversation, d'en tirer sur l'Éthique quelques idées importantes, qui pourraient entrer dans sa publication projetée, et éclairer l'humanité, en l'immortalisant lui-même — idées, devrais-je ajouter, que le grand âge de son visiteur, et sa profonde science bien connue en morale le rendaient mieux que personne capable de lui donner.

Entraîné par ces vues profondes, notre héros fit asseoir son hôte, et profita de l'occasion pour jeter quelques fagots sur le feu ; puis il plaça sur la table remise sur ses pieds quelques bou-

teilles de Mousseux. Après s'être acquitté vivement de ces opérations, il poussa son fauteuil vis-à-vis de son compagnon, et attendit qu'il voulût bien entamer la conversation. Mais les plans les plus habilement mûris sont souvent entravés au début même de leur exécution — et le restaurateur se trouva à quia dès les premiers mots que prononça son visiteur.

« Je vois que vous me connaissez, Bon-Bon » dit-il ; « ha ! ha ! ha ! — hé ! hé ! hé ! — hi ! hi ! hi ! — ho ! ho ! ho ! — hu ! hu ! hu ! » — et le diable, dépouillant tout à coup la sainteté de sa tenue, ouvrit dans toute son étendue un rictus allant d'une oreille à l'autre, de manière à déployer une rangée de dents ébréchées, semblables à des crocs ; et renversant sa tête en arrière, il s'abandonna à un long, bruyant, sardonique et infernal ricanement, pendant que le chien noir, se tapissant sur ses hanches, faisait vigoureusement chorus et que la chatte mouchetée, par la tangente, faisait le gros dos, et miaulait désespérément dans le coin le plus éloigné de l'appartement.

Notre philosophe se conduisit plus décemment : il était trop homme du monde pour rire, comme le chien, ou pour trahir, comme la chatte, sa terreur par des cris. Il faut avouer qu'il éprouva un léger étonnement, en voyant les lettres blanches qui formaient les mots Rituel Catholique sur le livre de la poche de son hôte changer instantanément de couleur et de sens, et en quelques secondes, à la place du premier titre, les mots Registre des condamnés flamboyer en caractères rouges. Cette circonstance renversante, lorsque Bon-Bon voulut répondre à la remarque de son visiteur, lui donna un air embarrassé, qui autrement sans doute aurait passé inaperçu.

« Oui, monsieur, » dit le philosophe, « oui, monsieur, pour parler franchement... je crois, sur ma parole, que vous êtes... le di... di... — C'est-à-dire, je crois... il me semble... j'ai quelque idée... quelque très faible idée... de l'honneur remarquable... »

« Oh ! — Ah ! — Oui ! — Très bien ! » interrompit Sa Majesté ; « n'en dites pas davantage. — Je comprends. » Et là-dessus, ôtant ses lunettes vertes, il en essuya soigneusement les verres avec la manche de son habit, et les mit dans sa poche.

Si l'incident du livre avait intrigué Bon-Bon, son étonnement s'accrut singulièrement au spectacle qui se présenta alors à sa vue. En levant les yeux avec un vif sentiment de curiosité, pour se rendre compte de la couleur de ceux de son hôte, il s'aperçut qu'ils n'étaient ni noirs, comme il avait cru — ni gris, comme on aurait pu l'imaginer — ni couleur noisette, ni bleus — ni même jaunes ou rouges — ni pourpres ni bleus — ni verts, — ni d'aucune autre couleur des cieux, de la terre, ou de la mer. Bref, Pierre Bon-Bon s'aperçut clairement, non seulement que Sa Majesté n'avait pas d'yeux du tout, mais il ne put découvrir aucun indice qu'il en ait jamais eu auparavant, — car à la place où naturellement il aurait dû y avoir des yeux, il y avait, je suis forcé de le dire, un simple morceau uni de chair morte.

Notre métaphysicien n'était pas homme à négliger de s'enquérir des sources d'un si étrange phénomène ; la réplique de Sa Majesté fut à la fois prompte, digne et fort satisfaisante.

« Des yeux ! mon cher monsieur Bon-Bon — des yeux ! avez-vous dit. — Oh ! — Ah ! Je conçois ! Eh, les ridicules imprimés qui circulent sur mon compte, vous ont sans doute donné une fausse idée de ma figure. Des yeux ! vrai ! — Des yeux, Pierre

Bon-Bon, font très bien dans leur véritable place — la tête, direz-vous ? Oui, la tête d'un ver. Pour vous ces instruments d'optique sont quelque chose d'indispensable — cependant je veux vous convaincre que ma vue est plus pénétrante que la vôtre. Voilà une chatte que j'aperçois dans le coin — une jolie chatte — regardez-la, — observez-la bien. Eh bien, Bon-Bon, voyez-vous les pensées — oui, dis-je, les pensées — les idées — les réflexions, qui s'engendrent dans son péricrâne ? Y êtes-vous ? Non, vous ne les voyez pas ! Eh bien, elle pense que nous admirons la longueur de sa queue, et la profondeur de son esprit. Elle en est à cette conclusion que je suis le plus distingué des ecclésiastiques, et que vous êtes le plus superficiel des métaphysiciens. Vous voyez donc que je ne suis pas tout à fait aveugle ; mais pour une personne de ma profession les yeux dont vous parlez ne seraient qu'un appendice embarrassant exposé à chaque instant à être crevé par une broche ou une fourche. Pour vous, je l'accorde, ces brimborions optiques sont indispensables. Tâchez, Bon-Bon, d'en bien user — moi, ma vue, c'est l'âme. »

Là dessus, l'étranger se servit du vin, et versant une pleine rasade à Bon-Bon, l'engagea à boire sans scrupule, comme s'il était chez lui.

« Un excellent livre que le vôtre, Pierre, » reprit Sa Majesté, en tapant familièrement sur l'épaule de notre ami, quand celui-ci eut déposé son verre après avoir exécuté à la lettre l'injonction de son hôte, « un excellent livre que le vôtre, sur mon honneur ! C'est un ouvrage selon mon cœur. Cependant, je crois qu'on pourrait trouver à redire à l'arrangement des matières, et beaucoup de vos opinions me rappellent Aristote. Ce philosophe était une de mes plus intimes connaissances. Je l'aimais autant pour

sa terrible mauvaise humeur que pour l'heureux tic qu'il avait de commettre des bévues. Il n'y a dans tout ce qu'il a écrit qu'une seule vérité solide, et encore la lui ai-je soufflée par pure compassion pour son absurdité. Je suppose, Pierre Bon-Bon, que vous savez parfaitement à quelle divine vérité morale je fais allusion ? »

« Je ne saurais dire... »

« Bah ! — Eh bien, c'est moi qui ai dit à Aristote, qu'en éternuant, les hommes éliminaient le superflu de leurs idées par la proboscide. »

« Ce qui est... — (Un hoquet) indubitablement le cas ! » dit le métaphysicien, en se versant une autre rasade de Mousseux, et en offrant sa tabatière aux doigts de son visiteur.

« Il y a eu Platon aussi, » continua Sa Majesté, en déclinant modestement la tabatière et le compliment qu'elle impliquait — « il y a eu Platon aussi, pour qui un certain temps j'ai ressenti toute l'affection d'un ami. Vous avez connu Platon, Bon-Bon ? — Ah ! non, je vous demande mille pardons. — Un jour il me rencontra à Athènes dans le Parthénon, et me dit qu'il était fort en peine de trouver une idée. Je l'engageai à émettre celle-ci : « ὁ νοῦς ἐστὶν ἄϋλος. » Il me dit qu'il le ferait, et rentra chez lui, pendant que je me dirigeais du côté des pyramides. Mais ma conscience me gourmanda d'avoir articulé une vérité, même pour venir en aide à un ami, et retournant en toute hâte à Athènes, je me trouvai derrière la chaire du philosophe au moment même où il écrivait le mot « ἄϋλος. » Donnant au λ (lambda) une chique-naude du bout du doigt, je le retournai sens dessus dessous. C'est ainsi qu'on lit aujourd'hui ce passage : « ὁ νοῦς ἐστὶν αὔγος. », et

c'est la, vous le savez, la doctrine fondamentale de sa métaphysique. »

« Avez-vous été à Rome ? demanda le restaurateur, en achevant sa seconde bouteille de Mousseux, et tirant du buffet une plus ample provision de Chambertin.

« Une fois seulement, monsieur Bon-Bon, rien qu'une fois. C'était l'époque », dit le diable, — comme s'il récitait quelque passage d'un livre, — « c'était l'époque où régna une anarchie de cinq ans, pendant laquelle la république, privée de tous ses mandataires, n'eut d'autre magistrature que celle des tribuns du peuple, qui n'étaient légalement revêtus d'aucune prérogative du pouvoir exécutif — c'est uniquement à cette époque, monsieur Bon-Bon, que j'ai été à Rome, et, comme je n'ai aucune accointance mondaine, je ne connais rien de sa philosophie. »

« Que pensez-vous de... (Un hoquet) que pensez-vous d'Épicure ? »

« Ce que je pense de celui-là ! » dit le diable, étonné, « vous n'allez pas, je pense, trouver quelque chose à redire dans Épicure ! Ce que je pense d'Épicure ! Est-ce de moi que vous voulez parler, monsieur ? — C'est moi qui suis Épicure ! Je suis le philosophe qui a écrit, du premier au dernier, les trois cents traités dont parle Diogène Laërce.

« C'est un mensonge ! » s'écria le métaphysicien ; car le vin lui était un peu monté à la tête.

« Très bien ! — Très bien, monsieur ! — Fort bien, en vérité, monsieur ! » dit Sa Majesté, évidemment peu flattée.

« C'est un mensonge ! » répéta le restaurateur, d'un ton dogmatique ; « c'est un (Un hoquet) mensonge ! »

« Bien, bien, vous avez votre idée ! » dit le diable pacifiquement ; et Bon-Bon, après avoir ainsi battu le diable sur ce sujet, crut qu'il était de son devoir d'achever une seconde bouteille de Chambertin.

« Comme je vous le disais, » reprit le visiteur, « comme je vous l'observais tout à l'heure, il y a quelques opinions outrées dans votre livre, monsieur Bon-Bon. Par exemple, qu'entendez-vous avec tout ce radotage sur l'âme ? Dites-moi, je vous prie, monsieur, qu'est-ce que l'âme ? »

« L'... (Un hoquet) — l'âme, » répondit le métaphysicien, en se reportant à son manuscrit, « c'est indubitablement... »

« Non, monsieur ! »

« Sans aucun doute... »

« Non, monsieur ! »

« Incontestablement... »

« Non, monsieur ! »

« Évidemment... »

« Non, monsieur ! »

« Sans contredit... »

« Non, monsieur ! »

« (Un hoquet) »

« Non, monsieur ! »

« Il est hors de doute que c'est un... »

« Non, monsieur, l'âme n'est pas cela du tout. » (Ici, le philosophe, lançant des regards foudroyants, se hâta d'en finir avec sa troisième bouteille de Chambertin.)

« Alors, (Un hoquet) dites-moi, monsieur, ce que c'est. »

« Ce n'est ni ceci ni cela, monsieur Bon-Bon, » répondit Sa Majesté, rêveuse. « J'ai goûté... je veux dire, j'ai connu de fort mauvaises âmes, et quelques-unes aussi — assez bonnes. » Ici, il fit claquer ses lèvres, et ayant inconsciemment laissé tomber sa main sur le volume de sa poche, il fut saisi d'un violent accès d'éternuement.

Il continua :

« Il y a eu l'âme de Cratinus — passable ; celle d'Aristophane, — un fumet tout à fait particulier ; celle de Platon — exquise — non pas votre Platon, mais Platon, le poète comique ; votre Platon aurait retourné l'estomac de Cerbère. Pouah ! — Voyons, encore ! Il y a eu Nœvius Andronicus, Plaute et Térence. Puis il y a eu Lucilius, Nason, et Quintus Flaccus, — ce cher Quintus ! comme je l'appelais, quand il me chantait un *seculare* pour m'amuser pendant que je le faisais rôtir, uniquement pour farcer, au bout d'une fourchette. Mais ces Romains manquent de saveur. Un Grec bien gras en vaut une douzaine, et puis cela se conserve, ce qu'on ne peut pas dire d'un Quirite. — Si nous tâtions de votre Sauterne. »

Bon-Bon s'était résigné à mettre en pratique le *nil admirari* ; il se mit en devoir d'apporter les bouteilles en question. Toutefois il

lui semblait entendre dans la chambre un bruit étrange, comme celui d'une queue qui remue. Quelque indécent que ce fût de la part de Sa Majesté, notre philosophe cependant ne fit semblant de rien ; — il se contenta de donner un coup de pied à son chien, en le priant de rester tranquille. Le visiteur continua :

« J'ai trouvé à Horace beaucoup du goût d'Aristote ; — vous savez que je suis amoureux fou de variété. Je n'aurais pas distingué Térence de Ménandre. Nason, à mon grand étonnement, n'était qu'un Nicandre déguisé. Virgile avait un fort accent de Théocrite. Martial me rappela Archiloque — et Tite-Live était un Polybe tout craché. »

Bon-Bon répliqua par un hoquet et Sa Majesté poursuivit :

« Mais, si j'ai un penchant, monsieur Bon-Bon, — si j'ai un penchant, c'est pour un philosophe. Cependant, laissez-moi vous le dire, monsieur, le premier dia... — pardon, je veux dire le premier monsieur venu, n'est pas apte à bien choisir son philosophe. Les longs ne sont pas bons ; et les meilleurs, s'ils ne sont pas soigneusement écalés, risquent bien de sentir un peu le rance, à cause de la bile.

« Écalés ? »

« Je veux dire : tirés de leur carcasse.

« Que pensez-vous d'un — (Un hoquet) — médecin ? »

« Ne m'en parlez pas ! — Horreur ! Horreur ! » (Ici Sa Majesté eut un violent haut-le-cœur.) Je n'en ai jamais tâté que d'un — ce scélérat d'Hippocrate ! Il sentait l'assa foetida. — Pouah ! Pouah ! Pouah ! — J'attrapai un abominable rhume en lui faisant prendre

un bain dans le Styx — et malgré tout il me donna le choléra morbus. »

« Oh ! le... (Hoquet) le misérable ! » éjacula Bon-Bon, « l'a... (Hoquet) l'avorton de boîte à pilules ! » et le philosophe versa une larme.

« Après tout, » continua le visiteur, « après tout, si un dia... si un homme comme il faut veut vivre, il doit avoir plus d'une corde à son arc. Chez nous une face grasse est un signe évident de diplomatie. »

« Comment cela ? »

« Vous savez, nous sommes quelquefois extrêmement à court de provisions. Vous ne devez pas ignorer que, dans un climat aussi chaud que le nôtre, il est souvent impossible de conserver une âme vivante plus de deux ou trois heures ; et quand on est mort, à moins d'être immédiatement mariné, (et une âme marinée n'est plus bonne) on sent — vous, comprenez, hein ! Il y a toujours à craindre la putréfaction, quand les âmes nous viennent par la voie ordinaire. »

« Bon... (Deux hoquets) — bon Dieu ! comment vous en tirez-vous ? »

Ici la lampe de fer commença à s'agiter avec un redoublement de violence, et le diable sursauta sur son siège. Cependant, après un léger soupir, il reprit contenance et se contenta de dire à notre héros à voix basse : « Je voulais vous dire, Pierre Bon-Bon, qu'il ne faut plus jurer. »

Le philosophe avala une autre rasade, pour montrer qu'il comprenait parfaitement et qu'il acquiesçait. Le visiteur continua :

« Hé bien, nous avons plusieurs manières de nous en tirer. La plupart d'entre nous crèvent de faim ; quelques-uns s'accommodent de la marinade ; pour ma part, j'achète mes âmes vivente corpore ; je trouve que, dans cette condition, elles se conservent assez bien. »

« Mais le corps !... (Un hoquet) le corps ! »

« Le corps, le corps ! qu'advient-il du corps ?.... Ah ! je conçois. Mais, monsieur, le corps n'a rien à voir dans la transaction. J'ai fait dans le temps d'innombrables acquisitions de cette espèce, et le corps n'en a jamais éprouvé le moindre inconvénient. Ainsi il y a eu Caïn et Nemrod, Néron et Caligula, Denys et Pisistrate, puis... un millier d'autres ; tous ces gens-là, dans la dernière partie de leur vie, n'ont jamais su ce que c'est que d'avoir une âme ; et cependant, monsieur, ils ont fait l'ornement de la société. N'y a-t-il pas à l'heure qu'il est un A... que vous connaissez aussi bien que moi ? N'est-il pas en possession de toutes ses facultés, intellectuelles et corporelles ? Qui donc écrit une meilleure épigramme ? Qui raisonne avec plus d'esprit ? Qui donc... ? Mais attendez. J'ai son contrat dans ma poche. »

Et ce disant, il produisit un portefeuille de cuir rouge, et en tira un certain nombre de papiers. Sur quelques-uns de ces papiers Bon-Bon saisit au passage les syllabes Machi... Maza... Robesp... et les mots Caligula, George, Elizabeth. Sa Majesté prit dans le nombre une bande étroite de parchemin, où elle lut à haute voix les mots suivants :

« En considération de certains dons intellectuels qu'il est inutile de spécifier, et en outre du versement d'un millier de louis d'or, moi soussigné, âgé d'un an et d'un mois, abandonne au por-

teur du présent engagement tous mes droits, titres et propriété sur l'ombre que l'on appelle mon âme. »

Signé : A...

(Ici Sa Majesté prononça un nom que je ne me crois pas autorisé à indiquer d'une manière moins équivoque.)

« Un habile homme, celui-là » reprit l'hôte ; « mais comme vous, monsieur Bon-Bon, il s'est mépris au sujet de l'âme. L'âme une ombre, vraiment ! L'âme une ombre ! Ha ! Ha ! Ha ! — Hé ! Hé ! Hé ! — Hu ! Hu ! Hu ! Vous imaginez-vous une ombre fricassée ? »

« M'imaginer... (Un hoquet) une ombre fricassée ! » s'écria notre héros, dont les facultés commençaient à s'illuminer de toute la profondeur du discours de Sa Majesté.

« M'imaginer une (Hoquet) ombre fricassée ! Je veux être damné (Un hoquet) Humph ! si j'étais un pareil — humph — nigaud ! Mon âme à moi, Monsieur... — humph !

« Votre âme à vous, Monsieur Bon-Bon. »

« Oui, monsieur... humph ! mon âme est... »

« Quoi, monsieur ? »

« N'est pas une ombre, certes ! »

« Voulez-vous dire par là... ? »

« Oui, monsieur, mon âme est... humph ! oui, monsieur. »

« Auriez-vous l'intention d'affirmer... ? »

« Mon âme est... humph !... particulièrement propre à... humph !... à être... »

« Quoi, monsieur ? »

« Cuite à l'étuvée. »

« Ha ! »

« Soufflée. »

« Eh ! »

« Fricassée. »

« Ah, bah ! »

« En ragoût ou en fricandeau — et tenez, mon excellent compère, je veux bien vous la céder... Humph !... un marché ! » Ici le philosophe tapa sur le dos de sa Majesté.

« Pouvais-je m'attendre à cela ? » dit celui-ci tranquillement, en se levant de son siège. Le métaphysicien écarquilla les yeux.

« Je suis fourni pour le moment, » dit Sa Majesté.

« Humph ! — Hein ? » dit le philosophe.

« Je n'ai pas de fonds disponibles. »

« Quoi ? »

« D'ailleurs, il serait malséant de ma part... »

« Monsieur ! »

« De profiter de... »

« Humph ! »

« De la dégoûtante et indécente situation où vous vous trouvez. »

Ici le visiteur s'inclina et disparut — il serait difficile de dire précisément de quelle façon. Mais dans l'effort habilement concerté que fit Bon-Bon pour lancer une bouteille à la tête du vilain, la mince chaîne qui pendait au plafond fut brisée, et le métaphysicien renversé tout de son long par la chute de la lampe.

LA CRYPTOGRAPHIE

Il nous est difficile d'imaginer un temps où n'ait pas existé, sinon la nécessité, au moins un désir de transmettre des informations d'individu à individu, de manière à déjouer l'intelligence du public ; aussi pouvons-nous hardiment supposer que l'écriture chiffrée remonte à une très haute antiquité. C'est pourquoi, De la Guilletière nous semble dans l'erreur, quand il soutient, dans son livre : « Lacédémone ancienne et moderne », que les Spartiates furent les inventeurs de la Cryptographie. Il parle des scytales, comme si elles étaient l'origine de cet art ; il n'aurait dû les citer que comme un des plus anciens exemples dont l'histoire fasse mention.

Les scytales étaient deux cylindres en bois, exactement semblables sous tous rapports. Le général d'une armée partant, pour une expédition, recevait des Éphores un de ces cylindres, et l'autre restait entre leurs mains. S'ils avaient quelque communication à se faire, une lanière étroite de parchemin était enroulée

autour de la scytale, de manière à ce que les bords de cette manière fussent exactement accolés l'un à l'autre. Alors on écrivait sur le parchemin dans le sens de la longueur du cylindre, après quoi on déroulait la bande, et on l'expédiait. Si par hasard, le message était intercepté, la lettre restait inintelligible pour ceux qui l'avaient saisie. Si elle arrivait intacte à sa destination, le destinataire n'avait qu'à en envelopper le second cylindre pour déchiffrer l'écriture. Si ce mode si simple de cryptographie est parvenu jusqu'à nous, nous le devons probablement plutôt aux usages historiques qu'on en faisait qu'à toute autre cause. De semblables moyens de communication secrète ont dû être contemporains de l'invention des caractères d'écriture.

Il faut remarquer, en passant, que dans aucun des traités de Cryptographie venus à notre connaissance, nous n'avons rencontré, au sujet du chiffre de la scytale, aucune autre méthode de solution que celles qui peuvent également s'appliquer à tous les chiffres en général. On nous parle, il est vrai, de cas où les parchemins interceptés ont été réellement déchiffrés ; mais on a soin de nous dire que ce fut toujours accidentellement. Voici cependant une solution d'une certitude absolue. Une fois en possession de la bande de parchemin, on n'a qu'à faire faire un cône relativement d'une grande longueur — soit de six pieds de long — et dont la circonférence à la base soit au moins égale à la longueur de la bande. On enroulera ensuite cette bande sur le cône près de la base, bord contre bord, comme nous l'avons décrit plus haut ; puis, en ayant soin de maintenir toujours les bords contre les bords, et le parchemin bien serré sur le cône, on le laissera glisser vers le sommet. Il est impossible, qu'en suivant ce procédé, quelques-uns des mots, ou quelques-unes des syllabes et des lettres, qui doivent se rejoindre, ne se rencontrent pas au point

du cône où son diamètre égale celui de la scytale sur laquelle le chiffre a été écrit. Et comme, en faisant parcourir à la bande toute la longueur du cône, on traverse tous les diamètres possibles, on ne peut manquer de réussir. Une fois que par ce moyen on a établi d'une façon certaine la circonférence de la scytale, on en fait faire une sur cette mesure, et l'on y applique le parchemin.

Il y a peu de personnes disposées à croire que ce n'est pas chose si facile que d'inventer une méthode d'écriture secrète qui puisse défier l'examen. On peut cependant affirmer carrément que l'ingéniosité humaine est incapable d'inventer un chiffre qu'elle ne puisse résoudre. Toutefois ces chiffres sont plus ou moins facilement résolus, et sur ce point il existe entre diverses intelligences des différences remarquables. Souvent, dans le cas de deux individus reconnus comme égaux pour tout ce qui touche aux efforts ordinaires de l'intelligence, il se rencontrera que l'un ne pourra démêler le chiffre le plus simple, tandis que l'autre ne trouvera presque aucune difficulté à venir à bout du plus compliqué. On peut observer que des recherches de ce genre exigent généralement une intense application des facultés analytiques ; c'est pour cela qu'il serait très utile d'introduire les exercices de solutions cryptographiques dans les Académies, comme moyens de former et de développer les plus importantes facultés de l'esprit.

Supposons deux individus, entièrement novices en cryptographie, désireux d'entretenir par lettres une correspondance intelligible à tout autre qu'à eux-mêmes, il est très probable qu'ils songeront du premier coup à un alphabet particulier, dont ils auront chacun la clef. La première combinaison qui se présentera à eux sera celle-ci, par exemple : prendre a pour z, b pour y, c pour

x, d pour n, etc. etc. ; c'est-à-dire, renverser l'ordre des lettres de l'alphabet. À une seconde réflexion, cet arrangement paraissant trop naturel, ils en adopteront un plus compliqué. Ils pourront, par exemple, écrire les 13 premières lettres de l'alphabet sous les 13 dernières, de cette façon :

et, ainsi placés, a serait pris pour n et n pour a, o pour b et b pour o, etc., etc. Mais cette combinaison ayant un air de régularité trop facile à pénétrer, ils pourraient se construire une clef tout à fait au hasard, par exemple :

Tant qu'une solution de leur chiffre ne viendra pas les convaincre de leur erreur, nos correspondants supposés s'en tiendront à ce dernier arrangement, comme offrant toute sécurité. Sinon, ils imagineront peut-être un système de signes arbitraires remplaçant les caractères usuels. Par exemple :

Une lettre composée de pareils signes aurait incontestablement une apparence fort rébarbative. Si toutefois ce système ne leur donnait pas pleine satisfaction, ils pourraient imaginer un alphabet toujours changeant, et le réaliser de cette manière :

Prenons deux morceaux de carton circulaires, différant de diamètre entre eux d'un demi-pouce environ. Plaçons le centre du plus petit carton sur le centre du plus grand, en les empêchant pour un instant de glisser ; le temps de tirer des rayons du centre commun à la circonférence du petit cercle, et de les étendre à celle du plus grand. Tirons vingt-six rayons, formant sur chaque carton vingt-six compartiments. Dans chacun de ces compartiments sur le cercle inférieur écrivons une des lettres de l'alphabet, qui se trouvera ainsi employé tout entier ; écrivons-les au hasard, cela vaudra mieux. Faisons la même chose sur le cercle su-

périeur. Maintenant faisons tourner une épingle à travers le centre commun, et laissons le cercle supérieur tourner avec l'épingle, pendant que le cercle inférieur est tenu immobile. Arrêtons la révolution du cercle supérieur, et écrivons notre lettre en prenant pour a la lettre du plus petit cercle qui correspond à l'a du plus grand, pour b, la lettre du plus petit cercle qui correspond au b du plus grand, et ainsi de suite. Pour qu'une lettre ainsi écrite puisse être lue par la personne à qui elle est destinée, une seule chose est nécessaire, c'est qu'elle ait en sa possession des cercles identiques à ceux que nous venons de décrire, et qu'elle connaisse deux des lettres (une du cercle inférieur et une du cercle supérieur) qui se trouvaient juxtaposées, au moment où son correspondant a écrit son chiffre. Pour cela, elle n'a qu'à regarder les deux lettres initiales du document qui lui serviront de clef. Ainsi, en voyant les deux lettres a m au commencement, elle en conclura qu'en faisant tourner ses cercles de manière à faire coïncider ces deux lettres, elle obtiendra l'alphabet employé.

À première vue, ces différents modes de cryptographie ont une apparence de mystère indéchiffrable. Il paraît presque impossible de démêler le résultat de combinaisons si compliquées. Pour certaines personnes en effet ce serait une extrême difficulté, tandis que pour d'autres qui sont habiles à déchiffrer, de pareilles énigmes sont ce qu'il y a de plus simple. Le lecteur devra se mettre dans la tête que tout l'art de ces solutions repose sur les principes généraux qui président à la fonction du langage lui-même, et que par conséquent il est entièrement indépendant des lois particulières qui régissent un chiffre quelconque, ou la construction de sa clef. La difficulté de déchiffrer une énigme cryptographique n'est pas toujours en rapport avec la peine qu'elle a coûtée, ou l'ingéniosité qu'a exigée sa construction. La

clef, en définitive, ne sert qu'à ceux qui sont au fait du chiffre ; la tierce personne qui déchiffre n'en a aucune idée. Elle force la serrure. Dans les différentes méthodes de cryptographie que j'ai exposées, on observera qu'il y a une complication graduellement croissante. Mais cette complication n'est qu'une ombre : elle n'existe pas en réalité. Elle n'appartient qu'à la composition du chiffre, et ne porte en aucune façon sur sa solution. Le dernier système n'est pas du tout plus difficile à déchiffrer que le premier, quelle que puisse être la difficulté de l'un ou de l'autre.

En discutant un sujet analogue dans un des journaux hebdomadaires de cette ville, il y a dix-huit mois environ, l'auteur de cet article a eu l'occasion de parler de l'application d'une méthode rigoureuse dans toutes les formes de la pensée, — des avantages de cette méthode — de la possibilité d'en étendre l'usage à ce que l'on considère comme les opérations de la pure imagination — et par suite de la solution de l'écriture chiffrée. Il s'est aventuré jusqu'à déclarer qu'il se faisait fort de résoudre tout chiffre, analogue à ceux dont je viens de parler, qui serait envoyé à l'adresse du journal. Ce défi excita, de la façon la plus inattendue, le plus vif intérêt parmi les nombreux lecteurs de cette feuille. Des lettres arrivèrent de toutes parts à l'éditeur ; et beaucoup de ceux qui les avaient écrites étaient si convaincus de l'im-pénétrabilité de leurs énigmes qu'ils ne craignirent pas de l'engager dans des paris à ce sujet. Mais en même temps, ils ne furent pas toujours scrupuleux sur l'article des conditions. Dans beaucoup de cas les cryptographies sortaient complètement des limites fixées. Elles employaient des langues étrangères. Les mots et les phrases se confondaient sans intervalles. On employait plusieurs alphabets dans un même chiffre. Un de ces messieurs, d'une conscience assez peu timorée, dans un chiffre composé de

barres et de crochets, étrangers à la plus fantastique typographie, alla jusqu'à mêler ensemble au moins sept alphabets différents, sans intervalles entre les lettres, ou même entre les lignes. Beaucoup de ces cryptographies étaient datées de Philadelphie, et plusieurs lettres qui insistaient sur le pari furent écrites par des citoyens de cette ville. Sur une centaine de chiffres, peut-être reçus en tout, il n'y en eut qu'un que nous ne parvînmes pas immédiatement à résoudre. Nous avons démontré que ce chiffre était une imposture — c'est-à-dire un jargon composé au hasard et n'ayant aucun sens. Quant à l'épître des sept alphabets, nous eûmes le plaisir d'ahurir son auteur par une prompte et satisfaisante traduction.

Le journal en question fut, pendant plusieurs mois, grandement occupé par ces solutions hiéroglyphiques et cabalistiques de chiffres qui nous venaient des quatre coins de l'horizon. Cependant à l'exception de ceux qui écrivaient ces chiffres, nous ne croyons pas qu'on eût pu, parmi les lecteurs du journal, en trouver beaucoup qui y vissent autre chose qu'une hâblerie fieffée. Nous voulons dire que personne ne croyait réellement à l'authenticité des réponses. Les uns prétendaient que ces mystérieux logogripes n'étaient là que pour donner au journal un air drôle, en vue d'attirer l'attention. Selon d'autres, il était plus probable que non seulement nous résolvions les chiffres, mais encore que nous composions nous-même les énigmes pour les résoudre. Comme les choses en étaient là, quand on jugea à propos d'en finir avec cette diablerie, l'auteur de cet article profita de l'occasion pour affirmer la sincérité du journal en question, — pour repousser les accusations de mystification dont il fut assailli, — et pour déclarer en son propre nom que les chiffres avaient tous été écrits de bonne foi, et résolus de même.

Voici un mode de correspondance secrète très ordinaire et assez simple. Une carte est percée à des intervalles irréguliers de trous oblongs, de la longueur des mots ordinaires de trois syllabes du type vulgaire. Une seconde carte est préparée identiquement semblable. Chaque correspondant a sa carte. Pour écrire une lettre, on place la carte percée qui sert de clef sur le papier, et les mots qui doivent former le vrai sens s'écrivent dans les espaces libres laissés par la carte.

Puis on enlève la carte, et l'on remplit les blancs de manière à obtenir un sens tout à fait différent du véritable. Le destinataire, une fois le chiffre reçu, n'a qu'à y appliquer sa propre carte, qui cache les mots superflus, et ne laisse paraître que ceux qui ont du sens. La principale objection à ce genre de cryptographie, c'est la difficulté de remplir les blancs de manière à ne pas donner à la pensée un tour peu naturel. De plus, les différences d'écriture qui existent entre les mots écrits dans les espaces laissés par la carte, et ceux que l'on écrit une fois la carte enlevée, ne peuvent manquer d'être découvertes par un observateur attentif.

On se sert quelquefois d'un paquet de cartes de cette façon : Les correspondants s'entendent, tout d'abord, sur un certain arrangement du paquet. Par exemple : on convient de faire suivre les couleurs dans un ordre naturel, les piques au dessus, les cœurs ensuite, puis les carreaux et les trèfles. Cet arrangement fait, on écrit sur la première carte la première lettre de son épître, sur la suivante, la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait épuisé les cinquante-deux cartes. On mêle ensuite le paquet d'après un plan concerté à l'avance. Par exemple : on prend les cartes du talon et on les place dessus, puis une du dessus que l'on met au talon, et ainsi de suite, un nombre de fois déterminé. Cela

fait, on écrit de nouveau cinquante-deux lettres, et l'on suit la même marche jusqu'à ce que la lettre soit écrite. Le correspondant, ce paquet reçu, n'a qu'à placer les cartes dans l'ordre convenu, et lire lettre par lettre les cinquante-deux premiers caractères. Puis il mêle les cartes de la manière susdite, pour déchiffrer la seconde série et ainsi de suite jusqu'à la fin. Ce que l'on peut objecter contre ce genre de cryptographie, c'est le caractère même de la missive. Un paquet de cartes ne peut manquer d'éveiller le soupçon, et c'est une question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux empêcher les chiffres d'être considérés comme tels que de perdre son temps à essayer de les rendre indéchiffrables, une fois interceptés. L'expérience démontre que les cryptographies les plus habilement construites, une fois suspectées, finissent toujours par être déchiffrées.

On pourrait imaginer un mode de communication secrète d'une sûreté peu commune ; le voici : les correspondants se munissent chacun de la même édition d'un livre — l'édition la plus rare est la meilleure — comme aussi le livre le plus rare. Dans la cryptographie, on emploie les nombres, et ces nombres renvoient à l'endroit qu'occupent les lettres dans le volume. Par exemple — on reçoit un chiffre qui commence ainsi : 121-6-8. On n'a alors qu'à se reporter à la page 121, sixième lettre à gauche de la page à la huitième ligne à partir du haut de la page. Cette lettre est la lettre initiale de l'épître — et ainsi de suite. Cette méthode est très sûre ; cependant il est encore possible de déchiffrer une cryptographie écrite d'après ce plan — et d'autre part une grande objection qu'elle encourt, c'est le temps considérable qu'exige sa solution, même avec le volume-clef.

Il ne faudrait pas supposer que la cryptographie sérieuse, comme moyen de faire parvenir d'importantes informations, a cessé d'être en usage de nos jours. Elle est communément pratiquée en diplomatie ; et il y a encore aujourd'hui des individus, dont le métier est celui de déchiffrer les cryptographies sous l'œil des divers gouvernements. Nous avons dit plus haut que la solution du problème cryptographique met singulièrement en jeu l'activité mentale, au moins dans les cas de chiffres d'un ordre plus élevé. Les bons cryptographes sont rares, sans doute ; aussi leurs services, quoique rarement réclamés, sont nécessairement bien payés.

Nous trouvons un exemple de l'emploi moderne de l'écriture chiffrée dans un ouvrage publié dernièrement par MM. Lea et Blanchard de Philadelphie : — « Esquisses des hommes remarquables de France actuellement vivants. » Dans une notice sur Berryer, il est dit qu'une lettre dressée par la Duchesse de Berri aux Légitimistes de Paris pour les informer de son arrivée, était accompagnée d'une longue note chiffrée, dont on avait oublié d'envoyer la clef. « L'esprit pénétrant de Berryer, » dit le biographe, « l'eut bientôt découverte. C'était cette phrase substituée aux 24 lettres de l'alphabet : — « Le gouvernement provisoire. »

Cette assertion que « Berryer eut bientôt découvert la phrase-clef, » prouve tout simplement que l'auteur de ces notices est de la dernière innocence en fait de science cryptographique. M. Berryer sans aucun doute arriva à découvrir la clef ; mais ce ne fut que pour satisfaire sa curiosité, une fois l'énigme résolue. Il ne se servit en aucune façon de la clef pour la déchiffrer. Il força la serrure.

Dans le compte-rendu du livre en question (publié dans le numéro d'avril de ce Magazine) nous faisons ainsi allusion à ce sujet.

« Les mots « Le gouvernement provisoire » sont des mots français, et la note chiffrée s'adressait à des Français. On pourrait supposer la difficulté beaucoup plus grande, si la clef avait été en langue étrangère ; cependant le premier venu qui voudra s'en donner la peine n'a qu'à nous adresser une note, construite dans le même système, et prendre une clef française, italienne, espagnole, allemande, latine ou grecque (ou en quelque dialecte que ce soit de ces langues) et nous nous engageons à résoudre l'énigme. »

Ce défi ne provoqua qu'une seule réponse, incluse dans la lettre suivante. Tout ce que nous reprochons à cette lettre, c'est que celui qui l'a écrite ait négligé de nous donner son nom en entier. Nous le prions de vouloir bien le faire au plus tôt, afin de nous laver auprès du public du soupçon qui s'attacha à la cryptographie du journal dont j'ai parlé plus haut — que nous nous donnions à nous-même des énigmes à déchiffrer. Le timbre de la lettre porte Stonington, Conn.

S..., Ct, 21 Juin, 1841.

À l'éditeur du Graham's Magazine.

Monsieur, — Dans votre numéro d'avril, où vous rendez compte de la traduction par M. Walsh des « Esquisses des hommes remarquables de France actuellement vivants », vous invitez vos lecteurs à vous adresser une note chiffrée, « dont la phrase-clef serait empruntée aux langues française, italienne, espagnole, allemande, latine ou grecque », et vous vous engagez à

la résoudre. Vos remarques ayant appelé mon attention sur ce genre de cryptographie, j'ai composé pour mon propre amusement les exercices suivants. Dans le premier la phrase-clef est en anglais — dans le second, en latin. Comme je n'ai pas vu (par le numéro de Mai) que quelqu'un de vos correspondants ait répondu à votre offre, je prends la liberté de vous envoyer ces chiffres, sur lesquels, si vous jugez qu'ils en valent la peine, vous pourrez exercer votre sagacité.

Respectueusement à vous,

S. D. L.

N 1.

Cauhiif aud ftd sdftirf ithot tacd wdde rdchtdr tiu fuaefshffheo fdoudf hetiusafhie tuis ied herhchriai fi aeiftdu wn sdaef it iuhfheo hiidohwid fi aen deodsf ths tiu itis hf iaf iuhoheaiin rdff hedr ; aer ftd auf it ftif fdoudfin oissiehoafheo hefdiihodeod taf wdde odeduaiin fdusdr ouasfiouastn. Saen fsdohdf it fdoudf iuhfheo idud weiie fi ftd aeohdeff ; fisd fhsdf a fiacdf tdar iaf fiacdr aer ftd ouie iuhffde isie ihft fisd herdihwid oiiiuh eo tiühr, atfdu ithot ftd tahu wdheo sdushffdr fi ouii aoahe, hetiusafhie oiiir wd fuaefshffdr ihft ihffid raeodu ftaf rhoicdun iir defid iefhi ftd aswiiifiun dshffid fatdin udaotdrhff rdffheafhie. Ounsfiouastn tiidedu siud suisduin dswuaodf ftifd sirdf it iuhfheo ithot aud uderdudridohwid iein wn sdaef it fisd desiacafium wdn ithot sawdf weiie ftd udai fhoehthoafhie it ftd ohstduf dssiindr fi hff sifdffiu.

N 2.

Ofoiioiiaso ortsii sov eodisoioe afduiostifoï ft iftvi si tri oistoiv oinïafetsorit ifeov rsri afotiiiiiv ridiiot irio rïvvio eovit atrotfetsoria

aioriti iitri tf oitovin tri aerifei ioreitit sov usttoi oioittstifo dfti af-
dooitior trso ifeov tri dfit otftfeov softriedi ft oistoiv oriofiforiti
suitei viireiitifo it tri iarfoisiti iiti trir uet otiiotiv uitfti rid io tri
eoviieeiiv rfasiieostr ft rii dftrit tfoeei.

La solution du premier de ces chiffres nous a donné assez de
peine. Le second nous a causé une difficulté extrême, et ce n'est
qu'en mettant en jeu toutes nos facultés que nous avons pu en ve-
nir à bout. Le premier se lit ainsi :

« Various are the methods which have been devised for trans-
mitting secret information from one individual to another by
means of writing, illegible to any except him for whom it was ori-
ginally destined ; and the art of thus secretly communicating in-
telligence has been generally termed cryptography. Many species
of secret writing were known to the ancients. Sometimes a slave's
head was shaved and the crown written upon with some indelible
colouring fluid ; after which the hair being permitted to grow
again, information could be transmitted with little danger that
discovery would ensue until the ambulatory epistle safely rea-
ched its destination. Cryptography, however pure, properly em-
braces those modes of writing which are rendered legible only by
means of some explanatory key which makes known the real si-
gnification of the ciphers employed to its possessor. »

La phrase-clef de cette cryptographie est : — « A word to the
wise is sufficient. »

La seconde se traduit ainsi :

« Nonsensical phrases and unmeaning combinations of
words, as the learned lexicographer would have confessed him-
self, when hidden under cryptographic ciphers, serve to perplex

the curious enquirer, and baffle penetration more completely than would the most profound apophtegms of learned philosophers. Abstruse disquisitions of the scolasts were they but presented before him in the undisguised vocabulary of his mother tongue... »

Le sens de la dernière phrase, on le voit, est suspendu. Nous nous sommes attaché à une stricte épellation. Par mégarde, la lettre d a été mise à la place de l dans le mot perplex.

La phrase-clef est celle-ci : « Suaviter in modo, fortiter in re. »

Dans la cryptographie ordinaire, comme on le verra par la plupart de celles dont j'ai donné des exemples, l'alphabet artificiel dont conviennent les correspondants s'emploie lettre pour lettre, à la place de l'alphabet usuel. Par exemple — deux personnes veulent entretenir une correspondance secrète. Elles conviennent avant de se séparer que le signe

Il s'agit de communiquer cette note :

« We must see you immediately upon a matter of great importance. Plots have been discovered, and the conspirators are in our hands. Hasten ! »

On écrirait ces mots :

§. °£[].. i†£ ?°°.*)[.&i £††') °)[[.☞ †, ;☞.][?°††☞[]'—.
 †&†[] :).£. (. ' *&]—†£.☞.*)'* [:. —†']†?☞)[†☞])☞. ?' †£☞ :)'*
 :)[. '.

Voilà qui a certainement une apparence fort compliquée, et paraîtrait un chiffre fort difficile à quiconque ne serait pas versé, en cryptographie. Mais on remarquera que a, par exemple, n'est

jamais représenté par un autre signe que), b par un autre signe que (et ainsi de suite. Ainsi, par la découverte, accidentelle ou non, d'une seule des lettres, la personne interceptant la missive aurait déjà un grand avantage, et pourrait appliquer cette connaissance à tous les cas où le signe en question est employé dans le chiffre.

D'autre part, les cryptographies, qui nous ont été envoyées par notre correspondant de Stonington, identiques en construction avec le chiffre résolu par Berryer, n'offrent pas ce même avantage.

Examinons par exemple la seconde de ces énigmes. Sa phrase-clef est : « Suaviter in modo, fortiter in re. »

Plaçons maintenant l'alphabet sous cette phrase, lettre sous lettre ; nous aurons :

De cette façon n représente deux lettres et e, o et t en représentent chacune trois, tandis que i et r n'en représentent pas moins de quatre. Treize caractères seulement jouent le rôle de tout l'alphabet. Il en résulte que le chiffre a l'air d'être un pur mélange des lettres e, o, t, r et i, cette dernière lettre prédominant surtout, grâce à l'accident qui lui fait représenter les lettres qui par elles-mêmes prédominent extraordinairement dans la plupart des langues — à savoir e et i.

Supposons une lettre de ce genre interceptée et la phrase-clef inconnue, on peut imaginer que l'individu qui essaiera de la déchiffrer arrivera, en le devinant, ou par tout autre moyen, à se convaincre qu'un certain caractère (i par exemple) représente la lettre e. En parcourant la cryptographie pour se confirmer dans cette idée, il n'y rencontrera rien qui n'en soit au contraire la né-

gation. Il verra ce caractère placé de telle sorte qu'il ne peut représenter un e. Par exemple, il sera fort embarrassé par les quatre i formant un mot entier, sans l'intervention d'aucune autre lettre, cas auquel, naturellement, ils ne peuvent tous être des e. On remarquera que le mot wise peut ainsi être formé. Nous le remarquons, nous, qui sommes en possession de la clef ; mais à coup sûr on peut se demander comment, sans la clef, sans connaître une seule lettre du chiffre, il serait possible à celui qui a intercepté la lettre de tirer quelque chose d'un mot tel que iiii.

Mais voici qui est plus fort. On pourrait facilement construire une phrase-clef, où un seul caractère représenterait six, huit ou dix lettres. Imaginons-nous le mot iiiiiiiiii se présentant dans une cryptographie à quelqu'un qui n'a pas la clef, ou si cette supposition est par trop scabreuse, supposons en présence de ce mot la personne même à qui le chiffre est adressé, et en possession de la clef. Que fera-t-elle d'un pareil mot ? Dans tous les manuels d'Algèbre on trouve la formule précise pour déterminer le nombre d'arrangements selon lesquels un certain nombre de lettres m et n peuvent être placées. Mais assurément aucun de mes lecteurs ne peut ignorer quelles innombrables combinaisons on peut faire avec ces dix i. Et cependant, à moins d'un heureux accident, le correspondant qui recevra ce chiffre devra parcourir toutes les combinaisons avant d'arriver au vrai mot, et encore quand il les aura toutes écrites, sera-t-il singulièrement embarrassé pour choisir le vrai mot dans le grand nombre de ceux qui se présenteront dans le cours de son opération.

Pour obvier à cette extrême difficulté en faveur de ceux qui sont en possession de la clef, tout en la laissant entière pour ceux à qui le chiffre n'est pas destiné, il est nécessaire que les corres-

pondants conviennent d'un certain ordre, selon lequel on devra lire les caractères qui représentent plus d'une lettre ; et celui qui écrit la cryptographie devra avoir cet ordre présent à l'esprit. On peut convenir, par exemple, que la première fois que l'i se présentera dans le chiffre, il représentera le caractère qui se trouve sous le premier i dans la phrase-clef, et la seconde fois, le second caractère correspondant au second i de la clef, etc., etc. Ainsi il faudra considérer quelle place chaque caractère du chiffre occupe par rapport au caractère lui-même pour déterminer sa signification exacte.

Nous disons qu'un tel ordre convenu à l'avance est nécessaire pour que le chiffre n'offre pas de trop grandes difficultés même à ceux qui en possèdent la clef. Mais on n'a qu'à regarder la cryptographie de notre correspondant de Stonington pour s'apercevoir qu'il n'y a observé aucun ordre, et que plusieurs caractères y représentent, dans la plus absolue confusion, plusieurs autres. Si donc, au sujet du gant que nous avons jeté au public en avril, il se sentait quelque velléité de nous accuser de fanfaronnade, il faudra cependant bien qu'il admette que nous avons fait honneur et au delà à notre prétention. Si ce que nous avons dit alors n'était pas dit suaviter in modo, ce que nous faisons aujourd'hui est au moins fait fortiter in re.

Dans ces rapides observations nous n'avons nullement essayé d'épuiser le sujet de la cryptographie ; un pareil sujet demanderait un in-folio. Nous n'avons voulu que mentionner quelques-uns des systèmes de chiffres les plus ordinaires. Il y a deux mille ans, Æneas Tacticus énumérait vingt méthodes distinctes, et l'ingéniosité moderne a fait faire à cette science beaucoup de progrès. Ce que nous nous sommes proposé surtout, c'est de suggé-

rer des idées, et peut-être n'avons-nous réussi qu'à fatiguer le lecteur. Pour ceux qui désireraient de plus amples informations à ce sujet, nous leur dirons qu'il existe des traités sur la matière par Trithemius, Cap. Porta, Vignère, et le P. Nicéron. Les ouvrages des deux derniers peuvent se trouver, je crois, dans la bibliothèque de Harvard University. Si toutefois on s'attendait à rencontrer dans ces Essais des règles pour la solution du chiffre, on pourrait se trouver fort désappointé. En dehors de quelques aperçus touchant la structure générale du langage, et de quelques essais minutieux d'application pratique de ces aperçus, le lecteur n'y trouvera rien à retenir qu'il ne puisse trouver dans son propre entendement.

DU PRINCIPE POÉTIQUE

En parlant du Principe poétique, je n'ai pas la prétention d'être ou complet ou profond. En discutant à l'aventure de ce qui constitue l'essence de ce qu'on appelle Poésie, le principal but que je me propose est d'appeler l'attention sur quelques-uns des petits poèmes anglais ou américains qui sont le plus de mon goût, ou qui ont laissé sur mon imagination l'empreinte la plus marquée. Par petits poèmes j'entends, naturellement, des poèmes de peu d'étendue. Et ici qu'on me permette, en commençant, de dire quelques mots d'un principe assez particulier, qui, à tort ou à raison, a toujours exercé une certaine influence sur les jugements critiques que j'ai portés sur la poésie. Je soutiens qu'il n'existe pas de long poème ; que cette phrase « un long poème » est tout simplement une contradiction dans les termes.

Il est à peine besoin d'observer qu'un poème ne mérite ce nom qu'autant qu'il émeut l'âme en l'élevant. La valeur d'un poème est en raison directe de sa puissance d'émouvoir et d'élever. Mais toutes les émotions, en vertu d'une nécessité psychique, sont transitoires. La dose d'émotion nécessaire à un poème pour justifier ce titre ne saurait se soutenir dans une composition d'une longue étendue. Au bout d'une demi-heure au plus, elle baisse, tombe ; — une révolusion s'opère — et dès lors le poème, de fait, cesse d'être un poème.

Ils ne sont pas rares, sans doute, ceux qui ont trouvé quelque difficulté à concilier cet axiome critique, « que le Paradis Perdu est à admirer religieusement d'un bout à l'autre » avec l'impossibilité absolue où nous sommes de conserver, durant la lecture entière, le degré d'enthousiasme que cet axiome suppose. En réalité, ce grand ouvrage ne peut être réputé poétique, que si, perdant de vue cette condition vitale exigée de toute œuvre d'art, l'Unité, nous le considérons simplement comme une série de petits poèmes détachés. Si, pour sauver cette Unité, — la totalité d'effet ou d'impression qu'il produit — nous le lisons (comme il le faudrait alors) tout d'un trait, le seul résultat de cette lecture, c'est de nous faire passer alternativement de l'enthousiasme à l'abattement. À certain passage, où nous sentons une véritable poésie, succèdent, inévitablement, des platitudes qu'aucun préjugé critique ne saurait nous forcer d'admirer ; mais si, après avoir parcouru l'ouvrage en son entier, nous le relisons, laissant de côté le premier livre pour commencer par le second, nous serons tout surpris de trouver maintenant admirable ce qu'auparavant nous condamnions — et condamnable ce qu'auparavant nous ne pouvions trop admirer. D'où il suit, que l'effet final, total et absolu du

poème épique, le meilleur même qui soit sous le soleil, est nul — c'est là un fait incontestable.

Si nous passons à l'Iliade, à défaut de preuves positives, nous avons au moins d'excellentes raisons de croire que, dans l'intention de son auteur, elle ne fut qu'une série de pièces lyriques ; si l'on veut y voir une intention épique, tout ce que je puis dire alors, c'est que l'œuvre repose sur un sentiment imparfait de l'art. L'épopée moderne est une imitation de ce prétendu modèle épique ancien, mais une imitation maladroite et aveugle. Mais le temps de ces méprises artistiques est passé. Si, à certaine époque, un long poème a pu être réellement populaire — ce dont je doute — il est certain du moins qu'il ne peut plus l'être désormais.

Que l'étendue d'une œuvre poétique soit, toutes choses égales d'ailleurs, la mesure de son mérite, c'est là sans doute une proposition assez absurde — quoique nous en soyons redevables à nos Revues trimestrielles. Assurément, il ne peut y avoir dans la pure étendue, abstractivement considérée dans le pur volume d'un livre, rien qui ait pu exciter une admiration si prolongée de la part de ces taciturnes pamphlets ! Une montagne, sans doute, par le seul sentiment de grandeur physique qu'elle éveille, peut nous inspirer l'émotion du sublime ; mais quel est l'homme qui soit impressionné de cette façon par la grandeur matérielle de la Colombiade même ? Les Revues du moins ne nous ont pas encore appris le moyen de l'être. Il est vrai qu'elles ne nous disent pas crûment que nous devons estimer Lamartine au pied carré, ou Pollock à la livre ; — et cependant quelle autre conclusion tirer de leurs continuelles rodomontades sur « l'effort soutenu du génie » ? Si par « un effort soutenu un petit monsieur a accouché d'un épique, nous sommes tout disposés à lui tenir franchement

compte de l'effort — si toutefois cela en vaut la peine ; mais qu'il nous soit permis de ne pas juger de l'œuvre sur l'effort. Il faut espérer que le sens commun, à l'avenir, aimera mieux juger une œuvre d'art par l'impression et l'effet produits, que par le temps qu'elle met à produire cet effet ou la somme d'« effort soutenu » qu'il a fallu pour réaliser cette impression. La vérité est que la persévérance est une chose, et le génie une autre, et toutes les Quarterlies de la Chrétienté ne parviendront pas à les confondre. En attendant, on ne peut se refuser à reconnaître l'évidence de ma proposition et celle des considérations qui l'appuient. En tous cas, si elles passent généralement pour des erreurs condamnables, il n'y a pas là de quoi compromettre gravement leur vérité.

D'autre part, il est clair qu'un poème peut pécher par excès de brièveté. Une brièveté excessive dégénère en épigramme. Un poème trop court peut produire çà et là un vif et brillant effet ; mais non un effet profond et durable. Il faut à un sceau un temps de pression suffisant pour s'imprimer sur la cire. Béranger a écrit quantité de choses piquantes et émouvantes, mais en général ce sont choses trop légères pour s'imprimer profondément dans l'attention publique, et ainsi, les créations de son imagination, comme autant de plumes aériennes, n'ont apparu que pour être emportées par le vent.

Un remarquable exemple de ce que peut produire une brièveté exagérée pour compromettre un poème et l'empêcher de devenir populaire, c'est l'exquise petite Sérénade que voici :

Je m'éveille de rêver de toi
Dans le premier doux sommeil de la nuit,
Lorsque les vents respirent tout bas,

Et que rayonnent les brillantes étoiles.
Je m'éveille de rêver de toi,
Et un esprit dans mes pieds
M'a conduit — qui sait comment ?
Vers la fenêtre de ta chambre, douce amie !
Les brises vagabondes se pâment
Sur ce sombre, ce silencieux courant ;
Les odeurs du champac s'évanouissent
Comme de douces pensées dans un rêve ;
La complainte du rossignol
Meurt sur son cœur,
Comme je dois mourir sur le tien,
Ô bien-aimée que tu es !
Oh ! soulève-moi du gazon !
Je meurs, je m'évanouis, je succombe !
Laisse ton amour en baisers pleuvoir
Sur mes lèvres et mes paupières pâles !
Ma joue est froide et blanche, hélas !
Mon cœur bat fort et vite ;
Oh ! presse-le encore une fois tout contre le tien,
Où il doit se briser enfin.

Ces vers ne sont peut-être familiers qu'à peu de lecteurs ; et cependant ce n'est pas moins qu'un poète comme Shelley qui les a écrits. Tout le monde appréciera cette chaleur d'une imagination en même temps si délicate et si éthérée ; mais personne ne la sentira aussi pleinement que celui qui vient de sortir des doux rêves de la bien-aimée pour se baigner dans l'air parfumé d'une nuit d'été australe.

Un des poèmes les plus achevés de Willis, le meilleur assurément à mon avis qu'il ait jamais écrit, a dû sans doute à ce même excès de brièveté de ne pas occuper la place qui lui est due tant aux yeux des critiques que devant l'opinion populaire.

Les ombres s'étendaient le long de Broadway,
Proche était l'heure du crépuscule,
Et lentement une belle dame
S'y promenait dans son orgueil.
Elle se promenait seule ; mais invisibles,
Des esprits marchaient à son côté.
Sous ses pieds la Paix charmait la terre,
Et l'Honneur enchantait l'air ;
Tous ceux qui passaient la regardaient avec complaisance,
Et l'appelaient bonne autant que belle,

Car tout ce que Dieu lui avait donné
Elle le conservait avec un soin jaloux.
Elle gardait avec soin ses rares beautés
Des amoureux chauds et sincères —
Son cœur pour tout était froid, excepté pour l'or,
Et les riches ne venaient pas lui faire la cour ; —
Mais quel honneur pour des charmes à vendre,
Si les prêtres se chargent du marché !
Maintenant elle marchait, vierge encore plus belle.
Vierge éthérée, pâle comme un lis :
Et elle avait maintenant une compagnie invisible
Capable de désespérer l'âme —
Entre le besoin et le mépris elle marchait délaissée,
Et rien ne pouvait la sauver.
Aucun pardon maintenant ne peut rasséréner son front

De la paix de ce monde, pour prier ;
Car pendant que la prière égarée de l'amour s'est dissipée dans
l'air,
Son cœur de femme s'est donné libre carrière !
Mais le péché pardonne par Christ dans le ciel
Sera toujours maudit par l'homme !

Nous avons quelque peine à reconnaître dans cette composition le Willis qui a écrit tant de « vers de société. » Non seulement elle est richement idéale ; mais les vers en sont pleins d'énergie, et respirent une chaleur, une sincérité de sentiment évidente, que nous chercherions en vain dans tous les autres ouvrages de l'auteur.

Pendant que la manie épique — l'idée que pour avoir du mérite en poésie, la prolixité est indispensable — disparaissait peu à peu depuis quelques années de l'esprit du public, en vertu même de son absurdité, nous voyions lui succéder une autre hérésie d'une fausseté trop palpable pour être longtemps tolérée ; mais qui, pendant la courte période qu'elle a déjà duré, a plus fait à elle seule pour la corruption de notre littérature poétique que tous ses autres ennemis à la fois. Je veux dire l'hérésie du Didactique. Il est reçu, implicitement et explicitement, directement et indirectement, que la dernière fin de toute Poésie est la Vérité. Tout poème, dit-on, doit inculquer une morale, et c'est par cette morale qu'il faut apprécier le mérite poétique d'un ouvrage. Nous autres Américains surtout, nous avons patronné cette heureuse idée, et c'est particulièrement à nous, Bostoniens, qu'elle doit son entier développement. Nous nous sommes mis dans la tête, qu'écrire un poème uniquement pour l'amour de la poésie, et reconnaître que tel a été notre dessein en l'écrivant, c'est avouer

que le vrai sentiment de la dignité et de la force de la poésie nous fait radicalement défaut — tandis qu'en réalité, nous n'aurions qu'à rentrer un instant en nous-mêmes, pour découvrir immédiatement qu'il n'existe et ne peut exister sous le soleil d'œuvre plus absolument estimable, plus suprêmement noble, qu'un vrai poème, un poème per se, un poème, qui n'est que poème et rien de plus, un poème écrit pour le pur amour de la poésie.

Avec tout le respect que j'ai pour la Vérité, respect aussi grand que celui qui ait jamais pu faire battre une poitrine humaine, je voudrais cependant limiter, en une certaine mesure, ses moyens d'inculcation. Je voudrais les limiter pour les renforcer, au lieu de les affaiblir en les multipliant. Les exigences de la Vérité sont sévères. Elle n'a aucune sympathie pour les fleurs de l'imagination. Tout ce qu'il y a de plus indispensable dans le Chant est précisément ce dont elle a le moins affaire. C'est la réduire à l'état de pompeux paradoxe que de l'enguirlander de perles et de fleurs. Une vérité, pour acquérir toute sa force, a plutôt besoin de la sévérité que des efflorescences du langage. Ce qu'elle veut, c'est que nous soyons simples, précis, élégants ; elle demande de la froideur, du calme, de l'impassibilité. En un mot, nous devons être à son égard, autant qu'il est possible, dans l'état d'esprit le plus directement opposé à l'état poétique. Bien aveugle serait celui qui ne saisirait pas les différences radicales qui creusent un abîme entre les moyens d'action de la vérité et ceux de la poésie.

Il faudrait être irrémédiablement enragé de théorie, pour persister, en dépit de ces différences, à essayer de réconcilier l'irréconciliable antipathie de la Poésie et de la Vérité.

Si nous divisons le monde de l'esprit en ses trois parties les plus visiblement distinctes, nous avons l'Intellect pur, le Goût et

le Sens moral. Je mets le Goût au milieu, parce que c'est précisément la place qu'il occupe dans l'esprit. Il se relie intimement aux deux extrêmes, et n'est séparé du Sens moral que par une si faible différence qu'Aristote n'a pas hésité à mettre quelques-unes de ses opérations au nombre des vertus mêmes. Cependant, l'office de chacune de ces facultés se distingue par des caractères suffisamment tranchés. De même que l'Intellect recherche le Vrai, le Goût nous révèle le Beau, et le Sens moral ne s'occupe que du Devoir. Pendant que la Conscience nous enseigne l'obligation du Devoir, et que la Raison nous en montre l'utilité, le Goût se contente d'en déployer les charmes, déclarant la guerre au Vice uniquement sur le terrain de sa difformité, de ses disproportions, de sa haine pour la convenance, la proportion, l'harmonie, en un mot pour la Beauté.

Un immortel instinct, ayant des racines profondes dans l'esprit de l'homme, c'est donc le sentiment du Beau. C'est ce sentiment qui est la source du plaisir qu'il trouve dans les formes infinies, les sons, les odeurs, les sensations.

Et de même que le lis se reproduit dans l'eau du lac, ou les yeux d'Amaryllis dans son miroir, ainsi nous trouvons dans la simple reproduction orale ou écrite de ces formes, de ces sons, de ces couleurs, de ces odeurs une double source de plaisir. Mais cette simple reproduction n'est pas la poésie. Celui qui se contente de chanter, même avec le plus chaud enthousiasme, ou de reproduire avec la plus vivante fidélité de description les formes, les sons, les odeurs, les couleurs et les sentiments qui lui sont communs avec le reste de l'humanité, celui-là, dis-je, n'aura encore aucun droit à ce divin nom de poète. Il lui reste encore quelque chose à atteindre. Nous sommes dévorés d'une soif inex-

tinguible, et il ne nous a pas montré les sources cristallines seules capables de la calmer. Cette soif fait partie de l'Immortalité de l'homme. Elle est à la fois une conséquence et un signe de son existence sans terme. Elle est le désir de la phalène pour l'étoile. Elle n'est pas seulement l'appréciation des Beautés qui sont sous nos yeux, mais un effort passionné pour atteindre la Beauté d'en haut. Inspirés par une prescience extatique des gloires d'au delà du tombeau, nous nous travaillons, en essayant au moyen de mille combinaisons, au milieu des choses et des pensées du Temps, d'atteindre une portion de cette Beauté dont les vrais éléments n'appartiennent peut-être qu'à l'éternité. Alors, quand la Poésie, ou la Musique, la plus enivrante des formes poétiques, nous a fait fondre en larmes, nous pleurons, non, comme le suppose l'Abbé Gravina, par excès de plaisir, mais par suite d'un chagrin positif, impétueux, impatient, que nous ressentons de notre impuissance à saisir actuellement, pleinement sur cette terre, une fois et pour toujours, ces joies divines et enchanteresses, dont nous n'atteignons, à travers le poème, ou à travers la musique, que de courtes et vagues lueurs.

C'est cet effort suprême pour saisir la Beauté surnaturelle — effort venant d'âmes normalement constituées — qui a donné au monde tout ce qu'il a jamais été capable à la fois de comprendre et de sentir en fait de poésie.

Naturellement, le Sentiment poétique peut revêtir différents modes de développement — la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Danse — la Musique surtout — et dans un sens tout spécial, et fort large, l'art des Jardins. Notre sujet doit se borner à envisager la manifestation du sentiment poétique par le langage. Et ici qu'on me permette de dire quelques mots du rythme. Je me

contenterai d'affirmer que la Musique, dans ses différents modes de mesure, de rythme et de rime, a en poésie une telle importance que ce serait folie de vouloir se passer de son secours, — sans m'arrêter à rechercher ce qui en fait l'essence absolue. C'est peut-être en Musique que l'âme atteint de plus près la grande fin à laquelle elle aspire si violemment, quand elle est inspirée par le Sentiment poétique — la création de la Beauté surnaturelle. Il se peut que cette fin sublime soit en réalité de temps en temps atteinte ici-bas. Il nous est arrivé souvent de sentir, tout frémissant de volupté, qu'une harpe terrestre venait de faire vibrer des notes non inconnues des anges. Aussi est-il indubitable que c'est dans l'union de la Poésie et de la Musique, dans son sens populaire, que nous trouverons le plus large champ pour le développement des facultés poétiques. Les anciens Bardes et Minnesingers avaient des avantages dont nous ne jouissons plus — et Thomas Moore, chantant ses propres poésies, achevait ainsi fort légitimement de leur donner leur véritable caractère de poèmes.

Pour récapituler, je définirais donc en peu de mots la poésie du langage : une Création rythmique de la Beauté. Son seul arbitre est le Goût. Le Goût n'a avec l'Intellect ou la Conscience que des relations collatérales. Il ne peut qu'accidentellement avoir quelque chose de commun soit avec le Devoir soit avec la Vérité.

Quelques mots d'explication, cependant. Ce plaisir, qui est à la fois le plus pur, le plus élevé et le plus intense des plaisirs, vient, je le soutiens, de la contemplation du Beau. Ce n'est que dans la contemplation de la Beauté qu'il nous est possible d'atteindre cette élévation enivrante, cette émotion de l'âme, que nous reconnaissons comme le sentiment poétique, et qui se distingue si facilement de la Vérité, qui est la satisfaction de la Raison, et de

la Passion, qui est l'émotion du cœur. C'est donc la Beauté — en comprenant dans ce mot le sublime — qui est l'objet du poème, en vertu de cette simple règle de l'Art, que les effets doivent jaillir aussi directement que possible de leurs causes : — personne du moins n'a osé nier que l'élévation particulière dont nous parlons soit un but plus facilement atteint dans un poème. Il ne s'ensuit nullement, toutefois, que les excitations de la Passion, ou les préceptes du Devoir ou même les leçons de la Vérité ne puissent trouver place dans un poème et avec avantage ; tout cela peut, accidentellement, servir de différentes façons le dessein général de l'ouvrage ; — mais le véritable artiste trouvera toujours le moyen de les subordonner à cette Beauté qui est l'atmosphère et l'essence réelle du Poème.

Je ne saurais mieux commencer la série des quelques poèmes sur lesquels je veux appeler l'attention, qu'en citant le Poème de l'Épave de M. Longfellow.

Le jour est parti, et les ténèbres
Tombent des ailes de la Nuit,
Comme une plume tombe emportée
De l'aile d'un Aigle dans son vol.

J'aperçois les lumières du village
Luire à travers la pluie et la brume,
Et un sentiment de tristesse m'envahit,
Auquel mon âme ne peut résister ;
Un sentiment de tristesse et d'angoisse
Qui n'a rien de la douleur,
Et qui ne ressemble au chagrin
Que comme le brouillard ressemble à la pluie.
Viens, lis-moi quelque poème,

Quelque simple lai, dicté par le cœur.
Qui calmera cette émotion sans repos,
Et bannira les pensées du jour.
Non pas des grands maîtres anciens,
Ni des bardes-sublimes
Dont l'écho des pas lointains retentit
À travers les corridors du temps.
Car, de même que les accords d'une musique martiale,
Leurs puissantes pensées suggèrent
Les labeurs et les fatigues sans fin de la vie ;
Et ce soir j'aspire au repos.
Lis-moi dans quelque humble poète,
Dont les chants ont jailli de son cœur,
Comme les averses jaillissent des nuages de l'été,
Ou les larmes des paupières ;

 Qui à travers de longs jours de labeur
Et des nuits sans repos,
N'a cessé d'entendre en son âme la musique
De merveilleuses mélodies.
De tels chants ont le pouvoir d'apaiser
La pulsation sans repos du souci,
Et descendent comme la bénédiction
Qui suit la prière.
Puis lis, dans le volume favori,
Le poème de ton choix,
Et prête à la rime du poète
La beauté de ta voix.
Et la nuit se remplira de musique,
Et les soucis qui infestent le jour

Replieront leurs tentes comme les Arabes,
Et s'enfuiront aussi silencieux.

Sans beaucoup de frais d'imagination, ces vers ont été admirés à bon droit pour leur délicatesse d'expression. Quelques-unes des images ont beaucoup d'effet. Il ne se peut rien de meilleur que :

.... ces bardes sublimes,
Dont l'écho des pas lointains retentit
À travers les corridors du Temps

L'idée du dernier quatrain est aussi très saisissante. Toutefois, le poème dans son ensemble, est surtout admirable par la gracieuse insouciance de son mètre, si bien en rapport avec le caractère des sentiments, et surtout avec le laisser-aller du ton général. Il a été longtemps de mode de regarder ce laisser-aller, ce naturel dans le style littéraire, comme un naturel purement apparent — et en réalité comme un point difficile à atteindre. Mais il n'en est point ainsi : — un ton naturel n'est difficile qu'à celui qui s'appliquerait à l'éviter toujours, à être toujours en dehors de la nature.

Un auteur n'a qu'à écrire avec l'entendement ou avec l'instinct, pour que le ton dans la composition soit toujours celui qui plaira à la masse des lecteurs — et naturellement, il doit continuellement varier avec le sujet. L'écrivain qui, d'après la mode de la *North American Review*, serait toujours, en toute occasion, uniquement serein, sera nécessairement, en beaucoup de cas, simplement niais, ou stupide ; et il n'a pas plus de droit à être considéré comme un auteur facile ou naturel qu'un exquis Cockney, ou la Beauté qui dort dans des chefs-d'œuvre de cire.

Parmi les petits poèmes de Bryant, aucun ne m'a plus fortement impressionné que celui qui est intitulé Juin. Je n'en cite qu'une partie :

Là, à travers les longues, longues heures d'été,
La lumière d'or s'épandrait,
Et des jeunes herbes drues et des groupes de fleurs
Se dresseraient dans leur beauté ;
Le loriot construirait son nid et dirait
Sa chanson d'amour, tout près de mon tombeau ;
Le nonchalant papillon
S'arrêterait là, et là on entendrait
La bonne ménagère abeille, et l'oiseau-mouche,
Et les cris joyeux à midi,
Qui viennent du village,
Ou les chansons des jeunes filles, sous la lune,
Mêlées d'un éclat de rire de fée !
Et dans la lumière du soir,
Les amoureux fiancés se promenant en vue
De mon humble monument !
Si mes vœux étaient comblés, la scène gracieuse qui m'entoure
Ne connaîtrait pas de plus triste vue ni de plus triste bruit.
Je sais, je sais que je ne verrais pas
Les glorieuses merveilles de la saison ;
Son éclat ne rayonnerait pas pour moi,
Ni sa fantastique musique ne s'épandrait ;
Mais si autour du lieu de mon sommeil

Les amis que j'aime venaient pleurer,
Ils n'auraient point hâte de s'en aller :
De douces brises, et la chanson, et la lumière, et la fleur

Les retiendraient près de ma tombe.
Tout cela à leurs cœurs attendris porterait
La pensée de ce qui a été,
Et leur parlerait de celui qui ne peut partager
La joie de la scène qui l'entoure ;
De celui pour qui toute la part de la pompe qui remplit
Le circuit des collines embellies par l'été,
Est : — que son tombeau est vert ;
Et ils désireraient profondément, pour la joie de leurs cœurs,
Entendre encore une fois sa voix vivante.

Le courant rythmique ici est, pour ainsi dire, voluptueux ; on ne saurait lire rien de plus mélodieux. Ce poème m'a toujours causé une remarquable impression. L'intense mélancolie qui perce, malgré tout, à la surface des gracieuses pensées du poète sur son tombeau, nous fait tressaillir jusqu'au fond de l'âme — et dans ce tressaillement se retrouve la plus véritable élévation poétique. L'impression qu'il nous laisse est celle d'une voluptueuse tristesse. Si, dans les autres compositions qui vont suivre, on rencontre plus ou moins apparent un ton analogue à celui-là, il est bon de se rappeler que cette teinte accusée de tristesse est inséparable (comment ou pourquoi ? je ne le sais) de toutes les manifestations de la vraie Beauté. Mais c'est comme dit le poète :

Un sentiment de tristesse et d'angoisse
Qui n'a rien de la douleur,
Et qui ne ressemble au chagrin,
Que comme le brouillard ressemble à la pluie.

Cette teinte apparaît clairement même dans un poème cependant si plein de fantaisie et de brio, le Toast d'Edward Coote Pinkney.

Je remplis cette coupe à celle qui est faite
De beauté seule —
Une femme, de son gracieux sexe
L'évident parangon ;
À qui les plus purs éléments
Et les douces étoiles ont donné
Une forme si belle que, semblable à l'air,
Elle est moins de la terre que du ciel.
Chacun de ses accents est une musique qui lui est propre,
Semblables à ceux des oiseaux du matin,
Et quelque chose de plus que la mélodie
Habite toujours en ses paroles ;
Elles sont la marque de son cœur,
Et de ses lèvres elles coulent
Comme on peut voir les abeilles chargées
Sortir de la rose.

Les affections sont comme des pensées pour elle,
La mesure de ses heures ;
Ses sentiments ont la fragrance,
La fraîcheur des jeunes fleurs ;
Et d'aimables passions, souvent changeantes,
La remplissent si bien, qu'elle semble
Tour à tour leur propre image —
L'idole des années écoulées !
De sa brillante face un seul regard tracera
Un portrait sur la cervelle,
Et de sa voix dans les cœurs qui font écho
Un long retentissement doit demeurer ;
Mais le souvenir, tel que celui qui me reste d'elle,
Me la rend si chère,

Qu'à l'approche de la mort mon dernier soupir
Ne sera pas pour la vie, mais pour elle.
J'ai rempli cette coupe à celle qui est faite
De beauté seule,
Une femme de son gracieux sexe
L'évident parangon —
À elle ! Et s'il y avait sur terre
Un peu plus de pareils êtres,
Cette vie ne serait plus que poésie,
Et la lassitude un mot !

Ce fut le malheur de M Pinkney d'être né trop loin dans le sud. S'il avait été un Nouvel Englander, il est probable qu'il eût été mis au premier rang des lyriques américains par cette magnanime cabale qui a si longtemps tenu dans ses mains les destinées de la littérature américaine, en dirigeant ce qu'on appelle la *North American Review*. Le poème que nous venons de citer est d'une beauté toute spéciale ; quant à l'élévation poétique qui s'y trouve, elle se rattache surtout à notre sympathie pour l'enthousiasme du poète. Nous lui pardonnons ses hyperboles en considération de la chaleur évidente avec laquelle elles sont exprimées.

Je n'avais nullement le dessein de m'étendre sur les mérites des morceaux que je devais vous lire. Ils parlent assez éloquemment pour eux-mêmes. Dans ses *Avertissements du Parnasse*, Boccacini nous raconte que Zoïle faisant un jour devant Apollon une critique amère d'un admirable livre, le Dieu l'interrogea sur les beautés de l'ouvrage. Zoïle répondit qu'il ne s'occupait que des défauts. Sur quoi, Apollon, lui mettant en main un sac de blé non vanné, le condamna pour sa punition à en enlever toute la paille.

Cette fable s'adresse admirablement aux critiques — mais je ne suis pas bien sûr que le Dieu fût dans son droit. Il me semble qu'il se méprenait grossièrement sur les vraies limites des devoirs de la critique. L'excellence, dans un poème surtout, participe du caractère de l'axiome, et n'a besoin que d'être présentée pour être évidente par elle-même. Ce n'est plus de l'excellence, si elle a besoin d'être démontrée telle ; — et par conséquent faire trop particulièrement ressortir les mérites d'une œuvre d'Art, c'est admettre que ce ne sont pas des mérites.

Parmi les Mélodies de Thomas Moore, il y en a une dont le remarquable caractère poétique semble avoir fort singulièrement échappé à l'attention. Je fais allusion aux vers qui commencent ainsi : « Viens, repose sur cette poitrine », et dont l'intense énergie d'expression n'est surpassée par aucun endroit de Byron. Il y a deux de ces vers, où le sentiment semble condenser dans toute sa puissance la divine passion de l'Amour — sentiment qui peut-être a trouvé son écho dans plus de cœurs et des cœurs plus passionnés qu'aucun autre de ceux qu'ait jamais exprimés la parole humaine.

Viens, repose sur cette poitrine, ma pauvre biche blessée,
Quoique le troupeau t'ait délaissée, tu as encore, ici ta demeure ;
Ici encore tu trouveras le sourire, qu'aucun nuage ne peut obscurcir
Un cœur et une main à toi jusqu'à la fin.

Oh ! pourquoi l'amour a-t-il été fait, s'il ne reste pas le même
Dans la joie et le tourment, dans la gloire et la honte ?
Je ne sais pas, je ne demande pas, si ton cœur est coupable ;
Je ne sais qu'une chose, c'est que je t'aime, quelle que tu sois.
Tu m'as appelé ton Ange dans les moments de bonheur,

Je veux rester ton Ange, au milieu des horreurs de cette heure,
À travers la fournaise, inébranlable, suivre tes pas,
Te servir de bouclier, te sauver — ou mourir avec toi !

Depuis quelque temps c'est la mode de refuser à Moore l'Imagination en lui laissant la Fantaisie — distinction qui a sa source dans Coleridge — qui mieux que personne cependant a compris le génie de Moore. Le fait est que chez Moore la Fantaisie prédomine tellement sur toutes ses autres facultés, et surpasse à un si haut degré celle des autres poètes, qu'on a pu être naturellement amené à ne voir en lui que de la Fantaisie. Mais c'est une grave erreur, et c'est faire le plus grand tort au mérite d'un vrai poète. Je ne connais pas dans toute la littérature anglaise un poème plus profondément, — plus magiquement imaginatif, dans le meilleur sens du mot, que les vers qui commencent ainsi : « Je voudrais être près de ce lac sombre » — qui sont de la main de Thomas Moore. Je regrette de ne pouvoir me les rappeler.

L'un des plus nobles — et puisqu'il s'agit de Fantaisie, l'un des plus singulièrement fantaisistes de nos poètes modernes, c'est Thomas Hood. La Belle Inès a toujours eu pour moi un charme inexprimable :

Oh ! n'avez-vous pas vu la belle Inès ?
Elle est partie dans l'Ouest,
Pour éblouir quand le soleil est couché,
Et voler au monde son repos.
Elle a emporté avec elle la lumière de nos jours,
Les sourires qui nous étaient si chers,
Avec les rougeurs du matin sur sa joue
Et les perles sur son sein.
Oh, reviens, belle Inès,

Avant la tombée de la nuit,
De peur que la lune ne rayonne seule,
Et que les étoiles ne brillent sans rivale ;
Heureux sera l'amoureux
Qui se promènera sous leur rayon,

Et exhalera l'amour sur ta joue,
Je n'ose pas même l'écrire !
Que n'étais-je, belle Inès,
Ce galant cavalier,
Qui chevauchait si gaîment à ton côté,
Et te murmurait à l'oreille de si près !
N'y avait-il donc point là-bas de gentilles dames
Ou de vrais amoureux ici,
Qu'il dût traverser les mers pour obtenir
La plus aimée des bien-aimées !
Je t'ai vue, charmante Inès,
Descendre le long du rivage
Avec un cortège de nobles gentilshommes.
Et des bannières ondoyant en tête
D'aimables jeunes hommes et de joyeuses vierges ;
Ils portaient des plumes de neige ;
C'eût été un beau rêve —
Si ce n'avait été qu'un rêve !
Hélas ! hélas ! la belle Inès,
Elle est partie avec le chant,
Avec la musique suivant ses pas,
Et les clameurs de la foule ;
Mais quelques-uns étaient tristes, et ne sentaient pas de joie,
Mais seulement la torture d'une musique.

Qui chantait : Adieu, Adieu
À celle que vous avez aimée si longtemps.
Adieu, adieu, belle Inès,
Ce vaisseau jamais ne porta
Si belle dame sur son pont,
Ni ne dansa jamais si léger —
Hélas ! pour le plaisir de la mer
Et le chagrin du rivage !
Le sourire qui a ravi le cœur d'un amoureux
En a brisé bien d'autres !

La Maison hantée, du même auteur, est un des poèmes les plus véritablement poèmes, les plus exceptionnels, les plus profondément artistiques, tant pour le sujet que pour l'exécution. Il est puissamment idéal — imagitatif. Je regrette que sa longueur m'empêche de le citer ici. Qu'on me permette de donner à sa place le poème universellement goûté : le Pont des Soupirs.

Une plus infortunée,
Fatiguée de respirer,
Follement désespérée,
Est allée au devant de la mort !
Prenez-la tendrement,
Soulevez-la avec soin : —
Son enveloppe est si frêle,
Elle est jeune, et si belle !

Voyez ses vêtements
Qui collent à son corps comme des bandelettes ;
Pendant que l'eau continuellement
Dégoutte de sa robe ;
Prenez-la bien vite

Amoureusement, et sans dégoût.
Ne la touchez pas avec mépris ;
Pensez à elle tristement,
Doux, humainement ;
Ne songez pas à ses taches.
Tout ce qui reste d'elle
Est maintenant fémininement pur.
Ne scrutez pas profondément
Sa révolte
Téméraire et coupable ;
Tout déshonneur est passé,
La mort ne lui a laissé
Que la beauté.
Silence pour ses chutes,
Elle est de la famille d'Ève —
Essuyez ses pauvres lèvres
Qui suintent si visqueuses.
Relevez ses tresses
Échappées au peigne,
Ses belles tresses châtaines,
Pendant qu'on se demande, dans l'étonnement :
Où était sa demeure ?
Qui était son père ?
Qui était sa mère ?
Avait-elle une sœur ?
Avait-elle un frère ?
Ou avait-elle quelqu'un de plus cher
Encore, et qui lui tenait de plus près
Encore que tous les autres ?

Hélas ! Ô rareté
De la chrétienne charité.
Sous le soleil !
Oh ! Quelle pitié !
Dans toute une cité populeuse
Elle n'avait point de foyer !
Sentiments de sœur, de frère,
De père, de mère
Avaient changé pour elle ;
L'amour, par une cruelle clarté,
Était tombé de son faite ;
La providence de Dieu même
Semblait se détourner.
En face des lampes qui tremblotent
Si loin sur la rivière,
Avec ces mille lumières,
Qui luisent aux fenêtres des maisons
De la mansarde au sous-sol,
Elle se tenait debout, dans l'effarement,
Sans abri pour la nuit.
Le vent glacial de mars
La faisait trembler et frissonner,
Mais non l'arche sombre,
Ou la rivière qui coule noire.
Affolée de l'histoire de la vie,
Heureuse d'affronter le mystère de la mort,
Impatiente d'être emportée, —
N'importe où, n'importe où,
Loin du monde !
Elle se plongeait hardiment, —

Sans s'inquiéter si, froidement,
L'âpre rivière coule —
De sa berge.
Représente-toi cette rivière — penses-y,
Homme dissolu !

Baigne-t-y, bois de ses eaux,
Si tu l'oses !
Prenez-la tendrement ;
Soulevez-la avec soin ;
Son enveloppe est si frêle,
Elle est jeune et si belle !
Avant que ses membres glacés,
Ne soient trop rigidement raidis,
Décemment — tendrement
Aplanissez-les et arrangez-les ;
Et ses yeux, fermez-les ;
Ces yeux tout grands ouverts sans voir !
Épouvantablement ouverts et regardant
À travers l'impureté fangeuse,
Comme avec le dernier regard
Audacieux du désespoir
Fixe sur l'avenir.
Elle est morte sombrement,
Poussée par l'outrage,
La froide inhumanité,
La brûlante folie,
Dans son repos.
Croisez ses mains humblement,
Comme si elle priait en silence,
Sur sa poitrine !

Avouant sa faiblesse,
Sa coupable conduite,
Et abandonnant, avec douceur,
Ses péchés à son Sauveur !

Ce poème n'est pas moins remarquable par sa vigueur que par son pathétique. La versification, tout en poussant la fantaisie jusqu'au fantastique, n'en est pas moins admirablement adaptée à la furieuse démente qui est la thèse du poème.

Parmi les petits poèmes de lord Byron il en est un qui n'a jamais reçu de la critique les hommages qu'il mérite incontestablement.

Quoique le jour de ma destinée fut arrivé,
Et que l'étoile de mon destin fut sur son déclin,
Ton tendre cœur a refusé de découvrir
Les fautes que tant d'autres ont su trouver ;
Quoique ton âme fut familiarisée avec mon chagrin,
Elle n'a pas craint de le partager avec moi,
Et l'amour que mon esprit s'était fait en peinture,
Je ne l'ai jamais trouvé qu'en toi.
Quand la nature sourit autour de moi,
Le seul sourire qui réponde au mien,
Je ne crois pas qu'il soit trompeur,
Parce qu'il me rappelle le tien ;
Et quand les vents sont en guerre avec l'océan,
Comme les cœurs auxquels je croyais le sont avec moi,
Si les vagues qu'ils soulèvent excitent une émotion,
C'est parce qu'elles me portent loin de toi.
Quoique le roc de mon espérance soit fracassé,
Et que ses débris soient engloutis dans la vague,

Quoique je sente que mon âme est livrée
À la douleur — elle ne sera pas son esclave.
Mille angoisses peuvent me poursuivre ;
Elles peuvent m'écraser, mais non me mépriser —
Elles peuvent me torturer, mais non me soumettre —
C'est à toi que je pense — non à elles.

Quoique humaine, tu ne m'as pas trompé ;
Quoique femme, tu ne m'as point délaissé ;
Quoique aimée, tu as craint de m'affliger ;
Quoique calomniée, jamais tu ne t'es laissée ébranler ;
Quoique ayant ma confiance, tu ne m'as jamais renié ;
Si tu t'es séparée de moi, ce n'était pas pour fuir ;
Si tu veillas sur moi, ce n'était pas pour me diffamer ;
Si tu restas muette, ce n'était pas pour donner au monde le droit
de me condamner.
Cependant je ne blâme pas le monde, ni ne le méprise,
Pas plus que la guerre déclarée par tous à un seul.
Si mon âme n'était pas faite pour l'apprécier,
Ce fut une folie de ne pas le fuir plus tôt :
Et si cette erreur m'a coûté cher,
Et plus que je n'aurais jamais pu le prévoir,
J'ai trouvé que malgré tout ce qu'elle m'a fait perdre,
Elle n'a jamais pu me priver de toi.
Du naufrage du passé, disparu pour moi,
Je puis au moins retirer une grande leçon,
Il m'a appris que ce que je chérissais le plus
Méritait d'être chéri de moi par dessus tout ;
Dans le désert jaillit une source,
Dans l'immense steppe il y a encore un arbre,

Et un oiseau qui chante dans la solitude
Et parle à mon âme de toi.

Quoique le rythme de ces vers soit un des plus difficiles, on pourrait à peine trouver quelque chose à redire à la versification. Jamais plus noble thème n'a tenté la plume d'un poète. C'est l'idée, éminemment propre à élever l'âme, qu'aucun homme ne peut s'attribuer le droit de se plaindre de la destinée dans le malheur, dès qu'il lui reste l'amour inébranlable d'une femme.

Quoique je considère en toute sincérité Alfred Tennyson comme le plus noble poète qui ait jamais vécu, je me suis à peine laissé le temps de vous en citer un court spécimen. Je l'appelle, et le regarde comme le plus noble des poètes, non parce que les impressions qu'il produit sont toujours les plus profondes — non parce que l'émotion poétique qu'il excite est toujours la plus intense, — mais parce qu'il est toujours le plus éthéré — en d'autres termes, le plus élevé et le plus pur. Il n'y a pas de poète qui soit si peu de la terre, si peu terrestre. Ce que je vais vous lire est emprunté à son dernier long poème : La princesse.

Des larmes, d'indolentes larmes, (je ne sais ce qu'elles veulent dire,)

Des larmes du fond de quelque divin désespoir
Jaillissent dans le cœur, et montent aux yeux,
En regardant les heureux champs d'automne,
Et en pensant aux jours qui ne sont plus.
Frais comme le premier rayon éclairant la voile,
Qui ramène nos amis de l'autre hémisphère,
Tristes comme le dernier rayon rougissant celle
Qui sombre avec tout ce que nous aimons sous l'horizon ;
Aussi tristes, aussi frais sont les jours qui ne sont plus.

Ah ! tristes et étranges comme dans les sombres aurores d'été
Le premier cri des oiseaux éveillés à demi,

Pour des oreilles mourantes, quand sous des yeux mourants
La croisée lentement en s'illuminant se dessine ;
Aussi tristes, aussi étranges, sont les jours qui ne sont plus,
Aussi chers que des baisers remémorés après la mort,
Aussi doux que ceux qu'imagine une pensée sans espoir
Sur des lèvres réservées à d'autres ; profonds comme l'amour,
Profonds comme le premier amour, enténébrés de tous les regrets,
Ô mort dans la vie ! tels sont les jours qui ne sont plus.

En essayant ainsi de vous exposer, quoique d'une façon bien rapide et bien imparfaite, ma conception du principe poétique, je ne me suis proposé que de vous suggérer cette réflexion : c'est que, si ce principe est strictement et simplement l'aspiration de l'âme humaine vers la beauté surnaturelle, sa manifestation doit toujours se trouver dans une émotion qui élève l'âme, tout à fait indépendante de la passion qui enivre le cœur, et de la vérité qui satisfait la raison. Pour ce qui regarde la passion, hélas ! elle tend plutôt à dégrader qu'à élever l'âme. L'Amour, au contraire, — l'Amour, — le vrai, le divin Éros — la Vénus Uranienne si différente de la Vénus Dionéenne — est sans contredit le plus pur et le plus vrai de tous les thèmes poétiques. Quant à la Vérité, si par l'acquisition d'une vérité particulière nous arrivons à percevoir de l'harmonie où nous n'en voyions pas auparavant, nous éprouvons alors en même temps le véritable effet poétique ; mais cet effet ne doit s'attribuer qu'à l'harmonie seule, et nullement à la vérité qui n'a servi qu'à faire éclater cette harmonie.

Nous pouvons cependant nous faire plus directement une idée distincte de ce qu'est la véritable poésie, en considérant quelques-uns des simples éléments qui produisent dans le poète lui-même le véritable effet poétique. Il reconnaît l'ambrosie qui nourrit son âme dans les orbes brillants qui étincellent dans le Ciel, dans les volutes de la fleur, dans les bouquets formes par d'humbles arbustes, dans l'ondoiement des champs de blé, dans l'obliquement des grands arbres vers le levant, dans les bleus lointains des montagnes, dans le groupement des nuages, dans le tintement des ruisseaux qui se dérobent à demi, le miroitement des rivières d'argent, dans le repos des lacs isolés, dans les profondeurs des sources solitaires ou se mirent les étoiles. Il la reconnaît dans les chants des oiseaux, dans la harpe d'Éole, dans le soupir du vent nocturne, dans la voix lugubre de la forêt, dans la vague qui se plaint au rivage, dans la fraîche haleine des bois, dans le parfum de la violette, dans la voluptueuse senteur de l'hyacinthe, dans l'odeur suggestive qui lui vient le soir d'îles éloignées non découvertes, sur des océans sombres, illimités, inexplorés. Il la reconnaît dans toutes les nobles pensées, dans toutes les aspirations qui ne sont pas de la terre, dans toutes les saintes impulsions, dans toutes les actions chevaleresques, généreuses, et supposant le sacrifice de soi-même. Il la sent dans la beauté de la femme, dans la grâce de sa démarche, dans l'éclat de ses yeux, dans la mélodie de sa voix, dans son doux sourire, dans son soupir, dans l'harmonie du frémissement de sa robe. Il la sent profondément dans ses attraits enveloppants, dans ses brûlants enthousiasmes, dans ses gracieuses charités, dans ses douces et pieuses patiences ; mais par dessus tout, oui, par dessus tout, il l'adore à genoux, dans la fidélité, dans la pureté, dans la force, dans la suprême et divine majesté de son amour.

Permettez-moi d'achever, en vous lisant encore un petit poème, un poème d'un caractère bien différent de ceux que je vous ai cités. Il est de Motherwell, et est intitulé le Chant du Cavalier.

Avec nos idées modernes et tout à fait rationnelles sur l'absurdité et l'impiété de la guerre, nous ne sommes pas précisément dans l'état d'esprit le mieux fait pour sympathiser avec les sentiments de ce poème et par conséquent pour en apprécier la réelle excellence. Pour y arriver, il faut nous identifier nous-mêmes en imagination avec l'âme du vieux cavalier.

Un coursier ! Un coursier ! d'une vitesse sans égale !
Une épée d'un métal acéré !
Pour de nobles cœurs tout le reste est peu de chose —
Sur terre tout le reste n'est rien.
Les hennissements du fier cheval de guerre,
Le roulement du tambour,
L'éclat perçant de la trompette,
Sont des bruits qui viennent du ciel ;

Et puis ! le tonnerre des chevaliers serrés qui se précipitent
En même temps que grandit leur cri de guerre,
Peut faire descendre du ciel un ange étincelant,
Et réveiller un démon de l'enfer.
Montez donc ! montez donc, nobles braves, montez tous,
Hâtez-vous de revêtir vos cimiers ;
Courriers de la mort, Gloire et Honneur, appelez-nous
Au champ de guerre une fois encore.
D'aigres larmes ne rempliront pas nos yeux,
Quand la poignée de notre épée sera dans notre main ;
Nous partirons le cœur entier, sans un soupir

Pour la plus belle du pays.
Laissons l'amoureux jouer du chalumeau, et le poltron
Se lamenter et pleurnicher ;
Notre affaire à nous, c'est de combattre en hommes,
Et de mourir en héros !

QUELQUES SECRETS DE LA PRISON DU MAGAZINE

L'absence d'une Loi internationale des droits d'auteur, en mettant presque les auteurs dans l'impossibilité d'obtenir de leurs éditeurs et libraires la rémunération de leurs labeurs littéraires, a eu pour effet de forcer un grand nombre de nos meilleurs écrivains de se mettre au service des Revues et des Magazines ; ceux-ci, avec une persévérance qui leur donne quelque crédit, semblent faire un certain cas de l'excellent vieux dicton, que même dans l'ingrat champ des Lettres, tout travail mérite son salaire. En vertu de quel revêche instinct de l'honnête et du convenable, ces journaux ont-ils eu le courage de persister dans leurs habitudes payantes, au nez même de l'opposition des Foster et des Léonard Scott, qui pour huit dollars vous fournissent à l'année quatre périodiques anglais, c'est là un point qu'il nous est bien difficile de résoudre, et dont nous ne voyons pas de plus raisonnable explication que dans la persistance de l'esprit de patrie. Que des Magazines puissent vivre dans ces conditions, et non seulement vivre, mais prospérer, et non seulement prospérer, mais encore arriver à déboursier de l'argent pour payer des articles originaux, ce sont là des faits qui ne peuvent s'expliquer que par la supposition fantastique, mais précieuse, qu'il reste en-

core quelque part dans les cendres une étincelle qui n'est pas tout à fait éteinte du feu de l'amour pour les lettres et les hommes de lettres qui animait autrefois l'esprit américain.

Il serait indécent (c'est peut-être là leur idée) de laisser nos pauvres diables d'auteurs mourir de faim, pendant que nous nous engraissons, littérairement parlant, des excellentes choses que, sans rougir, nous prenons dans la poche de toute l'Europe ; il ne serait pas tout à fait comme il faut de laisser se commettre une pareille atrocité ; voilà pourquoi nous avons des Magazines, et un certain public qui s'abonne ces Magazines (par pure pitié); voilà pourquoi nous avons des éditeurs de Magazines cumulant quelquefois le double titre d'éditeurs et de propriétaires — des éditeurs, dis-je, qui, moyennant certaines conditions de bonne conduite, de poufs à l'occasion, et d'une décente servilité, se font un point de conscience d'encourager le pauvre diable d'auteur avec un dollar ou deux, plus ou moins, selon qu'il se comporte décemment, et s'abstient de la vilaine habitude de relever le nez.

Nous espérons, cependant, n'être pas assez prévenu ou assez vindicatif pour insinuer que ce qui, de leur part (des éditeurs de Magazines) semble si peu libéral, soit en réalité une illibéralité qui doit être mise à leur charge. De fait, il saute aux yeux que ce que nous avons dit est précisément l'inverse d'une pareille accusation. Ces éditeurs paient quelque chose — les autres ne paient rien du tout. Il y a là évidemment une certaine différence, — quoiqu'un mathématicien put prétendre que la différence est infinitésimale. Mais enfin ces éditeurs et propriétaires de Magazines paient (il n'y a pas à dire), et pour votre pauvre diable d'auteur les plus minimes faveurs méritent la reconnaissance. Non, le manque de libéralité est du côté du public infatué de ses déma-

gogues, du côté du public qui souffre que ses délégués, les oints de son choix (ou peut-être les maudits) insultent à son sens commun, (à lui public), en faisant dans nos Chambres nationales des discours où ils prouvent qu'il est beau et commode de voler l'Europe littéraire sur les grands chemins, et qu'il n'y a pas de plus grossière absurdité que de prétendre qu'un homme a quelque droit et quelque titre à sa propre cervelle ou à la matière sans consistance qu'il en file, comme une maudite chenille qu'il est. Si ces matières aussi fragiles que le fil de la vierge ont besoin de protection, c'est que nous avons les mains pleines et de vers à soie et de morus multicaulis.

Mais si nous ne pouvons pas, dans ces circonstances, reprocher aux éditeurs de Magazines un manque absolu de libéralité (puisqu'ils paient), il y a un point particulier, au sujet duquel nous avons d'excellentes raisons de les accuser. Pourquoi (puisqu'ils doivent payer) ne paient-ils pas de bonne grâce et tout de suite ? Si nous étions en ce moment de mauvaise humeur, nous pourrions raconter une histoire qui ferait dresser les cheveux sur la tête de Shylock.

Un jeune auteur, aux prises avec le désespoir lui-même sous la forme du spectre de la pauvreté, n'ayant dans sa misère aucun soulagement — n'ayant à attendre aucune sympathie de la part du vulgaire, qui ne comprend pas ses besoins, et prétendrait ne pas les comprendre, quand même il les concevrait parfaitement — ce jeune auteur est poliment prié de composer un article, pour lequel il sera « gentiment payé. » Dans le ravissement, il néglige peut-être pendant tout un mois le seul emploi qui le fait vivre, et après avoir crevé de faim pendant ce mois, (lui et sa famille) il arrive enfin au bout du mois de supplice et de son article, et l'expé-

die (en ne laissant point ignorer son pressant besoin) à l'éditeur bouffi, et au propriétaire au nez puissant qui a condescendu à l'honorer (lui le pauvre diable) de son patronage. Un mois (de crevaisson encore) et pas de réponse. Un second mois, rien encore. Deux autres mois — toujours rien. Une seconde lettre, insinuant modestement que peut-être l'article n'est pas arrivé à destination — toujours point de réponse. Six mois écoulés, l'auteur se présente en personne au bureau de « l'éditeur et propriétaire. « Revenez une autre fois. » Le pauvre diable s'en va, et ne manque pas de revenir. « Revenez encore » — il s'entend dire ce : revenez encore, pendant trois ou quatre mois. La patience à bout, il redemande l'article. — Non, il ne peut pas l'avoir (il était vraiment trop bon, pour qu'on pût le faire passer si légèrement) — « il est sous presse, » et « des articles de ce caractère ne se paient (c'est notre règle) que six mois après la publication. Revenez six mois après l'affaire faite, et votre argent sera tout prêt — car nous avons des hommes d'affaires expéditifs — nous-mêmes. » Là dessus le pauvre diable s'en va satisfait, et se dit qu'en somme « l'éditeur et propriétaire est un galant homme, et qu'il n'a rien de mieux à faire, (lui, le pauvre diable), que d'attendre. L'on pourrait supposer qu'en effet il eût attendu... si la mort l'avait voulu. Il meurt de faim, et par la bonne fortune de sa mort, le gras éditeur et propriétaire s'engraisse encore de la valeur de vingt-cinq dollars, si habilement sauvés, pour être généreusement dépensés en canards-cendrés et en campagne.

Nous espérons que le lecteur, en parcourant cet article, se gardera de deux choses : la première, de croire que nous l'écrivons sous l'inspiration de notre propre expérience, car nous n'ajoutons foi qu'au récit des souffrances actuelles, — la seconde, de faire quelque application personnelle de nos remarques à

quelque éditeur actuellement vivant, puisqu'il est parfaitement reconnu qu'ils sont tous aussi remarquables par leur générosité et leur urbanité, que par leur façon de comprendre et d'apprécier le génie.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHÂTILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

L'existence de ce fait, d'abord contesté, a été depuis confirmée par la découverte d'une forêt complètement pétrifiée près de la source de la rivière Chayenne ou Chienne qui sort des Montagnes Noires de la chaîne des Rocs.

Il y a peu de spectacles, sur la surface du globe, plus remarquables, soit au point de vue de la science géologique, soit au point de vue du pittoresque, que celui de la forêt pétrifiée près du Caire. Le voyageur, après avoir passé devant les tombes des califes et franchi les portes de la ville, se dirige vers le sud, presque en angle droit avec la route qui traverse le désert pour aller à Suez, et, après avoir fait quelque dix milles dans une vallée basse et stérile, couverte de sable, de gravier, et de coquilles marines, aussi fraîches que si la marée venait de se retirer la veille, traverse une longue ligne de collines de sable, qui courent pendant quelque temps dans une direction parallèle à son chemin. La scène qui se présente alors à ses yeux offre un caractère inconcevable d'étrangeté et de désolation. C'est une masse de tronçons d'arbres, tous pétrifiés, qui sonnent comme du fer fondu sous le talon de son cheval, et qui semblent s'étendre à des

M. J. B. Williams de Salem, Mass. a présenté à l'Institut national un insecte de la Nouvelle Zélande, qu'il décrit ainsi : « Le Hotte, une chenille ou ver bien caractérisé, se trouve à la racine de l'arbre Rata, avec une plante qui lui pousse sur la tête. Ce très singulier et très extraordinaire insecte traverse les arbres Rata et Perriri : il y entre par le sommet, s'y creuse un chemin en rongant, et perce le tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'il atteigne la racine ; il sort alors de la racine et meurt, ou reste endormi, et la plante pousse sur sa tête ; son corps reste intact et est d'une substance plus dure que pendant sa vie. Les indigènes tirent de cet insecte une couleur pour le tatouage. »

Pendant la dernière partie du dernier siècle, les mathématiciens soulevèrent la question « de déterminer la meilleure forme à donner aux ailes d'un moulin à vent en tenant compte de leur distance variable des points de l'axe tournant et aussi des centres de révolution. » C'est là un problème excessivement compliqué ; en d'autres termes, il s'agissait de trouver la meilleure disposition possible par rapport à une infinité de distances différentes et à une infinité de points pris sur l'arbre de couche. Il y eut mille tentatives insignifiantes de la part des plus illustres mathématiciens pour répondre à la question ; et lorsque enfin la vraie solution fut découverte, on s'avisa que les ailes de l'oiseau avaient résolu le problème avec une absolue précision du jour où le premier oiseau avait traversé les airs.

Des expériences analogues par rapport au son produisent des résultats analogues.

Herschel l'ancien soutient que la lumière des plus grandes nébuleuses aperçues à l'aide de son grand télescope doit avoir mis trois millions d'années pour atteindre la terre. Quelques-unes, vi-

sibles dans l'instrument de Lord Rosse doivent avoir au moins demandée vingt millions d'années

« Si jamais homme a noyé ses pensées dans l'expression, ce fut Shelley. Si jamais poète a chanté (comme les oiseaux chantent) — par une impulsion naturelle, — avec ardeur, avec un entier abandon — pour lui seul — et pour la pure joie de son propre chant — ce poète est l'auteur de la Plante Sensitive. D'art, en dehors de celui qui est l'instinct infaillible du Génie — il n'en a pas, ou il l'a complètement dédaigné. En réalité il dédaignait la Règle qui est l'émanation de la Loi, parce qu'il trouvait sa loi dans sa propre âme. Ses chants ne sont que des notes frustes — ébauches sténographiques de poèmes — ébauches qui suffisent amplement à sa propre intelligence, et qu'il ne voulut pas se donner la peine de développer dans leur plénitude pour celle de ses semblables. Il est difficile de trouver dans ses ouvrages une conception vraiment achevée. C'est pour cette raison qu'il est le plus fatigant des poètes. Mais s'il fatigue, c'est plutôt pour avoir fait trop peu que trop ; ce qui chez lui semble le développement diffus d'une idée n'est que la concentration concise d'un grand nombre ; et c'est cette concision qui le rend obscur.

« Pour un tel homme, imiter était hors de question, et ne répondait à aucun but — car il ne s'adressait qu'à son propre esprit, qui n'eût pas compris une langue étrangère — c'est pourquoi il est profondément original. Son étrangeté provient de la perception intuitive de cette vérité que Lord Bacon a seul exprimé en termes précis, quand il a dit :

« Une seule plume qui tombe ne peint que bien imparfaitement la toute-puissance envahissante des ténèbres ; mais une objection plus spéciale se peut tirer de la comparaison d'une plume

avec la chute d'une autre. La nuit est personnifiée par un oiseau, et les ténèbres, qui sont la plume de cet oiseau, tombent de ses ailes, comment ? comme une autre plume tombe d'un autre oiseau. Oui, c'est bien cela. La comparaison se compose de deux termes identiques — c'est-à-dire, qu'elle est nulle. Elle n'a pas plus de force qu'une proposition identique en logique. »

Cette jambe excite la cupidité d'un chevalier d'industrie qui décide sa propriétaire à l'épouser, dissipe sa fortune, et finalement lui vole sa jambe d'or, lui casse la tête avec, et décampe. Cette histoire est merveilleusement bien racontée et abonde en morceaux brillants, et surtout riches en ce que nous avons appelé la Fantaisie. »

« Les anges, » dit madame Dudevant, une femme qui sème une foule d'admirables sentiments à travers un chaos des plus déhontées et des plus attaquables fictions, « les anges ne sont pas plus purs que le cœur d'un jeune homme qui aime la vérité. » Cette hyperbole n'est pas très loin de la vérité. Ce serait la vérité même, si elle s'appliquait à l'amour fervent d'un jeune homme qui serait en même temps un poète. L'amour d'un poète est sans contredit un des sentiments humains qui réalise de plus près nos rêves de chastes voluptés célestes.

» Dans toutes les allusions de l'auteur de Childe-Harold à sa passion pour Mary Chaworth, circule un souffle de tendresse et de pureté presque spirituelle, qui contraste violemment avec la grossièreté terrestre qui pénètre et défigure ses poèmes d'amour ordinaires. Le Rêve, où se trouvent retracés ou au moins figurés les incidents de sa séparation d'avec elle au moment de son départ pour ses voyages, n'a jamais été surpassé (jamais du moins par lui-même) en ferveur, en délicatesse, en sincérité, mêlées à

quelque chose d'éthéré, qui l'élève et l'ennoblit. C'est ce qui permet de douter qu'il ait jamais rien écrit d'aussi moins universellement populaire. Nous avons quelque raison de croire que son attachement pour cette Mary (nom qui semble avoir eu pour lui un enchantement particulier) fut sérieux et durable. Il y a de ce fait cent preuves évidentes disséminées dans ses poèmes et ses lettres, ainsi que dans les mémoires de ses amis et de ses contemporains. Mais le sérieux et la durée de cet amour ne vont pas du tout à l'encontre de cette opinion que cette passion (si on peut lui donner proprement ce nom) offrit un caractère éminemment romantique, vague et imaginaire. Née du moment, de ce besoin d'aimer que ressent la jeunesse,

» Dans de telles circonstances, Mary Chaworth (qui nous est représentée comme douée d'une beauté peu commune et de quelques talents) ne pouvait manquer d'inspirer une passion de ce genre, et était tout ce qu'il fallait pour incarner l'idéal qui hantait l'imagination du poète. Il est peut-être préférable, au point de vue du pur roman de leur amour, que leurs relations aient été brisées de bonne heure, et ne se soient point renouées dans la suite. Toute la chaleur, toute la passion d'âme, la partie réelle et essentielle de roman qui marquèrent leur liaison enfantine, tout cela doit être mis entièrement sur le compte du poète. Si elle ressentit quelque chose d'analogue, ce ne fut sur elle que l'effet nécessaire et actuel du magnétisme exercé par la présence du poète. Si elle y correspondit en quelque chose, ce ne fut qu'une correspondance fatale que lui arracha le sortilège de ses paroles de feu. Loin d'elle, le barde emporta avec lui toutes les imaginations qui étaient le fondement de sa flamme — dont l'absence ne fit qu'accroître la vigueur ; tandis que son amour de la femme, moins

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Derniers_Contes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.